Vingt-neuvième année - N° 136 — ÉDITION DE 5 HEURES — Vendredi 15 Mai 1936

L'ACTION FRANÇAISE

25 cent. PARIS ET DÉPARTEMENT DE LA SEINE
30 cent. DÉPARTEMENTS ET COLONIES

ABONNEMENTS	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies	72 fr.	38 fr.	20 fr.
Etranger plein tarif.....	190 fr.	100 fr.	60 fr.
Pays à tarif réduit.....	130 fr.	70 fr.	40 fr.

Chèque postal: Compte 239.00 PARIS

ORGANE DU NATIONALISME INTÉGRAL

Tout ce qui est national est nôtre. — Le Duc d'ORLEANS.

Chef de la Maison de France, j'en revendique tous les droits, j'en assume toutes les responsabilités, j'en accepte tous les devoirs.

Le Duc de GUISE, héritier des quarante rois qui, en mille ans, firent la France.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
1, *rue du Boccador* (19, *avenue Montaigne*)
PARIS (8e)

Adresse télégraphique : ACTIOFRAN - PARIS
Téléphone: *Administration:* Balzac 53-32 et 83
Rédaction: Balzac 36-38; *Publicité:* Balzac 36-83
Après 10 heures du soir : Gutenberg 08-42
Registre du Commerce : Seine N° 78.582

Fondateur : HENRI VAUGEOIS — *Directeurs politiques* : LEON DAUDET et CHARLES MAURRAS. — *Rédacteur en chef* : MAURICE PUJO.

Quand les socialo-communistes auront voté l'impôt sur le capital, les propriétaires qui possèdent peu d'argent liquide seront forcés de vendre; nos maisons, nos terres, nos propriétés tomberont à des prix de misère et l'étranger s'emparera pour presque rien de la fortune française.

Les chefs socialo-communistes sont les instruments du capitalisme étranger.

Le gouvernement socialiste ou communiste est une machine à dépouiller les Français au profit des capitalistes étrangers.

LA PRODUCTION FRANÇAISE.

Démocratie et démagogie

La démocratie n'est autre chose que le premier stade de la démagogie. Elle est à la démagogie ce que le têtard est à la grenouille, ce que la Législative est à la Convention, ce que la bronchite est à la pneumonie. En dépit de cette évidence politique et biologique, les fondateurs de la République et les organes officiels et officieux du régime, le *Temps* en tête, n'ont jamais cessé de soutenir que la démocratie était un régime noble et à part (ni réaction, ni révolution), capable d'ordre et de stabilité, incapable de dégénérescence, un « équilibre sage », disait Gambetta, quand il n'était plus le « fou furieux » que dénonçait Thiers.

En fait, la démocratie a amorcé parlementairement toutes les lois, ou soi-disant telles, de la démagogie. L'exemple le plus fameux est celui de Poincaré, portant le premier coup de sape dans l'héritage, à la destruction duquel les partis de gauche n'ont cessé de travailler. Poincaré était un esprit obtus, nourri dans les erreurs fondamentales su stupide XIXe siècle, et, comme il le proclamait lui-même, « un homme de gauche, messieurs ». Il rassura les bourgeois en faisant des mamours à Léon Blum, et celui-ci rassure à son tour les mêmes bourgeois en jurant qu'il ne désarmera que progressivement devant l'Allemagne hitlérienne qui ne cesse d'armer à force, et qu'il ne s'en prendra, pour commencer, qu'au capital de spéculation. C'est la lutte de classe à mains plates, en attendant celle au coup de poing et au coup de pied bas.

Les élections du 11 mai 1924 avaient marqué le passage de la démocratie au premier stade démagogique dit d'Herriot (Jaurès au Panthéon, le drapeau rouge en face du drapeau tricolore, évacuation de la Ruhr). Douze ans plus tard, voici le deuxième échelon démagogique avec Blum et le premier chapitre de *Quand Israël est roi*, ce chef-d'œuvre des frères Tharaud. Dans quatre ans, si nous n'avons pas la guerre et l'invasion dans l'intervalle, comme il est malheureusement à craindre, les communistes **boulotteront** les S. F. I. O., comme les S. F. I. O. viennent de boulotter les radicaux. C'est Moscou qui sera roi, à la place d'Israël..., à moins que le pays réel ne se soit pour de bon réveillé.

Quand on regarde à distance le panorama de la IIIe République, les grandes lignes se dégagent. Bien qu'assaillis par les radicaux, les modérés maintiennent à peu près leurs positions électorales jusqu'à Waldeck et à la victoire du dreyfusisme. C'est Waldeck qui fait basculer le régime dans la démagogie combiste, laquelle, avec quelques faibles éclipses, se maintient et s'aggrave jusqu'aux élections de mai 1914, lesquelles ouvrent la voie aux appétits allemands et aux armées allemandes trois mois après, en plein essai de désarmement et alors que le rabattement démagogique des crédits militaires se poursuivait depuis plusieurs législatures.

La guerre victorieuse vaut à la France une législature patriote et réactionnaire, d'une ignorance absolue en politique, qui se contente de se lever — comme la classe à l'entrée du proviseur — quand Millerand mâche sa paille, quand Briand accorde son violoncelle, quand Poincaré, de sa petite voix sèche, proclame ses *verboten*. Pour la suite, voir plus haut.

Ces vérités furent méconnues par le pape Léon XIII, quand il ordonna le ralliement, auquel répondirent, quelques années après, les persécutions religieuses. Grand par ailleurs et quant au dogme, Léon XIII ne savait pas que la démocratie mène droit à la démagogie. On dit qu'à son lit de mort il en était convaincu. Après l'admirable Pie X, le pape Pie XI a repris cette erreur en l'aggravant, et sa condamnation tardive du communisme indique qu'il ne se rend pas compte que celui-ci n'est que la conséquence de sa chère démocratie et l'aboutissement logique des grands principes de 1789. De 1789 à 1793, il n'y a qu'un pas, Très Saint-Père, et, en ce qui concerne l'Eglise, il n'y a qu'une différence entre la démocratie et la démagogie : c'est que la première vole et spolie les religieux et les édifices du culte, alors que la seconde massacre les religieux, viole les religieuses et incendie les églises.

Le pouvoir juif, personnifié par Blum et ses amis, oscille présentement entre la spoliation et la Terreur. C'est le premier stade. C'est par lui que la démocratie va se transformer en démagogie.

Léon DAUDET.

INSTITUT D'ACTION FRANÇAISE

LUNDI 18 MAI 1936
— à 21 heures —
A MAGIC-CITY
180, rue de l'Université

GRANDE REUNION

SOUS LA PRESIDENCE DE
LEON DAUDET
CHARLES MAURRAS

PARMI LES ORATEURS, MESSIEURS
Dr ALAJOUANINE
Profes. agrégé à la Faculté de Médecine de Paris
BERNARD FAY
Prof. au Collège de France
LOUIS DUNOYER
Professeur à la Faculté des Sciences

Entrée gratuite pour les étudiants et les membres de l'enseignement

Les autres personnes trouveront des cartes à 5, 10 et 15 francs au siège de l'« Etudiant français », 33, rue Saint-André-des-Arts et à l'« Action française », 1, rue du Boccador

A LA CHAMBRE

La tutelle communiste pèse déjà lourdement

Pourquoi les socialistes que l'on rencontre dans les couloirs de la Chambre sont-ils si tristes ? Alors qu'ils devraient avoir des airs de vainqueurs, ils semblent monter vers le pouvoir comme on va à un enterrement.

Certes, hier, la journée a été mauvaise. Le bureau du parti radical avait bien promis, la veille au soir, de faire ratifier la thèse de l'entrée des « rad.-soc. » dans le prochain ministère. Mais cela, tout le monde l'attendait. On connaît l'appétit des têtes de la rue de Valois pour le maroquin, quelle qu'en soit la couleur.

Ce qu'on attendait moins, c'est, d'abord, la réserve prudente de la C. G. T., c'est le refus à peine poli des communistes, précédé et accompagné de commentaires assez désobligeants, qui prouvent que ces messieurs de Moscou entendent tirer tout le parti possible de l'expérience socialiste sans en subir aucun inconvénient. Ils dictent déjà leurs ordres et s'impatientent. « Allons! Allons! pressons! Le Front populaire avait un programme, il faut l'appliquer. » Pour cela, ils font, provisoirement, confiance aux socialistes et les soumettent, en somme, au régime de la liberté surveillée.

Le communiqué du bureau de presse communiste déclarant qu'il ne fallait « pas lasser davantage l'attente du peuple de France » a jeté une certaine frayeur du côté de chez M. Léon Blum. Le chef du futur gouvernement ne voit pas non plus sans appréhension la constitution, un peu partout, de cellules, plus ou moins techniques, mais certainement révolutionnaires, pour entretenir l'agitation autour des promesses électorales.

Car le fameux « programme » des gauches comporte des engagements difficiles à tenir : suppression des décrets-lois, revalorisation des produits du sol, exécution de grands travaux, secours étendus à tous les chômeurs, etc. Autrement dit : quelques milliards d'économies en moins et quelques milliards de dépenses en plus, comme le faisait remarquer hier l'ondoyant, l'onduleux M. Germain-Martin.

Certes les sorties d'or semblent un peu ralenties, mais le dernier bilan de la Banque de France, connu hier soir, montre qu'il n'y a pas beaucoup de fautes à commettre. IL EST SORTI DES COFFRES DE NOTRE INSTITUT D'ÉMISSION 2 MILLIARDS 738 MILLIONS ET DEMI ENTRE LE 1er ET LE 8 MAI! La réserve tombe à 58 milliards, et l'exode du métal jaune n'est pas terminé, malgré les mesures prises ces jours derniers... D'autre part, le portefeuille d'effets escomptés par la Banque de France, *pour les besoins du Trésor*, s'est gonflé en huit jours de 2 milliards 224 millions et atteint ainsi le chiffre record de 17 MILLIARDS 88 MILLIONS. En résumé, le bilan de la Banque bascule!...

Ajoutez à cela que les radicaux, réunis hier à la Ligue des Droits de l'Homme, ont refusé de participer, le 24 mai, à la manifestation révolutionnaire du Mur des fédérés... Ajoutez encore que le bouillant Thorez et ses amis réclament la libération de la classe 1934 au 14 juillet, la réduction du service militaire, l'amnistie pour les soldats, le licenciement des officiers fascistes, et le « prêt » à 1 franc... Et vous comprendrez que si vous étiez à la place de Blum, vous vous demanderiez comment faire pour mettre d'accord Daladier, futur ministre de la Guerre, et l'aile marchante du Front populaire.

Mais déjà tous ces « messieurs de la famille » sont en campagne pour aider le prophète à secouer la tutelle communiste. Jacques Kayser proposait hier de changer à la Chambre le système des vieilles «commissions » et de les remplacer par les « bureaux » tirés au sort. Ainsi la représentation proportionnelle des groupes ne jouerait plus et les communistes seraient partout automatiquement en minorité. « L'esprit d'intrigue politique » serait vaincu...

Reste à savoir si le camarade Thorez renoncera aussi facilement à son rôle d'accélérateur de la révolution.

Pierre HERICOURT.

LIRE EN 2e PAGE : *Le parti communiste ne veut pas participer au gouvernement.*

Le Conseil des ministres se réunira demain

C'est samedi, à 16 h. 30, que les membres du gouvernement se réuniront en Conseil des ministres à l'Elysée, sous la présidence de M. Albert Lebrun, président de la République.

Rappelons que cette délibération gouvernementale est consacrée à l'examen de la situation internationale.

LA POLITIQUE

I. Juif ? — Pas Juif ? En tant que Juif

Quelques problèmes sont posés par l'impérialat démocratique du nommé Blum.

Cet individu, émergé de cent mille hontes, se trouve être aujourd'hui le chef de la faction marxiste en France, car je me garde bien de l'appeler française. Elle comprend trop de Français? Elle n'en est pas moins la mort de la France et leur mort. Mais beaucoup de disputes, qui vont du bar à la salle de rédaction et du carrefour au salon, sont élevées, poussées, prolongées, beaucoup de gens se demandant s'ils ont affaire au règne d'un Juif en tant que Juif ou d'un socialiste quelconque, qui s'est trouvé là, quoique Juif.

Il y aurait bien des choses à dire en nous contentant de donner cours à l'enchaînement de nos souvenirs et de nos jugements. Le marxisme, œuvre d'un Juif, propagé à travers l'Europe par des Juifs, parents ou amis du patron, porte tous les stigmates de l'esprit matériel et du rêve nomade qui fait le propre du Juif. L'immense dévastation spirituelle et morale opérée à travers l'Europe par le socialisme, ne permet pas d'en douter. Et ceux de nos amis qui ont lu non les *Protocoles* discutés, mais le livre parfaitement authentique et avoué, qu'a signé Bernard Lazare, l'*Antisémitisme et ses causes*, ceux-là sont fixés sur le rapport naturel de l'âme juive avec l'esprit révolutionnaire, antisocial, du communisme scientifique ou socialisme orthodoxe.

Mais, comme disent les braves gens, ce sont peut-être là *des idées*.

Mieux valent les faits. Et j'ai, ce matin, dans ma musette, un fait qui devra faire réfléchir.

II. Blum très bien peint

Notre ami Henri Massis, directeur de la REVUE UNIVERSELLE, vient de rendre un service solide à l'information du peuple français.

Ce peuple, désorganisé, ce peuple, *décérébré* et *dissocié*, est bien capable de passer devant la chose sans la voir. Tout de même, elle est là! Tout de même, Massis est venu lui dire : — Ecoute, peuple de France. Voici un beau, bon et utile portrait de Blum, par lequel tu connaîtras mieux le fond de l'esprit et de l'âme de cet Oriental. Libre à toi de t'en détourner. Mais, si tu veux y prendre garde, quelle aubaine, crois-moi!

III. « Léon Blum vu par André Gide »

C'est le titre de la « Lecture » d'Henri Massis à la REVUE UNIVERSELLE.

Pages 574-577 du tome VIII des Œuvres du Giton ou de l'Alexis du Communisme intellectuel, Henri Massis a découvert un portrait de Blum qui montre clairement que, à la vue de son ancien camarade, Gide a été d'abord frappé et saisi des caractéristiques judaïques du personnage.

Gide a rencontré Blum, boulevard Montparnasse. La nuit d'après, la cervelle excitable de Gide est mise en branle. Elle pense à son Blum, elle en retient ce qu'elle peut. Le premier objet qu'elle en tire, c'est que le judaïsme lui paraît faire corps avec l'essentiel de Blum.

Nous sommes en janvier 1914. Blum n'a pas encore été attaché au cabinet de Sembat (ce qui eut lieu pendant la guerre). Il n'est pas encore le prophète élu du parti socialiste. Ce Blum, simple membre du Conseil d'Etat, n'est encore à peu près qu'un Blum. Mais il est déjà Israël, Israël vit entier en lui. Gide écrit :

... Il me paraît que cette sorte de résolution de mettre continûment en avant le Juif de préférence et de s'intéresser de préférence à lui, cette prédisposition à lui reconnaître du talent, voire du génie, vient d'abord de ce qu'un Juif est particulièrement sensible aux qualités juives; vient surtout de ce que B[lum] considère la race juive comme SUPÉRIEURE, *comme appelée à dominer après avoir été longtemps dominée et* CROIT SON DEVOIR *de travailler, d'aider à son triomphe, d'y aider de toutes ses forces.*

Sans doute entrevoit-il le possible avènement de cette race. Sans doute entrevoit-il dans l'avènement de cette race la solution de maints problèmes sociaux et politiques. UN TEMPS VIENDRA, *pense-t-il,* QUI SERA LE TEMPS DU JUIF; *et dès à présent, il importe de reconnaître et d'*ÉTABLIR SA SUPÉRIORITÉ *dans tous les ordres, dans tous les domaines, dans toutes les branches de l'art, du savoir et de l'industrie.*

C'est un programme ! Il est accepté de la République française. Reste à savoir si cela peut être admis de la France.

Ici, Massis donne la suite des notes de Gide. Inutile de mettre en garde contre la plate complaisance manifestée au fils d'Israël :

« C'est une intelligence merveilleusement organisée, organisante ; nette, classificatrice et qui pourrait, dix ans après, retrouver chaque idée exactement à la place où le raisonnement (!!) l'avait posée (!!!!), comme on retrouve un objet dans une armoire. Encore qu'il soit sensible à la poésie [...] c'est le cerveau le plus anti-poétique que je connaisse; je crois aussi que, malgré sa valeur, il se surfait un peu [...] Sa foiblesse est de le laisser voir.

« Il aime à se donner de l'importance; il veut être le premier à avoir reconnu la valeur d'un tel; il dit, parlant du petit Franck : « J'AI DU TE L'ENVOYER DANS LE TEMPS »; *et en parlant de P[aul] C[laudel] :* « C'ETAIT LE TEMPS OU NOUS N'ÉTIONS, AVEC SCHWOB, QUE QUELQUES-UNS A L'ADMIRER. » *Il dit encore : « Que T... aille donc trouver de ma part le mai... d'armes X... qui lui donnera de bons c... seils. »*

« IL NE VOUS PARLE QU'EN PROTECTE...

« A une répétition générale, dans les loirs d'un théâtre où il vous rencontre hasard, vous prend par la taille, par cou, par les épaules, et, ne l'eût-on revu de douze mois, donne à croire à c... cun qu'il vous a quitté la veille et qu'on n'a pas de plus intime ami. »

Le « cas Blum », dit Massis, ne sert à Gide qu'à définir ce qu'il discerne dans l'esprit juif, d'irréductible, d'étranger, de rebelle à l'effort assimilateur.

Passons les tartines oiseuses au bout desquelles il est dit par Gide que les Juifs ne parlent si facilement que parce qu'ils ont « moins de scrupule » que le plus bas parleur de chez nous : ils ne parlent si haut, estime-t-il, que par ignorance de toutes les réalités dignes de respect. Laissons cela. Deux ou trois acquisitions de prix doivent être prises en note :

1° Nous savons que le Juif se croit tout destiné comme propriété, administration, gouvernement et empire. Marcel Schwob, que j'ai bien connu, faisait une bonne réplique au Blum de Gide : pour Schwob, tout ce qui émergeait dans l'histoire, dans les arts, dans les lettres était juif. Barrès était Juif, Anatole France était Juif, son *idole* Claudel devait être Juif. On n'a jamais vu un tel spécimen d'annexionnisme intellectuel.

2° Le Juif, plein de lui, se croit une immense supériorité sur tout ce qui l'entoure. Or, il n'en a aucune. Les parties saillantes de son esprit sont compensées par d'énormes et d'immenses lacunes. Sa fameuse intelligence se ramène à un esprit d'assimilation, doublée de ruses éhontées. Nous ne nions pas ses succès. Pour en saisir les causes, il suffit de se reporter à l'*Antisémitisme* de Lazare (qui, soit dit en passant, fut un saint d'Israël) et d'y suivre l'excellente analyse du jeu des forces naturelles et historiques d'agrégation et d'agglutination qui ont fait d'Israël un peuple compact, serré en lui, parmi toutes les divisions extérieures et surtout intérieures des Etats... Rien n'est plus important pour un jeune Français, fils de Français et de Française, que de savoir qu'il n'existe aucune infériorité naturelle de ses père et mère par rapport aux Juifs rencontrés. Mais ceux-ci ont avec eux un Etat juif, actif et puissant. Et le jeune Français n'a rien. Ce qui s'appelle rien. Les Juifs se tiennent et se poussent tous. Nous nous débinons et nous divisons tous. Sans qu'il y ait de notre faute! Et sans que les Juifs aient aucun mérite à leur cas historique.

Ce point réglé, venons (3°) ou revenons à la première et dernière observation de Gide que nous transmet Massis. Gide, bien impartial, nous apprend qu'il ne faut considérer Blum qu'en tant que Blum est Juif. Gide a senti cela. Gide a vu qu'en son cher Blum, l'écrivain, le fonctionnaire, le parlementaire, le militant ne sont presque rien en comparaison du fils de la race tronquée. Juif d'abord! Il serait misérablement niais de notre part, de négliger ce caractère capital. C'est en tant que Juif qu'il faut voir, concevoir, entendre, combattre et *abattre* le Blum.

Ce dernier verbe paraîtra un peu fort de café : je me hâte d'ajouter qu'il ne faudra *abattre* physiquement M. Blum que le jour où sa politique nous aura amené la guerre impie qu'il rêve contre nos compagnons d'armes italiens. Ce jour-là, il est vrai, il ne faudra pas le manquer.

IV. Grave faute de Blum

Nous devons inscrire, dès aujourd'hui, à l'actif ou au passif de Léon Blum un libellé déjà vengeur :

— Théoriquement élevé à la direction de la politique française, se disposant à l'assumer, faisant déjà figure de chef de gouvernement et de chef d'Etat, M. Léon Blum s'est rendu coupable de la honteuse et tragique négligence (si ce n'est abstention volontaire) qui a permis à Hitler de renouveler sa provision d'espérance.

» M. Blum aura laissé faire à MM. Sarraut, Flandin, Boncour, exactement tout ce qu'il fallait pour séparer l'Italie de la France et pour la jeter dans les bras de Hitler.

» M. Blum aura secondé, avec une ténacité digne d'un meilleur objet les efforts que faisait Hitler pour élaborer une alliance avec l'Italie.

» Le bon sens indiquait la nécessité de manoeuvrer dans la direction de l'amitié italienne. Le rêve juif de MM. Blum et Boncour les a occupés, tout au rebours, à nous éloigner de tout ce que Rome nous offrait de substantiel... Tout à Londres ! Et, comme à Londres on n'est pas prêt, ce sera cette fois au seul idéal de l'Empire britannique, que nous demanderons un concours qu'il est incapable de nous apporter. »

Tous les chiens de l'Europe et du monde attendent leur proie.

Les régalerons-nous de nos os?

La politique de M. Blum s'est dangereusement découverte ces jours derniers.

Elle a parlé de désarmement français sans contre-partie allemande.

Elle a laissé voir son hystérique volonté de tout risquer et de tout casser pour l'amour d'un super-Etat que ce Juif sans patrie prétend imposer à notre Patrie.

C'est pour la paix, dit-il.

Pour cette paix, IL FAIT la guerre.

Et, comme le Front populaire a promis aux Français (outre le pain et la liberté qu'ils n'auront pas) que la politique [illegible] nous pourrais comme il aura fo[illegible] guerre [illegible] mi[illegible] après avoir gravi tous [illegible] pouvoir en répétant *q[illegible]*, *que, seul, il la fera*, ce Blu[illegible] ondre d'un autre crime. Son as[illegible] e la paix n'aura été possible[illegible] nnant l'abus de confiance qui[illegible] au pouvoir. Si, par chance, [illegible] égulier a pu être substitué au [illegible] ue Couteau de cuisine, il co[illegible] M. Blum soit guillotiné dans [illegible]

rite des parricides : un voile noir tendu sur ses traits de chameau.

V. Le cheval de Mazeppa

Un vigoureux article de M. André Tardieu est venu souligner ce que nous avons dit hier de la veulerie de certains clans modérés des partis nationaux. Et nous ne pouvons nous refuser à noter que nous sommes contents de voir enfin succéder au Tardieu parlementaire un André flambant neuf comparable à ce hardi cheval du père Hugo,

nourri d'herbes marines,
Qui fume et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds.

Oyez Tardieu, bon peuple de France :

A droite, depuis qu'est officielle la victoire électorale des gauches, on se confond en silences, en politesses ou en bassesses.

Tel journal, qui fulminait hier contre la révolution menaçante, commente avec faveur, en les jugeant somme toute très rassurantes, les idées de M. Blum.

Cependant, sous ces surfaces de prudence et de mensonge, il y a, soit pour les partis, soit pour les hommes, la réalité des faits.

Pour les partis ? C'est l'éclatante et régulière faillite de tous les gouvernements socialistes d'Angleterre, de Prusse, d'Allemagne, d'Autriche et d'Australie; c'est l'ignominieuse lâcheté des troupes socialistes devant les dictatures de Moscou, de Rome et de Berlin.

Pour les hommes ? Ce sont les innombrables erreurs de M. Blum et des siens prophétisant...

Ce sont ces partis et ce sont ces hommes qui vont gouverner la France. Pourquoi suis-je seul à rappeler ce qu'ils sont ?

Tout beau! Tardieu, non : pas si seul ! Et néanmoins vous voyez juste, vous réglez à Blum et à ses congénères le bon compte qui leur revient :

M. Blum et les siens vont apporter, face au pays, « la réponse au 6 février ». Pour cette réplique, vont-ils, forts de leurs relations avec la banque Bénard, M. Oustric et M. Patenôtre, opposer au cri de « A bas les voleurs », celui de « Vivent les voleurs! »

Un de nos amis les plus fermes nous écrivait hier matin :

*Jeune père de famille, mobilisable le premier jour dans un régiment d'infanterie, je me permets de féliciter l'*A. F. *pour son article de ce matin sur le « scandale des modérés ».*

— Comment! ces soi-disant chefs, ces soi-disant nationaux, qui, il y a quinze jours, affichaient sur les panneaux, en lettres de 50 cm.: « Le Front populaire c'est la guerre » *veulent aujourd'hui, députés ou journalistes (parfois les deux ensemble) que l'opposition nationale reste* dans l'expectative, *laisse faire le Front populaire!*

Quand la guerre sera venue, il sera bien temps de dire : « Nous l'avions prévu! »

Seuls ont le droit de se réclamer de leur clairvoyance, ceux qui ont agi pour empêcher le mal prévu.

*C'est ce que l'*A. F. *a toujours fait.*

Les modérés ne l'ont jamais fait.

Il faut éclairer le pays. Le pire malheur, ce n'est pas les rouges au pouvoir, c'est l'opposition nationale livrée à de mauvais chefs. Pour que vive la France, vive le Roi! Lui seul garantira LE PAIN, LA PAIX, LA LIBERTÉ.

En attendant, — et parce que le Roi n'est pas encore là, que peut-il rester au peuple français ? Le Couteau de cuisine ! La menace du châtiment individuel suspendue sur un petit nombre de scélérats. Les vociférations pacifiques de ces scélérats aggravent leur crime.

Ces scélérats sont des menteurs.

Des menteurs qui croient pouvoir imposer leur mensonge.

Ici l'on dit la vérité.

Pour permettre au pays de distinguer entre le mensonge et la vérité, il est indispensable de créer partout des Comités de presse pour la diffusion de ce journal.

Nous disons : — Ou l'ACTION FRANÇAISE aura l'audience de tous les Français dignes de ce nom, ou c'est la catastrophe de la Patrie.

A l'aide! Au travail, humble, obscur, tenace, opiniâtre. Au travail à fond ! A l'action ! A la seule Action française qui soit !

Charles MAURRAS.

Les Tunisiens conspuent le fusilleur Frot

Tunis, 14 mai. — M. Frot, député, ancien ministre, est arrivé aujourd'hui à Tunis, où il doit faire une conférence ayant pour titre : « La France à la croisée des chemins. »

Son arrivée a donné lieu au port à quelques incidents. Des cris hostiles ont été poussés. Un des manifestants a été immédiatement arrêté. (*Agence Radio.*)

ECHOS

Au sommaire du numéro du 15 mai de la REVUE UNIVERSELLE :

Jacques Bainville : L'Académie pendant la Révolution; *Comte de Saint-Aulaire* : Genève contre la paix; *Lucien Corpechot* : Souvenirs d'un journaliste : Gyp; *Félix de Chazournes* : De Jérusalem à Tel Aviv (choses vues); *Robert Brasillach* : Le Marchand d'oiseaux (roman).

DANS LA PARTIE CHRONIQUE : Les lectures, de *Henri Massis*; Le malheur de la France, par *Saint-Brice*; Le Père Giulani, par *Edouard Schneider*; Les lettres, par *André Rousseaux*; Histoire, par *Paul Ballagny*; Le bilan des [illegible]rés, par *Thierry-Maulnier*; Le souvenir [illegible]e Lafargue, par *Edmond Pilon*; Examen [illegible]es, par *Robert Brasillach*.

[illegible]vous à la REVUE UNIVERSELLE (23, rue [illegible] Paris-VIe). France et colonies : un [illegible]; six mois, 43 francs; trois mois, [illegible]nger : 110 francs. Le n° : 6 francs.

[illegible]nt de blouses, que nous n'aurons [illegible]z de tailleurs pour les mettre. Et [illegible] de taffetas brodé de BOIRY?... [illegible] ce n'est vraiment pas la peine [illegible] a-t-il de plus agréable à porter [illegible]e veste à l'ancienne et les boutons

Ventadour.

Le Banquet du Cercle Fustel de Coulanges

Mardi soir, à l'hôtel des Sociétés savantes, le banquet annuel du Cercle Fustel de Coulanges réunissait près de 400 convives. En grand nombre, les professeurs et instituteurs de l'enseignement libre comme de l'enseignement public, féminin ou masculin, symbolisaient l'union des divers degrés et des divers groupes enseignants. Tous les lycées de Paris étaient représentés par un ou plusieurs professeurs. Des élèves de l'Ecole normale supérieure et des élèves-maîtres se rencontraient avec des professeurs de facultés et de hautes écoles. L'Union corporative des instituteurs, qui avait signé les invitations avec le Cercle, figurait par un groupe de jeunes maîtres pleins de vaillance et par son président, M. Jégouzo, instituteur public. Des avocats, des médecins, des membres de plusieurs associations de parents d'élèves, des conservateurs de musées, des savants, de hautes personnalités diverses, plusieurs académiciens se mêlaient amicalement à tout ce monde professoral.

A la table d'honneur, autour de M. André Bellessort, de l'Académie française, qui présidait, avaient pris place M. Louis Dunoyer, professeur à la Faculté des sciences, président du Cercle; MM. le général Weygand, Charles Maurras, Léon Mirman, ancien commissaire général de la République française en Lorraine; la marquise du Luart; MM. Abel Bonnard, de l'Académie française; le général Vouillemin, Henri Massis, Daniel Halévy, Bartin, professeur à l'Ecole de droit; le docteur Ch. Fiessinger, de l'Académie de médecine; la baronne de Lassus, la comtesse Joachim de Dreux-Brézé; MM. Maurice Pujo, le général Lavigne-Delville, André Rivaud, Jeanroy et de Labriolle, professeurs en Sorbonne; Goussault et de Peyster, professeurs à l'Ecole des sciences politiques; Guillaumin, du Muséum d'histoire naturelle; Jules Lemoine, ancien professeur au Conservatoire des Arts et Métiers; le colonel Corre Nicolini, attaché à l'Observatoire; M. Carlier, professeur à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des mines; MM. Jégouzo, Pierre Colmet-Daage, vice-président du Cercle de Sèze.

Aux autres tables, où l'on était fort à l'étroit mais fort gaiement, nous avons relevé les noms du docteur Hepp et de Mme Maurice Hepp, du docteur Grimbert et de Mme Grimbert, Mme Ruxton, MM. Batailliau, directeur des Editions de l'Arc, Robert Lejeune, Robert Mouren, sous-directeur au Collège de France; MM. Veillet-Lavallée, Beand, professeur de l'enseignement primaire supérieur; Mme Henri Bœgner; MM. Decerf, trésorier du Cercle Fustel; Mlle Bl. Morel, professeur au lycée Duruy et vice-présidente de la Ligue d'éducation française; Mlle Jourdan, professeur au lycée Molière; M. de Saulnay, du *Journal des Débats;* le docteur Brel,

(Lire la suite en 3e page)

FAUTE DE MIEUX

Le général Pouderoux envoyé par le Front populaire en Amérique

L'Humanité du 13 mai annonce que la *National Peace Conference*, qui groupe les organisations pacifistes américaines, a décidé de collaborer avec le *Rassemblement universel pour la paix*, dans le comité directeur duquel figurent les noms de nos principaux comitards de gauche, de Langevin à Herriot et du fusilleur Pierre Cot au cosaque Cachin.

L'Humanité ajoute que, sur l'invitation de l'organisation américaine, le général de pompiers Pouderoux s'embarque pour les Etats-Unis, afin de préparer un *congrès universel pour la paix* qui doit se tenir en septembre à Genève.

Or, le pompier Pouderoux n'est pas attendu avec enthousiasme par les pacifistes d'outre-Atlantique. Nous avons pu avoir, en effet, connaissance d'un télégramme envoyé le 7 mai de Toronto au *Comité de vigilance contre la guerre et le fascisme*, télégramme où l'on pouvait lire :

» Le général Pouderoux n'est pas très » connu ici. Voyez s'il est membre du » Front populaire et quelle est sa position » politique dans le mouvement des an» ciens combattants. Faites tout votre pos» sible pour vous assurer pour nous le » colonel Raynal ou une personnalité po» litique notable... »

Les pacifistes américains eux-mêmes n'acceptent le joyeux pompier Pouderoux qu'à contre-cœur. Mais sans doute, respectueux de la hiérarchie militaire (chère au Front populaire depuis qu'il y a des maréchaux en U. R. S. S.), le colonel Raynal s'est-il effacé devant cet étrange supérieur.

ABONNEMENTS DE PROPAGANDE

La meilleure propagande est celle du journal.

Abonnez tous ceux qui sont susceptibles de venir à nos idées soit en envoyant 10 francs par nom au service des abonnements de propagande, soit en complétant votre effet par l'*abonnement combiné* à 12 francs, comprenant le service de trois mois de l'*Action française* et l'envoi de *Nos raisons*, le beau livre de Charles Maurras.

Souscrivez, abonnez autour de vous. Il faut que nous ramenions le Roi. — *Y. C. M.*

RETRO ACTION FRANÇAISE

Le parti communiste ne veut pas participer au gouvernement

L'agence *Radio* nous transmet ce communiqué :

Le bureau politique du parti communiste s'est réuni, le 14 mai 1936, sous la présidence de Pierre Sémard, conseiller général de la Seine.

Assistaient à la séance: Maurice Thorez, Jacques Duclos, Marcel Gitton, André Marty, Arthur Ramette, Lucien Midol et Gaston Monmousseau, députés. Etait excusé: François Billoux, député.

Etaient présents, en outre, P. Vaillant-Couturier, député; Granjon, secrétaire des Jeunesses communistes, et les orateurs, dont la plupart nouveaux députés, chargés d'exposer la politique du parti dans les meetings qui auront lieu les jours prochains.

Lecture a été donnée d'une lettre de Marcel Cachin, au repos en province pour quelques jours, lettre approuvant entièrement le projet de réponse au parti socialiste en ce qui concerne l'offre de participation ministérielle.

Le bureau politique a voté une adresse de salutations au chef vénéré du parti communiste, et a désigné un représentant chargé d'aller lui faire un compte rendu de la séance.

A l'unanimité, le bureau politique a adopté le texte de la réponse au parti socialiste, ainsi que les grandes lignes de l'intervention de Maurice Thorez, député de la Seine, secrétaire général du parti, devant les communistes de Paris.

Voici le texte de cette lettre :

Chers camarades,

Le bureau politique a étudié très attentivement votre dernière lettre demandant à notre parti communiste de participer au prochain gouvernement. Le bureau politique a estimé unanimement que, dans l'intérêt même de notre cause commune — la cause du Front populaire — il n'y avait pas lieu de modifier la politique fixée par nos plus récents congrès.

Nous avons tenu très loyalement à indiquer, au cours de la campagne électorale, que notre parti ne participerait pas au gouvernement.

C'est dans des conditions exemptes de toute équivoque que notre parti communiste a remporté un grand succès et contribué efficacement à la victoire de l'ensemble des partis du Front populaire.

Nous ne sommes guidés que par un souci exclusif: assurer à tout prix la réussite de l'entreprise de rénovation économique et sociale, de sauvegarde de la liberté et de la paix voulue par le peuple de France. Nous sommes convaincus que les communistes serviront mieux la cause du peuple en soutenant loyalement, sans réserves et sans éclipses, le gouvernement à direction socialiste, plutôt qu'en offrant, par leur présence dans le cabinet, le prétexte aux campagnes de panique et d'affolement des ennemis du peuple.

L'unité d'action a été réalisée grâce à de longs et patients efforts de notre parti et dans le développement de l'action des masses laborieuses. Le Front populaire, dont nous nous honorons d'avoir été les initiateurs, n'a de même triomphé que par la volonté des masses.

Aujourd'hui comme hier, nous estimons que la garantie du succès réside avant tout dans l'action des masses, dans leur cohésion et leur organisation.

Or, déjà, la presse réactionnaire tente de présenter notre ferme volonté d'assurer au prochain gouvernement d'appui effectif des masses laborieuses par le moyen des comités du Front populaire, comme une tactique de bouleversement révolutionnaire. Cependant, comme vous le savez, il s'agit simplement d'améliorer ce qui existe: les organes de liaison du rassemblement populaire qui ont joué un si grand rôle dans la préparation de notre victoire électorale. Ces comités ne sauraient d'ailleurs prétendre à se substituer aux partis politiques unis dans le Front populaire.

En vous exposant ainsi très franchement les raisons qui nous font décliner votre offre de participation ministérielle, nous vous renouvelons solennellement les déclarations faites par Maurice Thorez et Jacques Duclos à notre camarade Léon Blum: Nous vous assurons de notre collaboration la plus étroite et la plus fraternelle.

Avec tous nos amis et alliés du Front populaire, nous réaliserons pleinement l'effort vigoureux qui s'impose afin de faire payer les riches et de soulager la misère des pauvres et des malheureux, afin de rétablir la prospérité du pays et conduire à une France libre, forte et heureuse.

Croyez, chers camarades, à nos sentiments fraternels et communistes.

Pour le bureau politique du parti communiste,
Le secrétaire général: MAURICE THOREZ.

Comment le Front populaire pense accaparer les cérémonies de la "Flamme"

Nous savons que les incidents qui ont marqué la fête de Jeanne d'Arc, près des guichets, doivent être renouvelés lors des cérémonies du samedi à l'Arc de Triomphe.

Le Front populaire, d'accord avec la police, adopte le processus suivant :

1° Les drapeaux des associations de combattants n'étant que des « emblèmes », personne n'est obligé de les saluer;

2° Si les éléments nationaux font enlever leurs chapeaux à des « spectateurs » (préparés à la résistance), on déclenchera des bagarres au cours desquelles les nationaux seront arrêtés. Des provocateurs pourront, du reste, remplacer les nationaux;

3° En raison de ces incidents et des troubles qui en résulteront, l'autorité militaire sera invitée à refuser sa collaboration à la Flamme. Les musiques et les sonneries seront interdites;

4° Comme mesure de transaction, le gouvernement du Front populaire décidera qu'un « emblème en valant un autre », les « emblèmes » rouges avec inscriptions corporatives pourront, protégés par la police contre les manifestants « nationaux », défiler aux Champs-Elysées, monter à l'Arc de Triomphe et finalement accaparer les cérémonies, après avoir évincé les organisations nationales.

On verra comment ce beau plan pourra être réalisé!...

Chez ANDRE et MAURICE
A St-Cloud — Val-d'Or 00,49
Quoi!! de plus agréable que de venir déjeuner ou dîner chez *André et Maurice*, en plein air, sur leur grand balcon fleuri, et d'y déguster le Homard thermidor et à l'américaine, le Canard à l'orange et les Crêpes parfumées.
Tous les soirs *orchestre Sauvage*, anciennement au Gerny's. Chanteur: M. Demos.
Salons et appartements privés.

CHRONIQUE DU MONDE ET DE LA VILLE

Naissances

On annonce la naissance de :

— Dominique, *fille de M. Bernard* Colin de Verdière *et de Mme, née Macé de Lépinay.*

— Françoise, *fille de M. et Mme Guy* de Fontenay.

Mariage

— *Le 7 mai, a été célébré dans l'intimité, en l'église de la Chapelle Saint-Sauveur, le mariage de Mlle* M. J. d'Anthenaise, *fille du comte A. d'Anthenaise et de la comtesse, née La Bretesche, avec le comte* H. de Ternay, *beau-fils et fils du comte G. de Ternay et de la comtesse, née des Nétumières. Le présent avis tient lieu de faire part.*

Deuils

On annonce le décès de :

— *La marquise* de Montaignac de Chauvance, *en son château de Vallière.*

— *M. L.* Guibourg, *président honoraire à la Cour d'appel de Paris, à Châteauneuf-Val-de-Bargis (Nièvre).*

LES FAITS DU JOUR

OU VA L'AUTRICHE ?

Le chancelier Schuschnigg assumera, seul, la politique autrichienne

Le remaniement ministériel effectué l'autre nuit a provoqué une vive sensation à Vienne, en raison de la démission du prince Starhemberg. Quelle sera sa répercussion sur la politique générale de l'Autriche?

Le nouveau cabinet ne compte que trois membres de la Heimwehr

Le départ du prince Starhemberg et son remplacement par M. Baarenfels au ministère de l'Intérieur indique nettement que l'influence de la Heimwehr est en décroissance. Bien qu'appartenant à ce groupe, ainsi que les nouveaux ministres de la Justice et des Finances, M. Baarenfels ne jouit pas de la même autorité. De plus, le Dr Schuschnigg, en prenant la tête du Front patriotique, entend signifier nettement qu'il dirigera seul, désormais, les destinées de son pays.

La composition du nouveau cabinet

Voici, au reste, la composition du nouveau gouvernement :

Chancelier, Affaires étrangères et Guerre, docteur Schuschnigg; *vice-chancelier et Intérieur* (succédant au prince Starhemberg), M. Baarenfels; *Commerce,* M. Steckinger; *Finances,* M. Draxlet; *Justice,* M. Hammerstein; *Instruction publique,* M. Pernter; *Questions sociales,* M. Resch; *Secrétaire d'Etat à la Chancellerie fédérale* (poste qui vient d'être créé), M. Guigo Zernatto; *Secrétaire d'Etat pour l'armée,* général Zehner.

La démission du prince Stahremberg

Suivant certaines déclarations officielles, la démission du prince Starhemberg fut motivée par des divergences de doctrine très graves avec le chancelier Schuschnigg. Mais en dehors de ces divergences, qui se sont accentuées après les incidents de dimanche dernier, lorsque la Heimwehr a manifesté sur le Ring contre le chancelier et que le prince Starhemberg est intervenu personnellement pour faire relaxer les membres de la Heimwehr qui avaient été arrêtés, d'autres malentendus ont surgi entre les deux hommes d'Etat. On n'a pas oublié que le prince Starhemberg adressa, tout récemment, à M. Mussolini, un télégramme contenant une pointe directe contre le régime actuel. Le prince Starhemberg aurait, d'autre part, à la suite de l'envoi de cette dépêche, demandé qu'à l'instar de l'Italie, l'Autriche se tînt à l'écart de la Société des Nations.

Le prince Starhemberg aurait, en outre, fait des démarches analogues auprès du gouvernement hongrois. M. Schuschnigg se serait énergiquement opposé à cette demande, et la discussion engagée au conseil des ministres au sujet de la politique extérieure de l'Autriche, a pris un tel caractère que le prince Starhemberg a brusquement donné sa démission.

Un communiqué officiel fait ressortir que le gouvernement s'est donné pour tâche la concentration de toutes les forces patriotiques. Cette concentration exige également l'unification de la direction politique et une mise au point des relations entre le Front patriotique et les institutions de l'Etat. C'est pourquoi le chancelier d'Autriche assume la présidence du Front patriotique.

Un télégramme du chancelier Schuschnigg à M. Mussolini

Après avoir opéré son remaniement ministériel, le chancelier d'Autriche a adressé des télégrammes à M. Mussolini et à M. Gœmbœs, dans lesquels il déclare que l'Autriche conserve les directives qu'elle a suivies jusqu'ici, en ce qui touche sa politique extérieure.

Le prince Starhemberg se rend en Italie

Le prince Starhemberg, ex-vice-chancelier d'Autriche, arrivera à Rome demain pour assister au match de football Italie-Autriche qui aura lieu dimanche prochain.

On prévoit qu'à cette occasion le prince Starhemberg rendra visite à M. Mussolini, qu'il entretiendra sans doute de la situation politique en Autriche.

EN ALLEMAGNE

L'ambassadeur de Grande-Bretagne rend visite au chancelier Hitler

Le chancelier Hitler a prié hier matin sir Eric Phipps, ambassadeur d'Angleterre, de venir conférer avec lui en présence du baron von Neurath, ministre des Affaires étrangères du Reich.

Sir Eric Phipps s'est entretenu avec le Führer au sujet du mémorandum britannique.

A propos de cette visite, le *D. N. B.* publie le communiqué officiel suivant :

Le Führer et chancelier du Reich a reçu ce matin, en présence du ministre des Affaires étrangères, baron von Neurath, l'ambassadeur britannique, sir Eric Phipps. Cette visite avait été convenue la semaine dernière en vue de la remise du questionnaire anglais.

Pour comprendre ce communiqué, il est opportun de rappeler que le questionnaire britannique a été remis le 7 mai par sir Eric Phipps au baron von Neurath. Le chancelier Hitler était ce jour-là absent de Berlin. Il fut alors convenu que sir Eric Phipps serait reçu par le chancelier dès sa rentrée à Berlin, dans le but de lui donner personnellement connaissance du document britannique et de s'entretenir à ce sujet avec M. Hitler.

Aucune précision n'est fournie jusqu'ici sur cette entrevue.

On croit néanmoins que la discussion n'était pas entièrement limitée aux points soulevés par le mémorandum britannique et que la possibilité de la visite à Berlin d'un homme d'Etat britannique a été mentionnée.

pourquoi...
ne pas comparer les prix de Dusausoy avant d'acheter ou de vendre un beau bijou?
41, boulevard des Capucines
Bureaux privés à l'entresol

SAINT-MAIXENT. — Assassinat. — Parce que son voisin, M. Marchet, avait refusé de lui accorder la main de sa fille, le domestique agricole Chevrier, âgé de 24 ans, l'a tué d'un coup de revolver près de Saint-Maixent-l'Ecole. Le meurtrier, qui a en outre grièvement blessé un journalier, M. Pierre Clément, a été arrêté. Il a fait des aveux.

EN GRANDE-BRETAGNE

M. Baldwin critique les dictateurs et déclare que le gouvernement se tient prêt à l'application de nouvelles sanctions

M. Baldwin a pris la parole, hier, devant une assemblée des conservatrices, à l'Albert-Hall.

« Je ne suis pas un dictateur »

Je ne suis pas un dictateur, a déclaré le premier ministre. Je ne puis pas vous donner un ordre auquel vous ne pourrez pas obéir aveuglément. Je compte sur la raison, et si j'obtiens votre appui, c'est qu'il est fortifié par vos convictions; ce qui n'exclut pas le droit de critique, lequel n'existe plus, à l'heure actuelle, en certains pays.

L'idéal, base de la politique étrangère

Parlant ensuite du conflit italo-éthiopien, M. Baldwin constata, avec satisfaction, que l'opinion publique britannique comprenait toute la portée de la S. D. N., tout en se rendant compte des difficultés inhérentes à toute tentative ayant pour but de mettre en pratique l'idéal et les aspirations des hommes qui élaborèrent le covenant de la S. D. N.

Trop de sièges vides à la S. D. N.

J'ai souvent fait ressortir qu'il ne fallait pas oublier que les Etats-Unis ne sont pas membres de la Société des Nations, et que deux grandes puissances, l'Allemagne et le Japon, n'en font plus partie. Il ne faut pas non plus sous-estimer les difficultés créées pour la Grande-Bretagne au sujet des sanctions du fait même que ces trois grandes puissances ne font pas partie de la ligue.

Même si l'on n'envisage que les sanctions économiques, on est en droit de se demander comment elles peuvent être vraiment efficaces, si ces trois pays s'en tiennent à l'écart.

L'orateur déclara ensuite qu'il était probable qu'à la réunion d'automne de la Société des Nations, les membres de l'assemblée de Genève auront à examiner entre autres choses quelles modifications peuvent être apportées à la S. D. N.

« Je n'accepte pas le blâme »

Entre temps, s'exclama M. Baldwin, en termes énergiques, je ne suis pas prêt à accepter de blâme pour ce qui s'est produit. C'est très bien pour ceux qui n'occupent pas actuellement de position responsable, de dire que nous aurions dû agir seuls. Cela n'est pas la base d'une Société des Nations collective. En fait, tout le monde sait bien que nous avons fait beaucoup plus que n'importe qui depuis le début de ce conflit.

Nous avons été de bons membres de la Société des Nations, agissant sans sentiment personnel, mais simplement dans un désir de remplir autant que nous le pouvions nos obligations.

Comme vous le savez, nos efforts ont échoué en ce sens que nous n'avons pas pu empêcher la guerre, et ils ont littéralement échoué quand il s'est agi d'arrêter les progrès des hostilités.

Ce serait folie que d'ignorer notre expérience récente. Quels sont les objets que nous avons en vue? Peut-on me blâmer si je place avant toutes choses la sécurité de notre territoire et de l'Empire britannique?

La nécessité d'une armée puissante

Après cela, je place la paix de l'Europe et la paix mondiale. Mais nos récentes expériences ont révélé, au delà de tout doute possible, non seulement au gouvernement britannique mais aussi au peuple anglais, que nos efforts seront entièrement inefficaces et inopérants si nous ne prenons pas les mesures nécessaires pour assurer la sécurité de notre propre territoire, du peuple et de l'Empire.

Et M. Baldwin souligna que, pour prendre part à une action efficace, il fallait que la Grande-Bretagne soit à même de recourir à une action décidée en commun.

Il est inutile, dit-il, de décider quoi que ce soit, relativement à des sanctions économiques et financières, si vous ne disposez pas de ce qu'il faut pour les appuyer.

Les sanctions militaires

Au milieu de l'attention générale, M. Baldwin déclara ensuite :

Les sanctions militaires constituent une partie essentielle de la sécurité collective à la longue, et à certains moment peut-être, pour un temps plus court, elles ne peuvent pas être évitées. Dans le conflit actuel, *nous étions prêts, si nécessaire, à aller aussi loin que les sanctions nous auraient conduits* si les autres puissances de la Société des Nations avaient été, elles aussi, prêtes à nous accompagner.

L'Europe est-elle prête ?

Le problème auquel nous devons faire face maintenant est d'examiner à nouveau, à la lumière de ce qui s'est passé, toute la question des sanctions et de la sécurité collective. Les nations doivent se poser la question suivante: est-ce que les nations européennes sont prêtes à jouer leur rôle dans la sécurité collective? Parce que, rappelez-vous, dans la sécurité collective il ne peut pas être question d'une coopération limitée, et aussi parce que la sécurité collective ne signifie pas que tout le travail doit être fait par la marine britannique pour le compte des autres nations.

Puis, faisant ressortir que, dans une guerre d'agression, l'agresseur est prêt à faire la guerre, alors que personne d'autre n'est prêt à y recourir, M. Baldwin déclara :

Nous avons encore un long chemin à parcourir avant que l'Europe puisse être animée d'un esprit international qui fera de la cause d'un seul pays la cause de tous.

Nous appliquerons la sécurité collective aussi loin que nous pourrons le faire. L'échec que nous venons de subir ne me fait pas désespérer. Nous essaierons encore.

En terminant, le premier ministre déclara que le bien-être du peuple britannique dépendait de la paix de l'Europe et du monde.

A la Chambre des Communes

Les rapports de l'Ethiopie et de la Grande-Bretagne ont été de nouveau évoqués, hier, à la Chambre des communes.

Pour la Grande-Bretagne, le Négus demeure le chef d'un Etat souverain

Un député a demandé au gouvernement, à la Chambre des communes, s'il considérait que l'Ethiopie était un royaume possédant toujours son indépendance complète, et, s'il en était ainsi, le gouvernement britannique considérait-il toujours l'empereur Hailé Sélassié comme empereur d'Ethiopie possédant des droits souverains sur ce pays?

Au nom du gouvernement, sir John Simon, ministre de l'Intérieur, répondit que le seul changement que le gouvernement avait jusqu'ici reconnu dans le statut de l'Ethiopie était qu'une grande partie de ce royaume était actuellement placée sous l'occupation militaire italienne.

Sir John Simon ajouta que la décision prise par l'empereur d'Ethiopie de renoncer à la direction des affaires de son pays ne constituait pas, en l'opinion du gouvernement britannique, une abdication, et ne pouvait empêcher que l'empereur d'Ethiopie soit reconnu comme le chef d'un Etat souverain.

La politique des sanctions

La politique des sanctions a fait ensuite l'objet de diverses interpellations. Miss Rathbone (indépendante) et M. Mander (libéral) intervinrent tous deux afin de demander, la première, la stricte application des sanctions par les sujets britanniques et les autres Etats de la S. D. N., le second, si la S. D. N. envisage le blocus des côtes italiennes.

Sir John Simon répondit que le gouvernement appliquait fidèlement les sanctions et comptait sur les autres membres de la S. D. N. pour en faire autant. Quant au blocus, il rappelle que ni le Comité de coordination, ni le Comité des Dix-Huit n'avaient encore envisagé cette mesure.

INFORMATIONS

La Flamme du Souvenir

Liste des associations désignées pour raviver la Flamme le 15 mai 1936 :

15 mai. — U.N.C., sections de La Courneuve, Drancy, Aubervilliers.

Fêtes de Paris

Cet après-midi : 14 heures, Parc des Princes, fête du sport (organisée par « l'Auto »). — Versailles : Golf de la Boulie, Championnat national omnium.

Ce soir : 21 heures, église Saint-Eustache, grande solennité musicale. Messe de Listz et *Te Deum* de Berlioz.

Le rendement des impôts

Les recouvrements opérés pendant le mois d'avril 1936 au titre du budget général se sont élevés à la somme globale de :3.048.980.700 fr. Dans ce total, les ressources exceptionnelles, les recettes d'ordre et produits divers entrent pour 226.848.700 francs dont 2.117.000 francs pour la contribution extraordinaire sur les bénéfices de guerre.

Les recettes normales et permanentes ont donc atteint 2.822.132.000 francs.

Le gala du Studio des Auteurs

Le gala du Studio des auteurs, donné salle Hoche, en faveur des œuvres de la Légion étrangère, a remporté le plus vif succès.

M. Claude Farrère présidait, au milieu d'une élégante et nombreuse assemblée, entouré de la duchesse d'Harcourt et du général Rollet. Après sa vibrante allocution sur la Légion étrangère, un programme de la plus haute qualité artistique, composé de pièces, de danses et de poèmes, fit applaudir les noms de MM. Marcel Berger, Paul Blanchart, Octave Charpentier, Guy Chastel, Edouard Contino, Philippe Gariel, Mlle Nora Jonuxi, MM. André Josset, Ho Ju, H.-R. Lenormand, Mme Marcelle Loutrel, MM. Paul Mathos, Henry de Montherlant, Etienne Roche, Matei Roussou; avec le concours de Mlle René Garcia, de l'Œuvre, et de Mmes Mauricette Blum, Denise Bosc, Sarah Clèves, Nadine Hwang, Andrée Jolinon, Monique Mélinand; Jana Orsy et Nelly Stark, des Ballets russes; de M. Samson Fainsilber et de MM. Raymond de Breuil, Tony Clair, Silvain Itkine, Jean Kérien, Pierre Leproux et Pierre Rougemont.

Belle fête d'art à l'actif des organisateurs, qui furent particulièrement applaudis : Magda Contino, pour sa mise en scène originale du « Simoun »; Edouard Contino, pour le fragment de sa curieuse comédie en trois actes « Les Jumeaux décalés » qui, à la demande générale, sera donnée intégralement par le Studio des Auteurs au début de la saison prochaine.

A la Foire de Paris

Le fait important de la Foire de Paris, qui sera inaugurée samedi, est incontestablement la présence de 8.200 exposants, tant français qu'étrangers. Les produits qu'ils présentent constituent le plus bel échantillonnage qu'on puisse voir. La seconde quinzaine de mai est ainsi marquée en France par un événement international, dont les répercussions sur l'économie du pays sont nombreuses et salutaires.

Cinq ministres du Commerce de nations étrangères et des délégations officielles de 17 pays ont déjà annoncé leur visite.

Des congrès intéressant des corporations nombreuses, se tiendront pendant la durée de la Foire.

FAITS DIVERS

TROIS MALFAITEURS ATTAQUENT UNE COMMERÇANTE. — Hier matin, vers 11 h. 30, trois individus ont fait irruption dans la boutique tenue par Mme Boures, fourreuse, âgée de 18 ans, 56, rue Rodier. Après l'avoir bâillonnée et frappée, ils se sont enfuis. On ignore le montant du vol. Mme Boures, après pansement à Laribolsière, a pu regagner son domicile.

DEPARTEMENTS.

LILLE. — Un ingénieur voulait passer un lingot d'or à la frontière belge. — M. Lozier, ingénieur à La Madeleine, près de Lille, franchissant en automobile la douane belge à Nertois, affirma n'avoir rien à déclarer, mais les douaniers, en visitant la voiture, découvrirent dans un coffre un lingot d'or d'une valeur de 430.000 francs. Pour avoir tenté d'entrer de l'or en Belgique, sans l'autorisation de la Banque nationale belge, M. Lozier, qui a été laissé en liberté, et de qui le lingot a été saisi, encourt en outre une peine de quatre mois de prison et 1.800.000 francs d'amende.

TOULOUSE. — L'assassinat du docteur Lauvinerie. — L'enquête sur le mystérieux assassinat du docteur Lauvinerie se poursuit activement, mais les policiers n'ont pu encore relever d'indices permettant d'orienter les recherches sur une piste fructueuse. Toutefois, de nouveaux éléments intéressants ont été recueillis par les enquêteurs. On connaît l'identité de l'homme qui invita le vieux médecin à sa table le jour du crime et qui le vit encore une demi-heure avant son assassinat. On sait que ce dernier commensal de la victime se trouve actuellement à Gramat, où le docteur Lauvinerie exploita pendant longtemps une pharmacie. Ce mystérieux ami du défunt sera prochainement entendu et pourra certainement fournir des renseignements sur les inconnus qui franchirent le seuil de la maison tragique avant le crime. La Sûreté vient en outre d'apprendre qu'une valise contenant des titres vient d'être envoyée dans une ville de la région par un repris de justice domicilié rue de Phalsbourg. D'où viennent ces mystérieuses valeurs? Un radiesthésiste a fait ses offres de services au neveu de la victime et prétend avoir obtenu une indication précieuse sur le criminel grâce à son pendule. D'autres indicateurs bénévoles qui voulaient être mis en relations avec la famille du docteur Lauvinerie, ont brusquement disparu de Toulouse, après avoir rendu visite au chef de la Sûreté. Les policiers comptent beaucoup sur les perquisitions pour déterminer le montant exact de la fortune du vieux médecin, et pour découvrir des documents utiles aux recherches.

Chronique électorale

CALVADOS. — M. Camille Cautru, député de Vire, brigue la succession de M. Henry Chéron, sénateur, décédé.

Dans ces conditions, le siège de Vire serait offert à M. Franklin-Bouillon, dont l'élection ne ferait aucun doute. Voilà, du moins, les bruits qui circulent dans les couloirs du Palais-Bourbon.

Les journaux de gauche ne trouvent pas cela de leur goût. Ont-ils donc oublié que M. Léon Blum, battu à Paris, en 1928, n'avait pas tardé à retrouver une circonscription dans l'Aude? — M. G.

NOS PETITES ANNONCES
sont le plus court chemin entre
L'OFFRE et la DEMANDE

A GENEVE

Avant de se séparer, les Etats neutres discutent d'une réforme éventuelle de la S. D. N.

La journée d'hier, à Genève, a été calme, très calme, la plupart des délégués étant déjà partis.

Un déjeuner a réuni MM. Munch, ministre des Affaires étrangères du Danemark, de Madariaga, représentant de l'Espagne au Conseil de la Société des Nations, et M. Litvinof, commissaire du peuple aux Affaires étrangères de l'U.R.S.S.

MM. Munch et de Madariaga, représentant deux des sept Etats dits neutres, qui ont conféré ces jours derniers à différentes reprises à Genève, ont mis M. Litvinof au courant des tendances qui se manifestent au sein de leur groupement en vue d'une éventuelle réforme de la Société des Nations.

A ce propos, on considère qu'une réforme du pacte lui-même est chose quasi impossible. Toutes les tentatives faites dans le passé ont échoué : de nombreux amendements longuement préparés, acceptés en commission spéciale, ne furent jamais ratifiés par les gouvernements, sauf peut-être quelques changements de forme dans certains articles du pacte, rendus nécessaires par la création de la Cour permanente de justice internationale. Qu'il soit possible de modifier des méthodes de procédure, des habitudes et sans doute aussi l'application pratique de l'article 16 du pacte, peut-être. Mais des changements fondamentaux introduits dans le pacte de la Société des Nations sont d'ores et déjà considérés comme difficilement réalisables. Les présentes conversations sont donc des échanges de vues qui pourront conduire, lors de l'assemblée de septembre, à de nouvelles interprétations du pacte de la Société.

Les délégués quittent Genève

M. Paul-Boncour, délégué de la France à la Société des Nations, a quitté Genève un peu après 10 heures pour Paris par la voie des airs.

M. Joseph Beck, ministre des Affaires étrangères de Pologne, a également quitté Genève hier matin.

M. Eden, chef du Foreign Office, n'est parti pour Londres que dans la soirée, après avoir conféré à nouveau avec quelques délégués, notamment M. de Madariaga et le secrétaire général de la Société des Nations.

M. Litvinoff, qui a reçu, hier soir, la visite de son ambassadeur à Rome, quittera Genève ce matin, en même temps que le ministre des Affaires étrangères de Turquie.

M. Paul Boncour s'est entretenu avec MM. Sarraut et Flandin

M. Paul-Boncour, venant de Genève, est arrivé à Villacoublay à 12 h. 40, par l'avion ministériel piloté par le capitaine Rossi. Le ministre est parti aussitôt en voiture pour Paris.

Il s'est tout d'abord rendu auprès de M. Flandin, puis s'est entretenu dans la soirée avec M. Sarraut.

« La résolution du Conseil est illégale », dit-on à Rome

Rome, 14 mai. — Le *Giornale d'Italia* affirme que la résolution approuvée par le Conseil de la Société des Nations n'est pas valable parce que « illégale et contraire au statut ».

Le journal explique que l'Equateur a voté contre l'ajournement et qu'aux termes du paragraphe 1 de l'article V du pacte, « la simple majorité des voix n'est valable que pour les cas ayant trait à des questions de procédure ».

Or, ajoute-t-il, en décidant le maintien des sanctions, la résolution du Conseil sociétaire n'est pas contenue dans les limites d'une question de procédure, mais elle porte sur une des graves questions de substance de la politique sociétaire qui entretient depuis plus de six mois l'agitation dans le monde civilisé.

L'interprétation de M. Eden sur la validité de cette résolution est contraire à la lettre du Covenant. Elle constitue une nouvelle violation de la loi sociétaire. Elle confirme les nombreuses illégalités commises par la Société des Nations contre l'Italie au sujet de l'affaire éthiopienne.

Après les bagarres de Villeurbanne

M. Bussières, secrétaire général pour la police à la préfecture du Rhône, s'est rendu, hier matin, à Villeurbanne, à l'endroit où des bagarres se sont produites, avant-hier matin, entre le service d'ordre et des manifestants, à l'occasion de la grève dans les usines de soie artificielle de la banlieue lyonnaise.

Des ouvriers grévistes étaient assemblés sur la voie publique, mais aucun incident ne s'est produit.

Grévistes condamnés

Après les incidents, qui ont marqué la grève du textile, à Villeurbanne, et à Vaulx-en-Velin, le tribunal correctionnel a jugé quatre grévistes, compromis dans des incidents antérieurs.

Il y a quinze jours, un ouvrier allait rentrer à l'usine, lorsque quatre grévistes: Kannevorf, 17 ans, Velutile, Monari et Gughielmi, l'entourèrent.

Se jugeant menacé, l'ouvrier tira de sa poche une matraque et une mêlée s'ensuivit, au cours de laquelle il fut désarmé et frappé.

A l'audience, présidée par M. Lachat, les prévenus reconnaissent s'être approchés de leur camarade, non pour le frapper, disent-ils, mais pour lui démontrer qu'il avait tort d'aller travailler.

Des témoins à décharge affirment que Kannevorf et Gughielmi disent la vérité et que les deux autres se sont contentés d'essayer de désarmer leur camarade.

Mais les témoins de l'accusation déclarent que trois des inculpés ont porté des coups.

M. Augier, substitut du procureur de la République, requiert une condamnation, et Me Bontemps, qui défend les quatre prévenus, après avoir élevé une véhémente protestation contre la détention préventive de seize jours des prévenus qui n'ont pas d'antécédents judiciaires et sur lesquels les renseignements recueillis n'ont point été défavorables, plaide l'acquittement.

Le tribunal prononce son jugement: acquittant Kannevorf et Gughielmi et condamnant les deux autres à deux mois de prison avec sursis.

L'Autriche et les pêcheurs en eau trouble

Le coup de théâtre qui vient de se produire à Vienne va contribuer à troubler encore un peu plus la situation européenne.

La mort du chancelier Dollfuss, assassiné le 25 juillet 1934 par les nazis, a fait disparaître le véritable champion de l'indépendance autrichienne. Dollfuss avait admirablement compris que le meilleur ami de l'Autriche devait être l'Autriche elle-même.

C'est pourquoi Berlin avait exigé sa mort.

Le « petit » chancelier abattu, le plus grand obstacle intérieur au rattachement austro-allemand s'effondrait.

Seule alors l'action énergique de M. Mussolini sur le Brenner empêcha le scénario berlinois de se dérouler jusqu'au bout.

Le coup était, cette fois, manqué. L'agitateur Habitch fut prié par Berlin de mettre une sourdine à sa propagande. Il disparut momentanément. Il est aujourd'hui député au Reichstag.

Mais Hitler envoya aussitôt à Vienne, comme ministre, sans même attendre l'acquiescement du gouvernement autrichien, le trop fameux M. de Papen, l'homme qui, pendant la guerre, s'entendait si bien à faire sauter les trains de munitions aux Etats-Unis.

A quel travail de sape s'est livré et se livre M. de Papen depuis 1934?

La situation intérieure en Autriche lui offrait pour cela de grandes facilités.

Ni le chancelier Schuschnigg ni le prince Starhemberg n'ont certes le rayonnement de Dollfuss. Ni l'un ni l'autre n'ont sur tous les problèmes intérieurs et extérieurs les mêmes idées.

Le prince Starhemberg est demeuré avant tout le grand chef militariste des Heimwehren, alors que le chancelier Schuschnigg a pris la tête du Freiheitsbund (l'union ouvrière pour la liberté).

Le gouvernement Schuschnigg-Starhemberg constituait plutôt un compromis entre deux personnalités également fortes qu'une véritable unité.

Les divergences d'opinion en politique intérieure devaient se retrouver, mais plus nuancées, sur le plan de la politique extérieure.

Depuis quelques mois, le prince Starhemberg ne manquait aucune occasion de manifester hautement son enthousiasme pour M. Mussolini et son œuvre.

Le chancelier Schuschnigg se montrait beaucoup plus réservé.

C'est lui qui donna son agrément à la nomination de M. de Papen, désigné cependant en dehors de toutes les règles diplomatiques.

Mais c'est lui également qui a signé les récents accords de Rome qui lient l'Italie l'Autriche et la Hongrie!

Une coïcidence est à relever. Le chancelier Dollfuss a été assassiné à la veille de son départ pour Riccione, en Italie.

Le prince Starhemberg a été « démissionné » à la veille de son départ pour Rome.

Est-ce donc Berlin qui, en Autriche, gouverne?

Estimait-on à Berlin que l'intimité austro-italienne devenait inquiétante? Les incidents assez bizarres qui ont mis récemment aux prises des membres de la Heimwehr et du Freiheitsbund n'auraient-ils pas été provoqués afin de désagréger l'unité ou l'apparence d'unité gouvernementale de l'Autriche?

Le moment de tenter quelque nouveau coup semblerait bien choisi.

L'indépendance de l'Autriche repose sur deux facteurs principaux : la volonté du pays de demeurer libre et ensuite le bon accord des puissances garantes.

Il ne manque pas, hélas! d'Autrichiens pour lorgner du côté de Berlin.

Il n'est même pas sûr que dans le gouvernement du Dr Schuschnigg tous les ministres soient fermement décidés à résister à l'œuvre de destruction entreprise par l'Allemagne, dirigée par M. de Papen.

Enfin, il est malheureusement certain que l'accord des puissances garantes de l'indépendance autrichienne n'existe plus. La Société des Nations? Quel rêve!

C'est le plus grave.

L'Angleterre et l'Italie sont profondément divisées.

La France s'est mise dans une position ridicule, où elle ne peut parler librement ni à Londres ni à Rome.

On aura tout fait pour faciliter le jeu des pêcheurs en eau trouble, en Autriche et ailleurs. Tout va, tout coule, tout déferle au puissant égout hitlérien.

José LE BOUCHER.

Un avion allemand a survolé les ouvrages fortifiés du Nord

Maubeuge, 14 mai. — Un avion militaire allemand a survolé, hier matin, vers 11 heures, la région fortifiée de Maubeuge.

l'Hôtel de Crillon
Place de la Concorde
La Résidence Aristocratique de Paris
son bar grill-room
Un cadre élégant et gai... une cuisine parfaite... des prix raisonnables.
Tél. : Anjou 24-10 à 19 - Inter-Anjou 40 et 41
Télégr. : Crilonotel-Paris

CRÈME DUPONT d'ISIGNY
LA VRAIE CRÈME d'ISIGNY

SAMEDI 16 MAI AU **RITZ**
OUVERTURE D'UN **NOUVEAU BAR**
38, RUE CAMBON, 38
OU LES DAMES SERONT ADMISES

Le Banquet du Cercle Fustel de Coulanges

(Suite de la 1re page)

M. Hoffner, Mlle Bonnard, professeur au lycée Racine ; Mme Bartin, Mme René Brécy... Et M. Bœgner allait présenter les excuses et les regrets de MM. Chamard, professeur en Sorbonne; Mestre, professeur à l'Ecole de droit; Trochu, conseiller municipal de Paris et président du Front national; de Mme Dussane; de MM. Boverol, président de l'Alliance nationale contre la dépopulation; Couissin, Flavien, Jacques Reynaud; de MM. Le Fur, professeur de droit international; Xardel, président du Cercle de Sèze; Jean Héritier, Canat, de Lanouvelle, Demelin; de MM. Weill, professeur aux Hautes Etudes commerciales; Simon Arbellot de Vacqueur, rédacteur au *Temps;* de MM. de Taxis, avocat à la cour; du docteur Strohl, professeur à la Faculté de médecine, etc.

L'entrée du général Weygand, puis celle de Ch. Maurras, avaient été saluées par de très chaleureuses ovations.

M. Louis Dunoyer

Au dessert, M. André Bellessort a donné la parole à M. Louis Dunoyer, président du Cercle, qui a d'abord rendu un hommage ému à l'un des morts de l'année, l'éminent professeur Heinrich, l'auteur, avec Mlle de Beaucorps, défunte elle aussi, de ces manuels d'histoire de France dont le Cercle Fustel de Coulanges est fier comme de l'œuvre positive la plus utile qu'il ait provoquée.

Je me rappelle le rôle prépondérant que joua notre collègue dans les entretiens où notre groupement prit naissance. Quelle flamme patriotique l'animait! C'est lui qui dirigea entièrement la rédaction d'un de nos premiers cahiers: *De la manière d'écrire l'Histoire.* Bref Heinrich était un des membres les plus éminents et les plus actifs de notre cercle. Mais il est deux traits de son caractère qui complétaient sa personnalité si attachante: sa générosité et sa charité. De sa générosité notre trésorier pourrait parler mieux que quiconque. Nulle œuvre utile et bonne qui ne trouvât sa bourse libéralement ouverte. Quant à sa charité, elle était bien connue de ses collègues de la Conférence de Saint-Vincent de Paul de Lyon. C'est du bien que fait cette œuvre admirable, qui n'a pas encore remplacé les trésors de la charité par la viande creuse de la justice sociale, que m'entretint Heinrich pendant presque tout le dîner qui suivit notre dernier congrès. Je le sentais brûlant d'une flamme qu'animaient seules de nobles pensées: Dieu, Patrie, Roi, telle aurait pu être sa devise. Si sa personne mortelle ne nous dispense plus l'encouragement et l'espoir, que son âme immortelle reste toujours près de nous, qu'elle nous éclaire et qu'elle nous guide.

Puis M. Dunoyer a salué en M. André Bellessort « un des plus illustres représentants de cet humanisme auquel le Cercle Fustel de Coulanges est fermement attaché, comme à l'une des colonnes du temple qu'il doit défendre, celui de notre civilisation helléno-latine ». Il a ajouté :

Vos admirables études sur le théâtre grec, sur Virgile en sont le témoignage. Mais vous n'êtes pas l'homme d'une tour d'ivoire. Si nous l'étiez, vous ne seriez pas ici. Comme votre très éminent confrère M. Abel Bonnard, qui nous a jadis présidé et tenu sous le charme de son extraordinaire éloquence, vous êtes un grand voyageur. Dans vos voyages, vous ne vous êtes pas désintéressé de la chose publique. Vous avez contribué par plusieurs de vos œuvres à éclairer les esprits sur les causes historiques, mêlées au mouvement des idées, des maux qui nous assiègent aujourd'hui. Chez vous, comme chez M. Abel Bonnard, le citoyen ne s'est pas laissé atrophier par l'homme de lettres.

Vous aviez, il est vrai, un grand exemple, celui de Charles Maurras, que nous saluons ici comme notre maître à tous. En cette langue d'une inimitable harmonie dont il a le secret, M. Abel Bonnard disait encore ces jours-ci quelle admiration méritait celui qui, longtemps isolé, avait suivi la voie royale, mais embroussaillée d'épines, de la vérité politique, sans jamais s'en laisser détourner, et qui, digne de vivre entre Virgile et Dante, avait également su forger ses armes comme Vulcain et se montrer, autant qu'Achille, prêt au combat. C'est donc par une rencontre toute naturelle que vous avez été le premier à porter, lors d'un procès récent, l'appui de votre témoignage à Charles Maurras. Grand voyageur et grand observateur des sociétés et des esprits, vous avez dit au tribunal à quel point les élites les plus cultivres des pays étrangers considéraient Maurras comme le premier défenseur de la paix française. Honneur soit à vous d'avoir ainsi rendu publiquement témoignage en faveur de celui qui est l'incarnation même du courage civique.

Après des souvenirs de guerre où il a montré la clairvoyance aiguë et la vaste science du général Weygand, l'orateur a dit :

Il était impossible que le général Weygand n'en vînt pas un jour à l'examen des causes de nos malheurs sociaux, dont le premier, le plus grand peut-être, est l'antipatriotisme de tant de nos maîtres primaires. C'est pour nous un encouragement inestimable que l'appui que nous donne par sa seule présence M. le général Weygand. Qu'il me permette de l'en remercier.

Dans le corps de son discours, par des témoignages incontestables, des faits et des textes topiques, M. Louis Dunoyer a montré à quels périls le progrès du communisme expose l'intelligence. Il a fait un saisissant tableau de l'asservissement atroce de l'esprit à l'autorité la plus grossière en Russie où la recherche scientifique a l'ordre, sous peine de mort pour le savant, de se fausser pour la glorification du marxisme. Ce prétendu socialisme scientifique est la fabrique de mensonge de tous ordres la plus monstrueuse qui se soit vue.

Ce magistral discours, nourri de preuves péremptoires et horribles qui faisaient tressaillir l'assistance, ne peut malheureusement être ni résumé, ni reproduit ici intégralement. On en trouvera sans doute le texte dans un prochain numéro des *Cahiers du Cercle Fustel de Coulanges.* Inutile de dire que maintes fois il a été unanimement applaudi.

M. Henri Bœgner

M. Henri Bœgner, secrétaire général du Cercle Fustel, chargé du rapport sur l'activité de l'année, a commencé par exprimer aux illustres hôtes de cette association la reconnaissance de tous les membres pour l'honneur qu'ils recevaient de si flatteuses présences. Il a dit les succès du recrutement du Cercle dans toute la France. Puis il a montré les progrès de son action vers les trois objets qu'il s'est proposés : formation d'un enseignement national; études de critique politique par des universitaires; action corporative. Il a ensuite dénoncé, en termes d'une netteté très éloquente, les périls qui guettent à l'école le réveil de l'esprit national qui s'y manifeste, et indiqué les moyens que les bons maîtres peuvent y opposer. Il a conclu :

Il est moins facile qu'il ne peut sembler au premier abord d'empêcher un maître de cultiver chez ses élèves le patriotisme français. Il y a tant d'humanité dans notre tradition nationale, tant de grandeur et de douceur dans notre passé! Aussi, développer chez un jeune Français le cœur et l'esprit, l'éduquer en un mot et le mettre en possession de son héritage national, c'est une seule et même chose.

Nous n'avons qu'à faire sans faiblesse et sans complaisance notre métier d'éducateurs pour accomplir notre tâche nationale. Si nos prétendus maîtres veulent nous en empêcher, nous les obligerons à prendre leur figure de factieux, en révolte contre les morts; nous les forcerons à poursuivre chez Montaigne et Descartes l'esprit critique dont nous armerons l'intelligence de nos élèves contre la mythologie révolutionnaire, nous les contraindrons à révoquer ce professeur d'héroïsme et de patriotisme qu'est Corneille. Nous les mettrons en conflit avec tout le passé humain, inséparable du passé français, nous les obligerons à avouer ce qu'ils sont : les représentants de la force la plus brute, celle du nombre, délégués à la tâche peu enviable d'asservir l'esprit.

L'ivresse des succès électoraux est peu favorable à la méditation des exemples historiques. Si nos adversaires trouvent cependant le loisir pour cet exercice, ils feront bien de songer à un passé récent. Des pouvoirs plus forts que le leur, dans l'Allemagne et l'Italie du dix-neuvième siècle, dans la Bohême du vingtième siècle, ont éprouvé la puissance d'une poignée d'éducateurs, soutenus par les grands souvenirs de leur histoire.

Pour nous, nous aurions mal profité des leçons de réalisme politique que nous avons reçues de notre maître Charles Maurras si nous croyions à la toute-puissance de l'esprit, si nous exagérions, dans la partie où se joue le destin de la France, l'importance de notre rôle. Heureusement, nous ne sommes pas seuls! Il y a ce pays réel que Ch. Maurras nous a appris à distinguer du pays légal et nous avons confiance que la réaction à laquelle nous travaillons ici se fait avec la même vigueur dans tous les organes de la vie nationale. Notre foi invincible est que la France se sauvera elle-même. Seulement, nous ne voudrions pas que ce fût sans les éducateurs et même contre eux. On disait couramment au moyen âge que si l'Italie avait la Papauté, l'Allemagne l'Empire, la France avait l'Enseignement. Cette magistrature intellectuelle est un des titres de gloire du pays où est née la première université, qui est la patrie du Collège de France, des plus grandes institutions de l'enseignement humaniste, d'un saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur et précurseur de l'enseignement populaire. Si en tenant leur place dans la guerre de délivrance qui se livre, les maîtres français contribuent à maintenir dans la France de demain le même haut souci de l'intelligence, peut-être auront-ils le droit de se dire : « Nous n'avons pas vécu en vain. »

M. Jacquinot

M. Jacquinot, instituteur public, au nom de l'Union corporative des instituteurs, a ensuite retracé les commencements de cette société à laquelle le Cercle Fustel a prêté un très précieux appui. Il s'agissait de former une phalange d'instituteurs patriotes qui arrivât à tenir en respect les instituteurs ennemis de la patrie. Il s'agissait aussi de refaire la doctrine officielle de l'école primaire, fondée sur le messianisme roussien et la Déclaration des droits de l'homme, catéchismes absurdes. Il fallait opposer à la foi absolue dans l'effet du livre, quel qu'il soit, à l'idolâtrie de la notion, à la prédication de l'individualisme, c'est-à-dire de l'anarchie, une juste idée de l'instruction, de son rôle, de la hiérarchie des notions fort inégalement importantes, une conception de l'homme totalement formé, un enseignement des devoirs sociaux et nationaux.

Avec une vigueur admirable, le jeune maître a montré l'inanité et la mauvaise foi du reproche de fascisme élevé contre l'U. C. I. Le vrai grief, c'est qu'elle fomente une révolte de la raison contre le saint des saints, c'est-à-dire l'union de l'antipatriotisme, de la franc-maçonnerie et des faux dogmes. On l'accuse de faire de la politique. Ses membres savent qu'ils ont à instruire de petits enfants et non pas à former ou déformer l'opinion politique des parents. Patriotisme n'est esprit de parti que pour les déplorables partisans dressés contre la patrie. Aussi bien, la question de régime n'est pas l'affaire de l'école, ni de la corporation.

« Notre but est plus modeste, et c'est pourquoi nous avons l'absolue certitude qu'il sera un jour atteint. C'est sur ce mot d'espoir que je veux terminer. Il faudra bien que peu à peu la raison et le bon sens retrouvent leur place, même dans le cerveau des instituteurs. »

La vive et directe éloquence de M. Jacquinot, le très beau courage de ceux qui, avec lui, mènent un combat si rude et si nécessaire, ont été acclamés.

M. Abel Bonnard

M. Abel Bonnard, s'excusant d'avoir accepté l'invitation que tardivement M. Bœgner lui avait adressée de prendre la parole, dit qu'il n'a su refuser, admirant trop le zèle du secrétaire général du Cercle Fustel pour ne pas lui accorder son concours. Et puis c'est pour lui un trop vif plaisir de faire plaisir aux membres de ce Cercle qu'il aime beaucoup comme déjà il l'a montré, en qui il met tant d'espérances, groupe actif, courageux, conquérant, petit brasier de dévouement et d'esprit.

Le Cercle Fustel est de la force, et de la meilleure. Ceux qui le composent réunissent les deux qualités les plus nécessaires aujourd'hui : le courage de l'âme et celui de l'intelligence. Ce sont des cœurs résolus et des esprits libérés. Le spectacle d'un tel groupe était agréable hier; il est réconfortant aujourd'hui. Les graves tristesses qui nous assaillent, les durs devoirs qui nous incombent, ne le surprennent pas : sous les voiles dont un lâche optimisme habillait les menaces de ces derniers temps, le Cercle Fustel voyait les effets qui maintenant éclosent. Il ne renonce pas pour cela à ses ambitions. Les vaillants, qui ne se faussent pas les yeux lâchement pour ne pas voir le réel, n'attendent d'amélioration que de leur effort et non d'un amollissement vaguement espéré de l'adversaire. Le Cercle Fustel réussira d'autant mieux dans son action qu'il joint au courage qui lutte le charme qui attire. Or, s'il y a parmi nos adversaires des haines endurcies, il y a aussi des bonnes volontés qui s'égarent et qu'il faut gagner. Petite élite fortement trempée, qui brille par le caractère non moins que par l'intelligence, le Cercle Fustel sera l'un des grands artisans du relèvement national.

En terminant, le vigoureux et scintillant orateur a célébré la beauté de la cause commune, la splendeur de la vérité qui nous unit, le rôle de la France qui aujourd'hui manque au monde et de qui l'intérêt du genre humain comme le patriotisme nous fait un devoir de restaurer la grandeur.

Les membres parisiens du Cercle avaient eu déjà le régal de cette éloquence si particulière, flamme brillante et chaude qui court sur le sommet des plus nobles pensées. Ils ont eu la joie de l'applaudir avec enthousiasme une fois encore.

Le général Weygand

Le général Weygand, pressé, lui aussi, en dernière heure, de prendre la parole, a demandé, avec une charmante modestie, l'indulgence de l'auditoire pour sa « rugueuse parole de soldat ». Mais il s'est montré maître en l'art de bien dire.

Il a remercié de l'accueil si cordial fait en sa personne à l'armée. Elle est digne d'affection et de confiance, a-t-il dit. Puis, après avoir félicité M. Abel Bonnard des hautes leçons qu'il vient de donner dans son admirable livre des *Modérés,* solide et buriné comme du La Bruyère, il s'est déclaré heureux d'être membre du Cercle Fustel qui, vaillamment, fait excellente besogne. Qu'il ne se relâche pas dans son effort. Qu'il le redouble! De toutes parts est menacé tout ce par quoi nous sommes ce que nous sommes. Autour de nous, même parmi ceux qui semblaient devoir tenir, on voit de braves gens qui ne sont pas braves s'abandonner, demi noyés, renonçant à la lutte contre le flot. Vous, vous êtes un îlot d'indomptable résistance. Le Cercle Fustel et l'Union corporative des instituteurs forment, dans le désarroi, « ce que mon maître Foch appelait des points d'amarre dans la bataille ». Ne laissez point parler de trêve. Comment en conclure quand on abat avec une croissante audace tout ce que nous aimons? Il faut des forts, qui luttent sans trêve. « Je suis heureux de me trouver au milieu d'hommes sur lesquels on peut compter. »

Il est superflu de dire si ces paroles, brèves et pleines, ont été fêtées d'applaudissements.

M. André Bellessort

M. André Bellessort, non sans vives protestations de l'assemblée, que sa souriante autorité n'a pu que mal contenir, a déclaré que l'heure tardive et les précédents discours le décidaient à enjamber beaucoup dans le sien. Et, de fait, il en a malheureusement écarté de nombreux feuillets, ne voulant retenir que deux passages que, a-t-il dit malicieusement, il estimait assez bons. L'un est une citation, tirée du très beau livre de M. Abel Bonnard, *Les Modérés.*

La France est le seul pays où la nation ait en permanence son gouvernement contre soi, le seul où une guerre sinistre et grotesque ait été déclarée à Dieu, le seul où l'ordre ne subsiste que par survivance, sans être jamais soutenu ni fortifié, le seul où l'enseignement officiel n'ait pas d'autre tâche que de détruire tout ce qu'il devrait conserver et dérobe à la nation la connaissance de sa propre grandeur. C'est à l'Université de *savoir réagir.* Et jamais son rôle n'a été plus beau. Il lui incombe d'arrêter cette décadence de l'idée nationale, de maintenir le culte de la France. Il ne s'agit pas de répéter aux élèves qu'ils doivent aimer leur patrie. Il s'agit de leur donner un enseignement d'où ressorte et rayonne la grandeur maternelle de la France, sa diversité géographique et son unité morale; son histoire qui est, avec l'histoire romaine, la plus variée, la plus riche d'humanité, la plus dramatique; je ne demande pas qu'on la leur romance, qu'on en fasse des chapitres pour le jeune Télémaque; pas plus que je ne demande au professeur une impossible impartialité; mais je lui demande de respecter les vérités acquises et de ne pas représenter les hommes du moyen âge comme des barbares ou des esclaves; je lui demande de ne jamais juger les événements et les drames du passé comme s'ils étaient contemporains, avec nos idées d'aujourd'hui; je lui demande aussi de se rappeler qu'il vaut mieux donner à ceux qui entrent dans la vie des sujets d'admiration que des objets de mépris et d'aversion. Nous ne voulons pas que l'enseignement soit une école de haine; mais nous ne voulons pas plus qu'il soit une école d'oubli.

Dans la vieille Université, on ne sentait pas ces grandes vérités menacées. Elles le sont aujourd'hui. L'humanitarisme d'avant 1870 était peu de chose à côté de celui qui a sévi depuis. « J'aimais froidement ma patrie », disait avec un remords le poète Sully Prudhomme en se reportant aux dernières années de l'Empire. Du moins il l'aimait encore.

A vous, à nous tous de faire qu'on l'aime toujours et de plus en plus. J'ai bon espoir. Le Cercle Fustel de Coulanges, cher Monsieur Boegner, a su grouper d'illustres amitiés. J'en vois une à cette table qui a coutume de mener les gens à la Victoire et dont les livres d'histoire font grand honneur à la pensée française. J'en vois un autre, notre maître, dont je m'étonne qu'il ne soit pas encore en prison pour avoir assuré la paix sans être pacifiste. Sommes-nous une minorité? Si cela était, étant donné les modérés, cela ne devrait point nous inquiéter. Le *Vox populi vox Dei* est une plaisanterie. On n'entend jamais la vraie voix du peuple. Je lisais hier dans le livre d'un ancien ministre, M. Tardieu, *Le Souverain Captif:* « La France n'a voulu aucun des régimes qui l'ont tour à tour gouvernée. En 89 elle ne souhaitait ni la destruction de la Monarchie, ni la ruine de l'Eglise, ni la guerre. Louis-Philippe n'a dû son succès de 1830 qu'à l'inconnu qui fit flotter un drapeau tricolore en haut de la tour de Notre-Dame, et son désastre de 1848 qu'à l'insuffisance du service d'ordre. Personne en 1847 ne demandait la Révolution. La France a subi le 2 décembre comme, vingt ans plus tard, le 4 septembre sans avoir désiré ni l'un ni l'autre ces changements de régimes que la nation ne réclamait point ont été l'œuvre d'infimes minorités parisiennes qui les envoyaient à la province par le télégraphe. » Si les minorités peuvent faire du mal, j'imagine qu'elles peuvent faire du bien et je suis convaincu que vous en ferez beaucoup.

Ce discours, si fâcheusement abrégé, mais dit avec la flamme que l'on connaît à M. André Bellessort, a provoqué les acclamations. C'est dans une atmosphère de confiante et on peut dire chaleureuse résolution, de courage au labeur patriotique, que s'est terminée cette soirée inoubliable.

GRINGOIRE

publie

IMPUDENCE ET LACHETE

par

ANDRE TARDIEU

Petite épître lyonnaise à M. Edouard Herriot

par

HENRI BERAUD

et commence

UN HOMME LIBRE CHEZ LES SOVIETS

reportage inédit de

J. G. FLEURY

Le vendredi 22 pages
0 fr. 75

A BILLANCOURT

Le déjeuner offert par M. Louis Renault à ses amis et collaborateurs

A l'occasion de la remise du souvenir qu'ils lui avaient offert pour son élévation à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, M. Louis Renault avait convié hier, à déjeuner, ses agents, amis et collaborateurs.

Nombreux étaient ceux qui avaient répondu à l'aimable invitation du grand industriel, et plus de cinq cents personnes, agents et collaborateurs de la maison Renault, membres de la presse sportive, etc., étaient réunis, hier, dans une des immenses salles des fameuses usines de Billancourt.

Aux côtés de M. Louis Renault avaient pris place à la table d'honneur, MM. Molle, président de la Chambre nationale du commerce automobile; Gonthier, de Périgueux, doyen des agents de la maison Renault; Drigny, président du Syndicat de la presse sportive, ainsi que les collaborateurs du célèbre constructeur, M. Lehideux, le commandant du Jonchay, etc., etc...

A la fin de l'excellent déjeuner, servi sous un velum, dans un vaste hall, M. Gonthier prit le premier la parole et retraça la vie de Louis Renault : depuis 1898, date à laquelle il construisit lui-même, dans la serre du jardin familial, sa première voiture, et 1899, fondation de la société Renault frères et première victoire sur Paris-Rambouillet, jusqu'à 1936 où la petite serre est devenue le centre des plus puissantes usines d'Europe : 120 hectares, 35.000 ouvriers, 17.000 machines-outils.

M. Gonthier souligna toute l'activité déployée par Louis Renault au service de la France : la construction des moteurs d'avions et des tanks légers, la fabrication intensive des obus et des pièces d'artillerie.

M. Molle, président de la Chambre nationale du commerce automobile, parlant au nom de tous les agents de toutes les marques, dit la reconnaissance que le pays doit à l'industrie automobile française et au prodigieux génie d'invention de Louis Renault. Dans son très beau discours, M. Molle insista sur la continuité de l'œuvre de Louis Renault et nota que son fils, le jeune Jean-Louis Renault, âgé de 15 ans, tout en poursuivant d'excellentes études, vient chaque jour travailler quelques heures dans les différents ateliers des usines de son père.

Le discours de M. Molle fut particulièrement applaudi.

M. Drigny, en l'absence de Charles Faroux, prit la parole au nom de la presse sportive et rendit un juste hommage au magnifique tempérament de parfait sportif de M. Renault. Il rappela que, comme coureur, comme conducteur, il inscrivit son nom au palmarès des grandes épreuves automobiles : Paris-Toulouse-Paris, Paris-Berlin et Paris-Madrid, cette dernière course si cruellement endeuillée par la mort de son frère Marcel Renault.

Enfin, très ému, le grand constructeur se leva. Il remercia avec une modestie charmante ceux qui venaient de retracer sa carrière. « La haute distinction qui m'a été accordée, dit-il, représente pour moi la récompense de tous ceux qui ont contribué avec tant de dévouement et tant de cœur au développement de notre œuvre commune pendant trente-huit années d'efforts. C'est donc à nos collaborateurs, à nos agents et à nos ouvriers, qu'elle revient pour la plus grande part. »

Après la victoire italienne

La Chambre ratifie l'annexion de l'Ethiopie

La Chambre des députés s'est réunie, hier après-midi, à 16 heures, en séance extraordinaire, pour approuver des décrets-lois sanctionnant la victoire italienne en Afrique orientale.

Les députés avaient revêtu l'uniforme noir du parti fasciste. Toutes les tribunes étaient combles. Dans celle des forces armées, on remarquait des officiers supérieurs des différentes armes. Dans celle de la cour se trouvait la duchesse Anne d'Aoste.

Le baron Aloïsi, lui aussi en uniforme fasciste, assistait à la séance, dans la tribune du corps diplomatique, ayant à ses côtés les ambassadeurs du Japon et d'Allemagne. On notait aussi le chargé d'affaires des Etats-Unis et les représentants de l'Autriche, de la Hongrie et de l'Albanie.

Toute la Chambre est debout et applaudit lorsqu'à 16 heures le président, M. Ciano, fait son entrée et se dirige à son banc. Le traditionnel bouquet d'œillets rouges orne la place du chef du gouvernement, qui est accueilli par des ovations répétées à son apparition.

M. Mussolini, ayant fait le salut romain, déclare qu'il a l'honneur de présenter à la Chambre les textes des deux décrets-lois du 9 mai, établissant la souveraineté pleine et entière de l'Italie sur les territoires de l'Ethiopie, attribuant au roi Victor-Emmanuel le titre d'empereur d'Ethiopie et nommant le maréchal Badoglio gouverneur de l'Ethiopie avec le titre de vice-roi.

On applaudit frénétiquement et les députés se lèvent en chantant l'hymne *Giovinezza.*

Le président Ciano donne ensuite lecture des deux décrets, dont chaque article est souligné par des applaudissements, et qui sont votés à main levée.

Les réceptions de M. Suvich

M. Suvich, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, a reçu hier M. de Chambrun, ambassadeur de France, ainsi que M. de Hassel, ambassadeur d'Allemagne.

Le retour des fils du Duce

On mande d'Asmara que le comte Galleazzo Ciano, ministre de la Presse et de la Propagande, les deux fils du Duce, Bruno et Vittorio Mussolini, ainsi que leur cousin Vito, fils d'Arnaldo Mussolini, et M. Roberto Farinacci, l'ancien secrétaire du parti, qui a eu la main droite amputée à la suite de l'explosion d'une grenade, se sont embarqués à Massaouah pour rentrer en Italie.

Toutes les autorités locales ont assisté au départ du paquebot que survolait une escadrille d'avions.

Soumission de guerriers éthiopiens

On mande de Mogadisque que plusieurs milliers de guerriers se soumettent aux troupes italiennes en livrant leurs fusils et des mitrailleuses.

Le Fitaorari Ademe, ancien lieutenant du ras Desta Damtou, s'est présenté aux autorités italiennes de Neghelli.

CONFORT ET HYGIENE

L'aménagement de notre demeure réclame partout et pour tout le maximum de confort et d'hygiène.

Au point de vue de l'alimentation, les difficultés sont multiples, mais les progrès de la technique industrielle permettent de résoudre les problèmes les plus importants.

Une alimentation saine suppose la consommation exclusive de denrées parfaitement fraîches, et une alimentation « confortable » veut, entre autres choses, que les boissons, les crèmes glacées, etc., soient à notre portée.

C'est ce qui permet d'obtenir à l'approche de la saison chaude, l'armoire frigorifique, fonctionnant électriquement. Le froid qu'elle produit automatiquement, répond à toutes les exigences de l'hygiène et du confort alimentaires. Le prix d'achat en paraît parfois élevé. Il suffit de songer à l'économie réalisée par la suppression du gaspillage, les achats effectués en grosse quantité, au moment opportun, pour comprendre qu'un amortissement rapide de l'appareil est certain.

PETIT CARNET

L'Œuvre des Bibliothèques catholiques (fondation Bastide du Lude), présidée par S.Em. le cardinal Baudrillart, qui a déjà fourni de bibliothèques gratuites tant de petits villages, assume en ce moment la lourde charge d'envoyer des livres *aux soldats de la ligne Maginot.*

Plus que jamais la nécessité des bonnes lectures se fait sentir. Nous adressons un pressant appel à la générosité de nos lecteurs pour un don au siège de l'Œuvre, 73, rue Notre-Dame-des-Champs (6e), où les livres, revues, journaux illustrés seront aussi reçus avec reconnaissance.

— Le président de la République se rendra aujourd'hui, vendredi 15 mai, à 10 h. 30, sur l'emplacement du Centre des métiers de l'Exposition internationale de 1937 (quai d'Orsay, ancien Garde-Meuble) pour poser la première pierre de cet édifice. Le président se rendra ensuite sur les chantiers.

— Par suite de l'indisposition de M. Henri Bataille, la conférence sur Jeanne d'Arc, qui devait avoir lieu à 21 heures, ce soir, vendredi, à l'exposition des châteaux de la Loire, à la gare du Quai-d'Orsay, est ajournée à une date ultérieure. Une nouvelle invitation sera adressée.

L'Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles tiendra son assemblée générale annuelle le dimanche 17 mai, à 15 heures, dans la salle des fêtes de l'hôtel Continental, 2, rue Rouget-de-l'Isle, à Paris, sous la présidence de M. le baron Seillières, membre de l'Institut.

Un concert artistique sera donné à la suite de cette réunion.



Pour te raser de "près", sans douleur, sans irritation, en quelques secondes seulement,

abandonne savon, blaireau, eau chaude et n'emploie que la merveilleuse crème

RAZVITE

79, Champs-Élysées

PARTOUT 5.50 GROS : FERET

GRAND TUBE D'ESSAI N° 105 CONTRE 1 Fr. EN TIMBRES

Ponsot-Publicité

Après la mort du bâtonnier Henri-Robert

Hier après-midi, au début de la séance hebdomadaire de l'Académie française, le directeur, M. Louis Madelin, a prononcé l'éloge du bâtonnier.

Voici les passages essentiels de son allocution :

Messieurs,

Notre Compagnie est, depuis le début de l'année, particulièrement éprouvée.

Peu de semaines, en effet, se sont écoulées depuis que, deux jeudis de suite, notre directeur se levait de ce fauteuil pour rendre hommages, en termes singulièrement émouvants, à Pierre de Nolhac, à Jacques Bainville, enlevés à notre amitié. Et ce directeur, c'était Henri-Robert, qui, à son tour, vient de nous être ravi.

Ce grand orateur de la barre, que le Palais entourait de son admiration autant que de sa sympathie, était entré en 1923 à l'Académie qui, d'un Berryer à un Darboux, avait, au cours d'un siècle, accueilli tant de ses illustres aînés. Il était porté parmi nous par les vœux de ce barreau dont il était, depuis sa jeunesse même, une des parures, et dont il était devenu un des orgueils. Mais, sans l'avoir tous entendu plaider, les membres de l'Académie savaient de quelle langue pure, claire et savoureuse usait Me Henri-Robert pour défendre ses clients, et, d'ailleurs, certains d'entre vous l'avaient vu déployer dans la chaire du conférencier son charmant et souple talent...

Il plaidait alors avec chaleur, car son cœur était ouvert à l'émotion, autant qu'avec vigueur.

Parfois il se décidait à écrire un volume, et c'était la même chose. Je relisais, il y a quelques mois, pour une étude personnelle, le livre qu'il a consacré à Louis XVI. C'est encore un plaidoyer sans en avoir la forme. Emu par le sort tragique de celui qu'il appelle « le pauvre Roi », il a entendu ne présenter que les aspects favorables d'un prince dont, aussi bien, les vertus étaient grandes et, à lire ces pages, on *voit* l'avocat, pénétré de la bonté de sa cause, stigmatiser ceux qui, de près ou de loin, ont fait le malheur de son royal client, les charger de sa réprobation, et, ne voulant plus apercevoir les erreurs du roi, en charger tous ceux qui l'on entouré. Une princesse de la Maison de France lui disait: « M. Robert, Louis XVI passait pour avoir eu trois défenseurs. Désormais il en aura eu quatre. »

Ainsi se confirmait-il grand avocat jusque dans les pages où il entendait se distraire des travaux du barreau.

« FRONTIERES »

Numéro de Mai : Lire l'article de M. Aunos, ancien ministre du Général Primo de Rivera sur « l'Espagne devant le chaos », et les articles de J. Delebecque sur l'Afrique du Sud, S. de Givet sur la crise polonaise, J. Humbert sur la question des Détroits, André Nicolas sur les difficultés danubiennes, etc., etc...

Pour être renseigné, lisez *Frontières,* revue mensuelle de politique étrangère, 11, rue de Miromesnil, Paris (8e). Le n° : 3 francs. Abon. : 30 francs par an. Demandez *Frontières* à votre librairie, aux kiosques, aux bibliothèques des gares.

EN YOUGOSLAVIE

Le maréchal Franchet d'Espérey à Belgrade

Le maréchal Franchet d'Esperey, voïvode d'honneur de l'armée yougoslave, est arrivé hier matin à Belgrade, toute pavoisée en son honneur.

Sur le quai et devant la gare, une foule nombreuse, au premier rang de laquelle se trouvaient les enfants de toutes les écoles de Belgrade, a chaleureusement acclamé le maréchal.

A 11 h. 40, celui-ci s'est rendu au Palais pour s'inscrire sur le registre de la Cour.

A 12 h. 30, le maréchal a été reçu en audience par le prince régent Paul. Il a été ensuite l'hôte à déjeuner du prince régent au Palais Blanc de Dedinié.

Dans l'après-midi, le maréchal a été reçu en audience par la reine-mère Marie et par les régents J. Perovitch et Radenko Stankovitch.

Départ de M. Marcel Peyrouton pour le Maroc

M. Marcel Peyrouton, commissaire résident général de la République française au Maroc, qui prend à Rabat la succession de M. Henri Ponsot, a quitté Paris hier après-midi pour Marseille, où il s'embarquera sur le paquebot *Koutoubia,* de la Compagnie Paquet, à destination de Casablanca.

L'impureté du sang corrigée par l'iode

Destructeur des toxines qui alourdissent le sang, incrustent les articulations, durcissent les artères, ramollissent les veines et provoquent : rhumatismes, varices, hypertension, clous, eczémas, etc., l'iode est le médicament qui combat le mieux ces maladies. Un exemple :

Mme R..., 53 ans, papetière, se plaint de fatigue persistante, de maux de tête. Eczéma à la joue. Rhumatismes à l'épaule. Diverses tisanes n'ont presque pas soulagé la malade. Elle prend de la Vasculose Cocset (iode *stabilisé* par des extraits végétaux). En un mois, Mme R... est transformée. Migraines et douleurs rhumatismales ont disparu. Son eczéma est presque guéri. Mme R... se sent active et pleine d'entrain, elle paraît rajeunie. (Observation 3218.)

La Vasculose Cocset, nouvelle formule d'iode non toxique, ne provoque jamais d'iodisme. En un mois, souvent moins, on constate déjà ses bienfaisants effets. Toutes pharmacies : 10 fr. 60 le flacon; 16 fr. 95 le double flacon.

Dames royalistes et d'A. F

Demain, samedi 16 mai, à 16 h., les groupes de Dames royalistes donneront salle d'Iéna, 10, avenue d'Iéna, une matinée littéraire et musicale au profit de leurs œuvres de propagande. *Molière à Versailles,* causerie de Mme Dussane, sociétaire à la Comédie-Française. *Divertissements,* avec le concours de Mlle Lily Laskine, soliste des Concerts Lamoureux; Mme Turbat-Rabier, soliste des Concerts du Conservatoire; M. Roger Cortet, 1er prix du Conservatoire, flûte solo de l'Orphestre philharmonique.

On trouve des places à 20 et 15 francs, chez Mme de Largentaye, 46, avenue d'Iéna (16e); Mme Buffet, 211, boulevard Saint-Germain (7e); vicomtesse des Courtis, 2, rue Lamennais (8e); vicomtesse Grouvel, 9, rue Alexandre-Cabanel (15e); marquise de Vibraye, 35, rue Jean-Goujon (8e); marquise de Fabry-Fabrègue, 40, rue des Missionnaires, à Versailles.

XXe ARRONDISSEMENT. — Aujourd'hui, vendredi 15 mai, à 20 h. 45, conférence de M. Philippe Levray.

Lire aujourd'hui dans

LE CHARIVARI

HEBDOMADAIRE SATIRIQUE ILLUSTRÉ

L'AUBE D'UN GRAND SOIR

Par Lucien FARNOUX-REYNAUD

ET

CENT AUTRES ECHOS

1.50 le N° — Abonnement un an : 50 fr.

41, RUE SAINT-PLACIDE, PARIS-6e

FOIRE DE BORDEAUX

2e QUINZAINE DE JUIN

PIPPERMINT GET

SEC et à L'EAU



POUDRE DENTIFRICE VICHY-ETAT

Antiseptique de 1er ordre - Raffermit les gencives - Blanchit les dents

CHAMPAGNE

Le Roy Fils & Cie

TOURS-S/-MARNE (Art de REIMS)

Maison fondée en 1842

"Du Soleil sur votre table"

Carte Verte ..... : 10. »
Grand Vin Couronne : 12.25
Nectar (Ext. Quality). : 15.50
Nectar (Réserve 1921) : 19.75

RETRO NEWS

LA
constipation
produit ou complique toutes les maladies. Si votre intestin n'est pas libéré par une selle quotidienne, les toxines, les déchets, les résidus passent dans le sang au lieu d'être évacués et «empoisonnent» tous vos organes.
Faites donc usage des
Pilules DUPUIS
LAXATIVES - ANTIGLAIREUSES
DÉPURATIVES - ANTIBILIEUSES
ANTIFERMENTESCIBLES
Si tenace et rebelle que soit votre constipation, elle disparaîtra sous l'influence douce et bienfaisante des Pilules DUPUIS. Vous réunirez alors les trois conditions essentielles de santé :
L'ESTOMAC PROPRE
L'INTESTIN LIBRE
ET LE SANG PUR !
● La boîte 4 fr. 50
● Dans toutes
● Pharmacies

LES THEATRES LES CINEMAS

ANDRE TARDIEU

fera 2 conférences en soirée, Salle Pleyel, jeudi 28 mai, « l'Enigme française »; mercredi 3 juin, « Le Mensonge démocratique ». Billets de 8 à 30 fr. à la Salle.

OPERA. — Ce soir, à 20 heures, *Tannhauser* (Mmes Germaine Lubin, Marg. Soyer, R. Mahé, MM. de Trévi, Beckmans, Huberty, Claverie, Gilles, Ernst, Madlen; danse: Mlle Lorcia, M. S. Peretti, Mlles Binois, Grellier, Subra); orchestre: M. Ph. Gaubert.

COMEDIE-FRANÇAISE. — Aujourd'hui 15 mai, en soirée à 20 h. 30, *Hedda Gabler*, drame en quatre actes, en prose, d'Henrik Ibsen (MM. Ledoux, de Rigoult, Aimé Clariond, Mmes Madeleine Renaud, Mary Marquet, Andrée de Chauveron, Jane Faber); *Les Rivaux d'eux-mêmes*, comédie en un acte, en prose, de Pigault-Lebrun (MM. Jean Martinelli, Jean Valcourt, Bonifas, Mmes Mary Morgan, Gisèle Casadesus.

ODEON. — C'est mercredi prochain que *Le Procès de Mary Dugan* entrera au répertoire de l'Odéon. Mme Suzanne Dantès, engagée spécialement, sera l'interprète de Mary, M. Paul Amiot reprendra le rôle de l'avocat général qu'il avait joué à l'Apollo, après M. Harry-Baur, M. Guy Parzy sera Jimmy Dugan, M. Seigner l'avocat West.

— Aujourd'hui, vendredi, en soirée à 20 h. 45, *La Petite Chocolatière* (MM. Raymond Girard, Harry-James, Louis Seigner).

LES BALLETS RUSSES DE LEON WOIZIKOWSKY. — Hier soir ont débuté, sur la scène du Théâtre de Paris, les ballets russes de Léon Woizikowsky. En même temps qu'il y interprète les chorégraphies de Fokine, de Massine et de luimême sur des musiques de Chopin, Schumann, Borodine, de Falla, Strawinsky et Konstantinoff, il y produit les merveilleuses étoiles que sont Blinova, Tarakanowa, Raievska, Ygor Youskevitch et toute sa troupe.

Ainsi, décors, lumières, interprètes, auteurs, tout concourt à faire des ballets de Woizikowsky la plus importante manifestation chorégraphique de la saison de Paris.

TH. DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — Ce soir, à 21 heures très précises, *La Traviata*, opéra en 4 actes, traduction française d'Ed. Duprez; musique de Verdi. MM. les critiques seront reçus au contrôle. *La Traviata* sera donnée du vendredi 15 au jeudi 21 mai inclus. Mmes Lotte-Schoene et Ritter-Ciampi joueront alternativement le rôle de Violetta.

TH. DE LA MICHODIERE. — Tous les soirs, à 21 heures, et dimanche, en matinée à 15 heures, le triomphal succès: *Bichon*, avec Victor Boucher.

La NOUVELLE-COMEDIE retient la date du 22 mai, en matinée, pour la répétition générale de *L'Héritière*, comédie dramatique en 3 actes, de M. Armand Somes, d'après *Le Labyrinthe*, de M. Estaunié, de l'Académie française.

LE GALA DU THEATRE ET DU SPORT — qui doit avoir lieu le 23 mai, après-midi, au Parc des Princes, au bénéfice de la Maison de retraite de Pont-aux-Dames — s'organise. La plupart des grandes vedettes du théâtre et de l'écran ont déjà promis leur concours.

D'autre part, on nous communique la liste de vedettes sportives qui, dès maintenant, ont accepté de participer à cette fête. Citons déjà: Jean Aerts, Maurice Archambaud, Faucheux, Falk Hansen, Lacquehay, Roger Lapébie, André Leducq, Le Grevès, Antonin Magne, Michard, Charles Pélissier, Speicher.

« LA CHANSON DE PARIS » donnera demain, samedi 16 mai, à 15 heures, à la salle La Fayette, 27, rue des Petits-Hôtels, une matinée privée et gratuite, réservée à ses sociétaires.

Au programme: *Chansons gaies?... Crise!* par M. Gabriello, avec le concours de Mmes Gin Elly et Andrée Gire et de MM. Jacques Dutal, Jean Fragerolle, Jean Marvan et Pierre Simon-Mérop.

Aux FOLIES-BERGERE, où se poursuit avec succès la brillante revue *Folie d'amour*, on remarque actuellement Mme Suzy Jazierska, qui a repris avec grand talent le rôle de Mlle Ducouret. Nous avons revu avec plaisir cette charmante artiste, dont l'entrain est vivement applaudi chaque soir.

CINEMAS

BONAPARTE. — MM. les critiques cinématographiques sont invités à assister, quand bon leur semblera, à la projection de *Mexico... et retour*, au Bonaparte.

AGORA. — Un Soir de rafle.
AGRICULTEURS. — Splendor (M. Hopkins, J. Mc Crea).
ALHAMBRA. — La Kermesse héroïque; Haute Ecole.
APOLLO. — Le Mort qui marche; Amis comme toujours.
ARTISTIC. — Bureau des épaves; Ceux de la zone (v. o.).
AUBERT-PALACE. — La Flamme.
BALZAC. — The lady consents.
BA-TA-CLAN. — J'aime toutes les femmes.
BONAPARTE. — Mexico... et retour (B. Stanwyck et Robert Young).
CAMEO. — Les Révoltés du Bounty (v. o.).
CARILLON. — Michel Strogoff.
CAUMARTIN (P. 14-19, 21). — Harmonica.
CINE-OPERA. — Sous les yeux d'Occident.
CINEMA DES CHAMPS-ELYSEES. — Code secret.
CINEMA VIVIENNE. — Top Hat (F. Astaire; G. Rogers).
CLUNY. — Secret de polichinelle; Baron Grégor.
COLISEE. — L'Appel du silence; Branle-bas de combat.
CONVENTION. — Bozambo; Mlle Mozart.
COURCELLES. — Anna Karénine (v. o.) (Greta Garbo).
DANTON. — Coup dur; Michel Strogoff.
DEMOURS. — Michel Strogoff; Coup dur.
EDOUARD-VII (10, rue Edouard-VII Opéra 67-90). 14 h. 15 et 16 h. 30, 21 h. et 23 h. 30. — Impétueuse jeunesse (Ah! Wilderness!).
ELDORADO. — Michel Strogoff.
ELYSEES-ACTUALITES (65, Ch.-Elysées). — Actualités; Document; Sketches.
EXCELSIOR (105, av. de la République). — Moïse et Salomon, parfumeurs; A travers l'orage.
FOLIES-DRAMATIQUES. — M. Dynamite; Tempête sur les Andes.
GAITE-CLICHY. — Le Goujat (v. o.); Symphonie burlesque (v. o.).
GAITE-ROCHECHOUART. — Anna Karénine (v. o.).
GAMBETTA. — Anne-Marie.
GAUMONT-PALACE. — Le Coup de trois.
GAUMONT-THEATRE. — Mondes privés (v. o.).
GRAND CINEMA BOSQUET. — Bozambo; Mlle Mozart.
HELDER-CINEMA (34, boulevard des Italiens). — Fantôme à vendre.
IMPERATOR (113, r. Oberkampf). — Moïse et Salomon, parfumeurs; A travers l'orage.
IMPERIAL-PATFE. — Film en relief, d'après Louis Lumière.
LA FOURMI-CINEMA (perm. de 14 h. à 2 h. du mat.). — Symphonie inachevée; Bébé de l'escadron.
LECOURBE. — Gaspard de Besse; Pasteur.
LOUXOR. — Michel Strogoff; Coup dur.
LUTETIA. — Becky Sharp; Crocs et griffes.
MADELEINE. — La Terre qui meurt.
MARBEUF. — Désire (M. Dietrich, Gary Cooper) (version originale).
MARCADET. — Bozambo; Mlle Mozart.
MARIGNAN. — Le Vagabond bien-aimé.
MARIGNY. — Les Temps modernes de Charlie Chaplin.
MARIVAUX. — Le Cœur dispose.
MAX-LINDER. — Le Golem (Carry Baur).
MIRACLES. — Ils étaient trois...
MONCEAU 16. — L'Ecole des contribuables; Sa Majesté s'amuse.
MONGE. — Coup dur; Michel Strogoff.
MOULIN-ROUGE. — Jeunesse d'abord; Pluie d'or.
OLYMPIA. — Taro le Païen.
OMNIA-CINE-INFORMATIONS. — Actualités mondiales; Paris-Méditerranée.
PAGODE. — Anna Karénine (v. o.) (Greta Garbo).
PALAIS DES FETES. — Michel Strogoff. — Nuits de pampas; Pas de pitié pour les kidnappers.
PARAMOUNT. — Désir (version française).
PARISIANA. — Rosière des Halles; Vers l'Abyssinie.
PATHE-ORLEANS. — Haut comme trois pommes. Sur scène : Pills et Tabet.
RANELAGH (5, r. des Vignes). — La Vie privée d'Henri VIII (v. o.).
RECAMIER. — Michel Strogoff; Coup dur.
REGINA-AUBERT. — Anne-Marie.
REX. — Derniers jours de Pompeï.
ROYAL. — Le Roman d'un spahi; Médecin malgré lui.
SAINT-MARCEL-PATHE. — Michel Strogoff. Sur scène : Lucienne Boyer.
SAINT-PAUL. — Bozambo; Mlle Mozart.
SECRETAN. — Un Fils de l'Amérique; Baron Grégor.
SELECT. — Les Nuits moscovites; L'Ecole des resquilleurs.
SEVRES. — Anne-Marie (P.R. Willm, Annabella).
SPLENDID-CINEMA. — Mary la fugitive; Furie noire.
STUDIO 28 (10, r. Tholozé). — T. l. j. perm Soirée, 9 h. : Radio Crochet (millions in the air).
STUDIO BERTRAND (96, rue de Sèvres). — Mazurka (v. o.).
STUDIO DE L'ETOILE. — Carmen blonde.
STUDIO RASPAIL (216, bd Raspail). — In person (v. o.).
STUDIO UNIVERSEL (31, av. Opéra). — Soupe aux canards; La Métisse.
TERNES. — Crime et Châtiment; Brigade spéciale.
URSULINES. — Roman scandale; Ennemi public nº 1.
VICTOR-HUGO. — Shanghaï (Ch. Boyer, v. o., s.-t. fr); La Sonnette d'alarme.
VILLIERS. — Gai Mensonge; La Fille du rebelle.
WASHINGTON-PALACE. — Hooray for love.



Soulagement en 1 minute
Aussitôt que vous appliquez un Zino-pad du Dr. Scholl sur un cor la douleur cesse. C'est instantané ! Vous retrouvez un bien-être absolu, définitif et vous oubliez pour toujours que vous avez un cor. La *cause* même en est supprimée — pression et frottement de la chaussure — et le cor disparaîtra radicalement. La seule méthode scientifique efficace, jamais d'insuccès. Les Zino-pads du Dr Scholl calment les œils-de-perdrix, protègent les talons meurtris, les cous-de-pieds irrités, empêchent la formation d'ampoules. Taille pour cors, oignons, durillons et œils-de-perdrix.

La boîte (jaune) 6.50. La 1/2 boîte (pr cors seulement) 3.25
En vente: Pharmacies, Orthopédistes, Herboristes.
EXAMEN GRATUIT DES PIEDS : 2, Boulevard des Italiens — 44, Rue du Louvre 40, Fg Montmartre - 26, R. de Constantinople, Paris
Dr Scholl
SOINS DES PIEDS

RADIO - PROGRAMMES

VOUS ENTENDREZ DEMAIN

SAMEDI 16 MAI 1936 :

Musique, Concerts, Théâtres

11 h. — *Bordeaux-Lafayette* (279) : Orchestre symphonique : Antar (R.-Korsakoff) ; Euryanthe (Weber); Tango (Albeniz). — *Radio-Paris* (1.648): Musique variée: Ouverture d'Iphigénie en Aulide (Gluck); Le Tombeau de Couperin (Ravel). — *Toulouse-Pyrénées* (387): Concert symphonique: Ouverture du Nouveau Seigneur du village (Boieldieu); Ciboulette (Hahn).

12 h. 15. — *Radio-Paris* (1.648): Musique variée: Première arabesque (Debussy); Scènes napolitaines (Massenet); Rigoletto (Verdi).

13 h. 10. — *Strasbourg* (349): Concert d'orchestre : Marche napolitaine (Filippucci) ; Espana (Waldteufel); Marche grecque (Ganne).

17 h. 15. — **Strasbourg** (349) : Concert de solistes: harpe, saxophone, violon, clarinette, piano.

17 h. 50. — *Paris-P.T.T.* (432): Pièces pour violoncelle: Adagio (Haydn); Adagio et rondeau (Weber); Intermezzo (Granados).

18 h. 20. — *Poste Parisien* (313): L'actualité catholique: Vers le cinquantenaire de l'A.C.J.F.

18 h. 30. — *Radio-Paris* (1.648): Toccata (Scarlatti); Toccata et fugue en ré mineur (Bach); Toccata (Debussy); Toccata (Widor).

19 h. 55. — **Radio-Paris** (1.648) : Relais de l'Opéra: Le Chevalier à la rose (Strauss).

20 h. 30. — **Bordeaux-Lafayette** (279) : Soirée de comédie: L'Aventurier, comédie en quatre actes, d'Alfred Capus. — *Lille* (247): Théâtre: Langrevin père et fils, comédie en cinq actes, de T. Bernard, avec le concours de la Comédie-Française. — *Rennes* (288): Concert: Sérénade (Mozart); Quatrième concerto en ut (Saint-Saëns); Ma Mère l'Oye (Ravel). — **Strasbourg** (349) : Festival Liszt, Bruckner.

21 h. — **Radio-Lyon** (215) : Concert : Kyrie (Palestrina); Le beau Danube bleu (Strauss); Credo (Gretchaninoff). — *Radio-Midi* (210): Concert: Mignon (Thomas).

Journal parlé, Causeries, Conférences

POSTE DE L'ILE-DE-FRANCE. — 7 h.: Journal parlé. ● 13 h. et 19 h. 15 : Journal parlé. ● 21 h., 22 h. et 24 h. : Informations.

RADIO-LUXEMBOURG. — 8 h. : **Informations.** ● 12 h. 30 : **Informations.** ● 19 h. 30 : **Résultats** des courses. ● 20 h. : Informations. ● 20 h. 35 : Le marché financier. Cours.

Auditions recommandées

Programmes du vendredi 15 mai 1936

17 h. — **Paris-P.T.T.** (432) : Concerts Pasdeloup : Concerto grosso en ré mineur (Haendel); Les Préludes (Liszt).

19 h. 55. — **Bordeaux-Lafayette** (279) : Retransmission depuis l'Opéra: Tannhauser, opéra en cinq actes, de Wagner.

20 h. 30. — **Radio-Paris** (1.648) : Relais du Trianon-Lyrique : Galathée (Massé).

21 h. 15. — **Strasbourg** (349) : Œuvres de Liszt.

REVUE DE LA PRESSE

Jacques Bainville

« A Marigny, sur la tombe de Jacques Bainville », Yves Barnéoud est allé porter l'hommage du cercle Chambord, de Laval.

Il raconte, au *Maine*, son émouvant pèlerinage :

A Marigny, les morts reposent au milieu des vivants. L'église haut située les abrite, les maisons du bourg les encadrent en contre-bas et les arbres qui les bordent en font une promenade familière où les tombes se pressent sans vides. Celle que je cherche est à son rang, sans apparat, près des sépultures de la famille de Mme Bainville, famille du pays. La dalle en ciment, la croix de perles noires avec Christ d'argent sont du pays, comme la lettre naïve de l'inscription : « Jacques Bainville, de l'Académie française ». Seule une immense couronne témoigne du souvenir de tout un peuple. Mêmes lettres, mêmes croix, mêmes dalles aux tombes d'alentour, et deux rameaux frais de la veille disent la discrète piété d'un village devenu le sien. Sans doute la Gloire commandera-t-elle la somptuosité d'un marbre qui puisse défier le Temps. Dans son premier appareil, la dépouille de Bainville est attachée aux racines d'un foyer singulièrement chéri.

Ombre de Bainville! plus puissante que les décrets ou les prisons. Dans nos épreuves, précieux témoin de fidélité et de sang-froid! Leçon si riche de mesure, de prudence, de courage!

Yves Barnéoud décrit « la maison de Mme Bainville », la terrasse, l'allée en pente :

En portant ses pas là où les aïeux de son fils avaient porté les leurs, n'enchaînait-il pas son *Histoire de France?* Ici des réflexes s'accusèrent. Là des habitudes naquirent. L'air de Marigny l'imprégnait... De la maison au cimetière souffle l'esprit de Jacques Bainville.

La prière monte fervente, où se mêlent la reconnaissance et l'angoisse, et la pitié que Maurras implorait le jour de la mort. Suprême symbole! Ce corps de souche lorraine, né à Vincennes, sera-t-il venu reposer en Cotentin pour illustrer la clairvoyance de cet esprit, son souci tendu vers l'Allemagne, son goût pour la bienfaisance et la justice royales, son inquiétude enfin d'une Angleterre plus inquiète et plus nerveuse? Le village de Marigny et tous les autres villages qu'il s'est usé à protéger des catastrophes en même temps que de la bêtise des hommes, l'étincelante épée tombée de sa main inerte ne les garde plus. Savoir comme Bainville! Voir comme Bainville! Ont-ils seulement songé à l'envier, ceux qui mènent aujourd'hui notre malheureux pays? Ecrire comme Bainville! quand ils parlent si mal. La tristesse infinie qui s'exhale du magnifique tombeau de près de deux cents pages que la *Revue universelle* a fait à son fondateur rejoint le désarroi et la crainte. Il a vu juste, il a vu le danger. La preuve de Jacques Bainville, l'*Action française* l'a faite déjà plusieurs fois en d'émouvants rappels d'un mois ou de plusieurs années. La bave de *Vendredi* et de l'*Aube* n'ajoute que de la sottise et de la haine à un aveuglement stupide. Hélas! c'est Léon Blum qui a écrit dans le *Populaire* du 13 mai 1930 : « Hitler est désormais exclu du pouvoir, il est même exclu, si je puis dire, de l'espérance du pouvoir. Entre Hitler et le pouvoir, une barrière infranchissable est dressée. L'accès au pouvoir légal ou illégal est désormais interdit à Hitler »; c'est Daladier qui s'écriait le 10 décembre 1929 : « Je crois à une évolution du peuple allemand vers la démocratie et la paix », et c'est Bainville qui n'est plus.

« La mort de Bainville, c'est une nouvelle faiblesse de notre destin. »

Préparation et conduite de la guerre

La question du haut commandement unique en matière de défense nationale est posée.

Le général Duval en profite pour rappeler, au *Journal des Débats*, quelques principes et quelques leçons de l'histoire :

Veut-on envisager le problème même de la conduite de la guerre? Alors, il faut le voir d'en haut, non d'en bas, pour être assuré de dominer toute la matière, et, dans ce cas, il s'agit de bien autre chose que d'une simple coordination des forces militaires.

Il m'est arrivé assez souvent de dire que la guerre est fille de la politique pour avoir le droit de regretter que cette vérité première soit constamment perdue de vue. Elle est cependant primordiale. Au moment où la guerre naît de la politique, alors que le cordon n'a pour ainsi dire pas encore été coupé entre la mère et l'enfant, politique et stratégie sont si étroitement liées qu'il est absolument impossible de les diriger l'une sans l'autre. On peut, comme on l'a fait en 1914, au prix des plus graves conséquences, les négliger, les oublier l'une et l'autre; on ne peut pas les séparer. Cette nécessité n'est pas moins impérieuse au cours d'une guerre; mais elle est moins apparente qu'au début. L'exemple vécu d'août 1914 permet de la faire ressortir avec beaucoup de clarté et de dégager ainsi les données du problème relatif à l'organisation de la conduite supérieure de la guerre.

1914. La guerre était partout. Mais, faute d'organisation légale...

Tandis que la guerre avait pris un caractère mondial, le général Joffre faisait de la guerre localisée. Il en résultait que les événements les plus graves se produisaient hors de son domaine, sans provoquer aucune coordination, aucune réflexion, car ils n'étaient perçus par aucune autorité ayant qualité pour coordonner et réfléchir.

Le général Duval cite de nombreux exemples des conséquences de cette anarchie par en haut; notamment l'aventure du *Gœben* et du *Breslau* :

Le 10, il pénétreront librement dans les Dardanelles; mais le 11, lorsque se présentera le croiseur britannique *Weymouth*, la Turquie lui en refusera l'entrée. Il serait facile de saisir ce prétexte pour s'emparer des Détroits. Mais l'importance d'un tel événement n'est perçue par personne, ni en France, ni en Angleterre; et on ne fit rien.

Il fallait, il faut « une direction » de la Guerre :

LE CHEF DU GOUVERNEMENT DISPOSE SEUL D'UNE AUTORITÉ ASSEZ ÉLEVÉE POUR EXERCER UNE TELLE DIRECTION. C'est là la solution préconisée par le maréchal Pétain dans l'étude qu'a publiée la *Revue des Deux Mondes*, le 1er mai dernier.

Le maréchal demande la constitution d'un état-major spécial pour cette direction :

Le maréchal Pétain demande que, dans tous les cas, l'état-major prévu soit constitué et fonctionne dès le temps de paix. *Ceci est indispensable.* Aucune des questions soulevées par la guerre ne doit être une surprise totale pour ceux chargés de les résoudre. Si tant de difficultés ont reçu en août et septembre 1914 des solutions médiocres ou, même, n'en ont reçu aucune, c'est que personne n'y avait encore pensé, et, cela, parce que personne n'avait eu la charge d'y penser.

Constatation mélancolique :

RECONNAISSONS QU'IL Y A QUELQUE MESQUINERIE DANS NOS ESPRITS DÈS QU'IL S'AGIT DE CHOSES MILITAIRES. Il est surprenant de constater combien nous nous complaisons dans le détail, combien nous répugnons aux parties les plus hautes des sciences militaires. Dans l'armée même, la qualification de stratège, le reproche de s'intéresser à tout ce qui touche à la grande guerre sont des critiques qui tuent.

Pas seulement dans l'armée, hélas!

Poésies

La *Revue des Deux Mondes* donne une nouvelle série de beaux poèmes d'Alfred Droin.

Nous voudrions pouvoir les citer tous : cette *Occulte Magie*, qui fait revivre aux yeux du poète, dans son calme jardin de Louveciennes, la splendeur d'un paysage et des architectures de l'Extrême-Orient :

Ces arbres, ces coteaux, l'église familière
Sont si proches de moi que je ne les vois pas :
Je ne vois pas l'oiseau qui fréquente mon lierre,
Ou suspend son bonheur aux branches des lilas.

Car voici resplendir, tout au fond de moi-même,
Des décors merveilleux, étrangement présents,
Qui masquent mon jardin, riche de ce que j'aime,
Et mon balcon, orné de jasmins complaisants.

Un matin m'apparaît, mais un matin tout rose
Embaumé d'ananas et de frangipaniers;
La douceur de l'éden veloute chaque chose,
Des trésors succulents s'écroulent des paniers.

O vision! L'orgueil des flamboyants éclate.
Drapant sur leur corps nu le pagne rituel,
Vers un temple que ceint l'hibiscus écarlate,
Les bonzes vont, nimbés de leur songe éternel...

Et cette invocation à *La Musique* :

O toi qui tiens la clef de la source des larmes
Et connais les chemins mystérieux du cœur;
Toi qui guéris les fronts de leurs folles alarmes
Et donnes au vaincu les palmes du vainqueur;

Messagère d'en-haut, confidente des anges,
Qui mènes la douleur jusqu'au seuil de l'espoir,
Et sur ma bouche fais abonder les louanges,
Comme un flot de parfums monte de l'encensoir :

O Musique, céleste amante de Shakespeare,
Comble-moi du repos auquel le sage aspire,
Ne me refuse pas ton baume tout-puissant!

De mes jours inquiets renouvelle la trame,
Libère mon esprit du doute avilissant,
Et dompte le démon guerrier que j'ai dans l'âme!

Arrêtons-nous aujourd'hui au seuil de la *Cité triomphante* où l'admirable poète, à la suite d'Ovide exilé, nous introduira demain.

Le gouvernement Blum

Au *Populaire*, M. Léon Blum passe de la pommade aux radicaux. Il considère leur acceptation de quelques portefeuilles comme un succès et il s'en félicite. En avait-il douté? Les radicaux ramasseraient des portefeuilles dans une tinette.

M. Pierre Dominique (*République*) est inquiet quant à la collaboration des communistes :

Un ministère des masses... Ce mot est de M. Vaillant-Couturier, dans l'*Humanité*. Il est difficile de trouver un mot plus maladroit.

Je parle ici en homme qui se rend parfaitement compte de la joie qu'ont pu éprouver les chefs communistes le soir du 26 avril et surtout le soir du 3 mai.

Sur les grands boulevards, près du carrefour Drouot, devant un transparent mobile qui précipitait en quelque sorte les noms des communistes, j'observais la foule. Elle regardait, les yeux ronds, elle attendait, et comme toute foule elle aurait peut-être pris — sur l'instant — tout ce qui lui serait tombé du ciel...

Eut-on, ce soir-là, dans quelques milieux communistes l'idée de forcer la main au Destin ? On m'a dit que oui. Et ce serait vrai que je ne me scandaliserais nullement de cette pensée trop humaine. Mais enfin, vrai ou non, c'eût été une bêtise. Parce que, le premier moment passé, Paris se fût tiré de son étonnement soumis. Et la province donc !

Les communistes ne semblent pas renoncer à une action rapide.

On lit à *Paris-Midi* :

Qu'attendez-vous pour agir ?

Telle est la question que le bureau politique du parti communiste semble poser, dès maintenant, à M. Léon Blum.

Les fonctionnaires seraient, eux aussi, pressés de se précipiter à la curée promise par Blum.

On lit à l'*Œuvre* :

Un article de M. Charles Laurent, dans la *Tribune des fonctionnaires*, traduit une certaine impatience :

— Pourquoi attendre, demande-t-il en substance, pourquoi ne pas bousculer les traditions? Laissera-t-on, avant l'installation du nouveau ministère, la spéculation enlever encore quelques milliards d'or? Ne devrait-on pas, dès maintenant, juguler le marché « à terme », retoucher l'organisation du marché « au comptant » et contrôler le commerce des devises étrangères?

En fait, dans l'entourage de M. Léon Blum, le sentiment paraît prévaloir que, d'ici à la fin du mois, les attaques, si elles recommencent, pourront être repoussées par les moyens du bord.

M. Charles Laurent ajoute, très fermement :

« Le gouvernement de demain jouira de la confiance des masses travailleuses du pays et obtiendra même les délais nécessaires pour aboutir, s'il manifeste, par des actes précis, sa ferme volonté de transformer progressivement les institutions et l'organisation économique.

« Qu'il n'hésite pas! Notre concours sans réserve lui sera acquis. »

Pour tous ces hommes-là, écrit M. Léon Bailby au *Jour*, « M. Blum n'est plus déjà qu'un Kerensky ».

Ces difficultés du gouvernement en gestation préoccupent Buré (*Ordre*). Mais il connaît le remède :

L'heure du rassemblement a sonné pour les patriotes clairvoyants : assez de mussolinomanie ! *Assez de soviétophobie !*

Allons! Les Soviets partout. Quel vendu!

Genève et l'imbroglio européen

Jamais la paix n'a été plus sérieusement menacée :

Le vrai danger, écrit Saint-Brice au *Journal*, *c'est la persistance du conflit anglo-italien.*

Ce qui est vraiment grave à l'heure actuelle, c'est la persistance et même l'aggravation continue du malentendu — nous devrions dire du conflit aigu — entre Londres et Rome. C'est cela qui trouble profondément l'avenir.

Tout pourrait s'arranger.
Même à Genève.
Mme Tabouis l'avoue, à l'*Œuvre* :

On peut avoir beaucoup de surprises avec les réactions et les réponses de bien d'autres Etats. *S'ils l'osaient*, beaucoup de membres de la S.D.N. répondraient favorablement à l'Italie.

Et Mme Tabouis n'est pas « mussolinomane ».

Seul l'orgueil anglais met obstacle à la paix.

Et encore... M. Baldwin prononçait hier encore des paroles de sagesse.

Faudra-t-il donc que le sang européen coule pour le pli du pantalon de M. Eden et pour les reguimpettes des archevêques anglicans?

Allons-nous rester liés aux folies du secrétaire du Foreign Office?

A l'*Echo de Paris*, M. Pertinax ne cache pas la baisse du prestige de l'Angleterre et de la France :

Au jugement de leurs associés, la France et l'Angleterre font assaut de pusillanimité et d'incertitude. Et les associés se demandent en conséquence : Nous sommes-nous embarqués sur le mauvais bateau, sur celui qui fera naufrage? A l'automne, quand il semblait que l'Angleterre eût résolu de faire rentrer l'Italie, coûte que coûte, dans le respect du Covenant, la plupart accoururent auprès d'elle.

Nous avons noté, à l'époque, cet empressement. La politique française en déplorait le motif. Mais la question n'est pas là. Il y eut une sorte de ruée vers les sanctions. MAINTENANT QUE LE GOUVERNEMENT ANGLAIS A DÉCLARÉ AUX COMMUNES QU'IL N'AVAIT JAMAIS EU L'INTENTION DE POUSSER LES CHOSES A BOUT, LES GENS SE REGARDENT, DÉSEMPARÉS. Comment un gouvernement aussi puissant et appuyé sur une aussi vieille tradition a-t-il pu être aussi faible, aussi étourdi? Ils ne comprennent pas. D'où le fléchissement du prestige et de l'autorité de l'Angleterre, fléchissement provisoire en tout cas.

La France ne bénéficie pas d'une opinion beaucoup plus favorable. Tous estiment que, le 7 mars, son intérêt et même son devoir international lui ordonnaient de se porter contre l'Allemagne, de mobiliser son armée. Ils savent aujourd'hui que le régime hitlérien n'eût peut-être pas résisté à ce coup. Et ils sont découragés. Est-ce que ni la France ni l'Angleterre ne sauraient être des chefs de file? Les gouvernements dictatoriaux ont-ils, seuls, le monopole de la volonté et de l'initiative? Telle est l'observation que l'on peut entendre du matin au soir.

L'Angleterre et la France crèveront-elles de leur parlementarisme pourri?

Le *Quotidien* pose la question :

Aujourd'hui, voulons-nous jeter l'Italie dans les bras de l'Allemagne?

Et il ajoute :

Et nous ne pouvons pas demander à l'Italie de rester notre amie quand nous lui appliquons, et le plus sévèrement, des sanctions qui l'atteignent.

Acceptons-nous de gaîté de cœur une alliance germano-italienne? Si oui, continuons...

M. Gaston Cagniard écrit à l'*Informateur de Soissons* :

La sagesse de Pierre Laval, aidée puissamment par la menace du couteau de cuisine de Charles Maurras, empêcha nos trublions démocrates, marchant aux ordres de la franc-maçonnerie internationale, de déchaîner cette guerre criminelle. Tout se borna à de fâcheuses et dommageables « sanctions » que la France fut presque seule à appliquer, alors que les nations adhérentes à la S.D.N., invoquant des prétextes divers ou n'en invoquant aucun, s'efforçaient de ne point appliquer.

Ce n'a été qu'un sursis... Il faut du définitif.

Du correspondant du *Temps* à Rome :

Sans être grave, l'heure est sérieuse. La situation ne doit pas être envisagée d'un cœur léger. Le rappel de la délégation italienne est un acte de grande importance. Toutefois, toute hypothèse sur l'attitude que va observer le gouvernement italien à l'égard de la Société des Nations est prématurée. On ne sait encore ce que le Duce va décider. On ne sait notamment si le rappel de la délégation sera le prélude d'une rupture finale avec Genève. Tout ce que l'on peut dire, c'est que, pour l'instant, le départ de la délégation italienne de Genève signifie l'interruption complète de la collaboration de l'Italie avec la Société des Nations. Cette interruption, dit-on, durera tant que la Société des Nations considérera Haïlé Sélassié comme souverain effectif de l'Ethiopie.

On ajoute — le *Giornale d'Italia* le dit en toutes lettres — que, pendant ce temps, l'Italie poursuivra une politique active de collaboration avec les pays comme l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, l'Albanie, le Japon, les Etats-Unis et diverses républiques de l'Amérique du Sud, qui ont refusé de s'associer aux mesures décidées par la Société des Nations. En d'autres termes, l'Italie va fonder, maintenant, sa politique de la distribution des Etats en « sanctionnistes » et « non sanctionnistes ».

Il n'y a plus une minute à perdre pour revenir à la sagesse de Stresa.

Le bailli de Lyon

D'une « petite épître » que, par *Gringoire*, Henri Béraud adresse à M. Edouard Herriot :

Prendrai-je cependant l'extrême liberté de vous dire que peut-être, à mon avis, vous pourriez mieux employer votre temps ?... Conseil pour conseil, c'est au maire que je m'adresse. Votre récent déboire, ce faux-pas électoral qu'en une heure de sympathique et pathétique émoi vous nommâtes votre calvaire, vous le devez à des causes qui ne sont pas toutes politiques. Ce sont, croyez-moi, bien plutôt des raisons municipales. Nos gens de Lyon ne songent pas sans amertume et regret à l'époque où leur « vieux bailli » — comme vous dites — ne s'occupait que d'eux seuls. Certes, pensent-ils, c'est une belle chose que de voir notre maire assis dans le fauteuil de Richelieu, quitte à traiter un jour Eden en Buckingham... Mais, à ces majestueuses perspectives, on préférerait de beaucoup l'humble contentement d'une soigneuse administration. Les Lyonnais, hélas, commencent à se lasser de leurs puants égoûts, de leur circulation pagailleuse, de leurs tramways mérovingiens, de leurs agents sans bonne grâce, de leurs logis bourdonnants de moustiques. Ils commencent à voir d'un assez mauvais œil certains faisans de comités, voltiger avec élégance et désinvolture des prébendes aux prisons. En outre, ils ne sont pas trop fiers de détenir le peu enviable record des disparitions mystérieuses et des crimes impunis. Enfin leur inquiétude égale leur étonnement d'habiter une ville qui, manquant d'eau pour ses cuisines, ses fontaines et ses baignoires, s'écroule par excès d'irrigation... Tout cela marcherait bien mieux, monsieur le maire, tout cela marcherait comme autrefois, si vous abandonniez à d'autres les soucis de la haute politique et de la fine politesse.

Ainsi parle notre village; telle est chez nous l'opinion de chacun, depuis le sonneur de cloches jusqu'au capitaine des pompiers. Ecoutez ces bonnes gens. Car, faute d'être entendus, ils pourraient bien un jour vous retirer jusqu'à la peau de lapin du 3 mai, pour ne vous laisser, au bout du compte, que la peau de zébie.

Et Henri Béraud termine en offrant au bailli l'hommage d'une reconnaissance égale à ses bienfaits.

Scrutineries

On lit au *Matin* :

Es-il trop tard pour faire un peu d'arithmétique électorale? Il n'est jamais trop tard pour faire de l'arithmétique...

Au premier tour des élections de 1936, les radicaux socialistes ont perdu 10 % des voix qu'ils avaient obtenues au premier tour des élections de 1932 (1.484.464 voix contre 1.836.991). Cependant, ils ont perdu 27 % de leurs sièges.

Au premier tour des élections de 1936, les socialistes S. F. I. O., non seulement n'ont pas gagné de voix, mais en ont perdu 85.864 par rapport à 1932 (1.878.500 voix contre 1.964.384). Or, ils gagnent 45 sièges.

Au premier tour des élections de 1936, les communistes ont obtenu 89 % de voix de plus qu'en 1932 (1.492.000 contre 796.630). Mais ils ont conquis 620 % de sièges en plus : 72 au lieu de 10.

Moralité arithmétique : la forme actuelle de scrutin aboutit au contraire de l'exactitude et de la logique.

Des blagues!

Le jubilé littéraire de Charles Maurras

A *Points et Contrepoints*, belle lettre de Jean Romann « à Charles Maurras, heureux jubilaire » :

... Je parle de quelqu'un que j'aime.

Car vous m'avez appris à penser et toutes mes disciplines sont de vous. A votre propos, j'ai relu les meilleures pages de la *Constitution d'Athènes*, du *Criton*, de la *Somme*, quelques morceaux des grandes *Oraisons funèbres*, surtout cette merveilleuse Péroraison de « l'Oraison funèbre de Condé » dont Lacordaire a dit qu' « elle était le dernier effort de l'éloquence humaine »...

Comme tous ceux qui ont voulu que leur œuvre fût féconde, quelle que soit la hauteur à laquelle ils l'ont pu placer, vous êtes au fond un conciliateur. Vous avez vu les beautés du monde, selon l'esprit et selon les sens, vous saviez comme chacun de nous les points où l'accord se fait malaisément et vous avez cherché la possibilité certaine de concordance : l'harmonie. La Beauté est une, elle méconnaît les désaccords, désaccord du corps et de l'âme, du temps présent et du temps passé, de l'intérêt immédiat et de l'intérêt lointain... Je n'en finirai pas d'énumérer, tant l'homme est un complexe animal. Et dans chaque domaine il fallut accorder ces divergences aux règles immuables, supprimer les écarts, éteindre les répulsions. Vous êtes un ouvrier de cette œuvre, car dès l'origine vous sûtes que l'Harmonie était la Vérité.

Entendons-nous bien, ce ne fut pas là peut-être le plus pénible de votre ouvrage. Il y avait pour réaliser cette unité bien des notions à épurer et même à sacrifier. Votre talent fut de distinguer sans erreur, et tant est fréquent le mélange des principes justes et des faux que vous eûtes un rude travail. De cet art de distinguer le point de lumière, je donnerai quelques exemples pour qu'on ne me soupçonne pas de louer sans raison.

Suit cette citation du *Romantisme féminin* :

« *Bien avant que Montaigne y eût réfléchi, la* « *femme savait que les hommages de l'homme ne* « *sont pas au juste inspirés par le seul éclat du* « *visage ou la perfection de la forme, prétexte* « *nécessaire, indispensable occasion : le vrai artisan de l'amour, c'est un charme, un air, un* « *accent impossible à déterminer, mais qui est* « *toujours déterminé quant à lui, car il fixe, il* « *enchaîne l'âme, plus encore qu'il ne lui plaît;* « *il l'obsède et il la captive plus encore qu'il ne* « *l'enchante : c'est un élément distinctif bien plutôt que supérieur... Depuis que notre monde* « *est monde, Elle aspire à la personnalité plus* « *qu'à la beauté... La femme exagère donc ce* « *qu'elle est, beaucoup plus qu'elle ne le corrige* « *et ne l'embellit. Elle a découvert, dès les origines, l'esthétique du Caractère à laquelle fut* « *opposée plus tard cette esthétique de l'Harmonie, que les Grecs inventèrent et portèrent à la* « *perfection, parce que l'intelligence mâle dominait parmi eux. Les Grecs firent du sens général et rationnel du beau le principe de toute* « *leur civilisation que Rome et Paris prolongèrent. Les autres peuples, d'Orient ou d'Occident, c'est-à-dire tous les barbares, se sont tenus* « *au principe du caractère, tel que le sentiment* « *féminin l'avait révélé.* »

Que dites-vous de cette distinction entre la personnalité et la beauté à propos de nos belles compagnes, et de ce parallèle entre l'esthétique de l'Harmonie et l'esthétique du Caractère? Y a-t-il beaucoup d'auteurs auprès desquels on trouve de tels enseignements et aussi clairs? Si les gens qui parlent de vous vous avaient seulement lu!

Ainsi parle M. Jean Romann.

« Le Bréviaire du journalisme »

« La passion que M. Léon Daudet a vouée au journalisme, écrit M. Jean Vignaud au *Petit Parisien*, domine toutes les autres » :

D'abord, il l'a embrassée délibérément, volontairement et pour toujours, ce qui est bien la marque de la passion. Il aurait pu être romancier, médecin, critique littéraire, critique d'art, exclusivement : il ne l'a pas voulu. Il est sorti de son cabinet pour se mêler aux salles de rédaction, au bruit des rotatives, à l'odeur de l'imprimerie, et il y est resté. Il nous apprend qu'il compte quarante-cinq ans dans notre profession; que ses articles, mis bout à bout, composeraient plusieurs centaines de volumes, et qu'il a jalonné sa carrière de quatorze duels. Ce sont là, on en conviendra, les preuves d'une extraordinaire passion.

Son livre nous permet, d'ailleurs, d'en suivre les étapes, et ce qu'il dit de ses débuts à la *Justice*, de ses compagnons, Gustave Geffroy et Henry Céard, qu'il retrouvera plus tard à l'académie Goncourt, semble un morceau détaché de son fameux *Paris vécu*, qui est un chef-d'œuvre de vie, de mouvement, de couleur; on serait tenté d'ajouter : d'amour, car Paris est également, chez lui, l'objet d'un culte passionné. Il y a, dans son *Bréviaire*, un portrait en quelques lignes d'un Clemenceau « gouailleur », en habit, le cigare à la bouche, véritablement étonnant.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans ce livre seulement l'histoire de son propre journal. Léon Daudet est attentif à tout ce qui s'écrit ailleurs, dans d'autres journaux qui ne soutiennent ni son parti ni ses idées. Il ne cherche pas à rabaisser la presse d'information, comme tant d'autres; il vante le talent d'Edouard Helsey, de Géo London et de notre Albert Londres, sans réticences. C'est qu'il aime avant tout la sincérité et l'indépendance. On lira avec fruit ses pages sur Proudhon et Jules Vallès, qu'il préfère à Veuillot et à Rochefort. Nous sommes bien de son avis et nous pensons comme lui encore lorsqu'il célèbre Diderot au détriment de Voltaire. Il ne semble pas qu'il se montre aussi juste envers Sainte-Beuve, qui portait dans un corps de petit bureaucrate, de héros de Courteline, si l'on veut — et c'est là sa misère — une remarquable intelligence tendue vers tous les vents de l'esprit. Il y avait du salonnard dans Sainte-Beuve, j'en conviens, et c'est en partie ce qui lui aliène la sympathie de Léon Daudet; mais c'était là une maladie de l'époque.

M. Jean Vignaud rapproche le *Bréviaire du journalisme* des *Souvenirs d'un journaliste*, de Lucien Corpechot, dont nous aurons l'occasion de reparler. C'est un grand livre.

Pierre TUC.

AVIS ET COMMUNICATIONS

ANCIENS COMBATTANTS.

—o— Le groupe départemental des sections de Paris et de la Seine de l'Union nationale des mutilés, réformés et anciens combattants organise pour les 23 et 24 mai 1936 un grand congrès régional, sous la présidence effective du ministre des Pensions, dans les salles de la mairie de Vincennes. Tous les membres de l'Union nationale des mutilés, réformés et anciens combattants sont cordialement invités à assister à l'assemblée plénière de clôture, le dimanche 24 mai, à 15 heures, salle des mariages de l'hôtel de ville à Vincennes, ainsi qu'au banquet de clôture qui aura lieu le même jour, à 19 h. 30, annexe de l'hôtel de ville, 2, rue de l'Eglise, à Vincennes.

—o— La Fédération des anciens du Maroc, Levant et T.O.E. réunie en assemblée générale le 10 mai 1936, dans les salons du Cercle militaire, à Paris, après avoir protesté contre la situation injuste faite aux anciens combattants des territoires d'opérations extérieures, a émis un certain nombre de vœux concernant les intérêts de ses mandants et décidé de mener une campagne active en vue de regrouper tous les anciens T.O.E. pour la reconnaissance et la défense de leurs intérêts. Renseignements et adhésions au siège: 1, rue Daumier, à Paris, contre timbre 0 fr. 50. Journal fédéral, *Le Bled*, sur demande.

REUNIONS ET SOLENNITES.

—o— L'inauguration de l'exposition des chemins de fer, organisée à la salle des fêtes de la ville de Montmorency (S.-et-O.), aura lieu aujourd'hui, vendredi, à 11 h. 30, sous la présidence de M. Goursat, ingénieur en chef de l'exploitation de la Compagnie du chemin de fer du Nord.

—o— Les Amis de la Pologne, en collaboration avec le Salon des musiciens français et la chorale des mutilés l' « Héroïque », donnent demain, vendredi 15 mai, à 20 h. 30, à la salle de l'ancien Conservatoire, une soirée de gala en l'honneur de Paderewski. La soirée sera présidée par S.Exc. M. de Chlapowski, ambassadeur de Pologne. De très nombreux artistes français ont tenu à prêter leur concours à ce gala. Dans la partie polonaise se produiront la chorale des Cheminots de Poznan « Haslo » (60 exécutants), sous la direction de M. Latoszewski; la maîtresse de ballet de l'Opéra de Varsovie, Mme Hryniowicka; ainsi que le jeune violoniste virtuose Henri Szeryng et Karol Urbanowicz, de l'Opéra de Poznan.

EXPOSITIONS.

—o— L'Office algérien d'action économique et touristique (O.F.A.L.A.C.) organise dans son hall, 28, avenue de l'Opéra, une exposition du vin d'Algérie dont l'inauguration aura lieu aujourd'hui, vendredi, de 17 à 19 heures, et qui durera jusqu'au 31 mai.

RETRO NEWS

ARMÉE - AIR - MARINE

Paraît le même jour que les mutations semi-mensuelles de l'armée (en principe les 10 et 25) et que les mutations mensuelles de l'Air (en principe le 15)

SEPTEMBRE 1914 (1)

Le Fort du Camp des Romains

A l'état-major Sarrail, le 20, on était renseigné enfin. Le bombardement de Hattonchâtel n'avait pas suffi, mais il était arrivé à Verdun une note du G. Q. G. annonçant la présence en Woëvre du IIIe corps bavarois et d'autres troupes encore, et prescrivant aux commandants des 1re et 3e armées de parer à une attaque possible. Or, de quoi disposait *au minimum* le général Sarrail, à cette date du 20 pour renforcer la 75e division?

1° Tout d'abord il disposait d'un chef pour prendre le commandement des Hauts de Meuse. Il eût semblé logique de le confier au général P. Durand, commandant le 3e groupe de divisions de réserve. Pour des raisons que nous ignorons le général Sarrail se borne à distraire de ce groupe (désormais réduit à la 65e division destinée à relever le 6e corps à l'Est de Verdun) la 67e division du général Marabail et à placer sous les ordres de ce général les 67e et 75e divisions. — 2° Mais il ne lui donna pas la 7e division de cavalerie qui, prétextant les difficultés du terrain, resta inactive le 21, son gros et son artillerie à 8 kilomètres de Hattonchâtel et une de ses brigades à 4 kilomètres d'Heudicourt! (2).

3° La 67e division pouvait être mise en route d'Abaucourt sans tarder. L'ordre fut donné d'attendre sa relève le 21. Le général Sarrail ajouta, paraît-il : « Vous n'avez pas besoin de faire une marche forcée. Vous irez en deux jours. » Par l'itinéraire le plus direct, il y avait 33 kilomètres d'Abaucourt à Hattonchâtel.

4° Il y avait enfin le 6e corps (2 divisions 1/2) qui devait être relevé le 20. Une partie de ce corps d'armée pouvait être transportée en camions.

5° Enfin, d'après le général Tanant, alors chef du 3e bureau de la 3e armée, qui ne put faire prévaloir ses idées sur le renforcement nécessaire, on pouvait encore prélever à la rigueur sur le 15e corps au Nord de Verdun une brigade et l'amener à Saint-Mihiel par marches forcées.

En ajoutant la 65e division à laquelle on finira par faire appel, et la 16e revenue de Sainte-Menehould, c'est au total 7 divisions d'infanterie, une de cavalerie et les artilleries de corps des 6e et 8e corps d'armée qui pouvaient peu à peu être mises en ligne.

Disons tout de suite que la plus grande partie de ces troupes fut en effet jetée sur les Hauts de Meuse, mais trop tard, car « on fut toujours en retard d'une mesure », d'où des attaques décousues, qui, malgré le concours apporté par la 1re armée agissant sur le flanc gauche des Allemands, n'aboutirent qu'à multiplier les pertes.

Or, le général Marabail ne joignit le général Vimard que le 21, à 11 heures du matin, et ne resta pas auprès de lui.

Une seule brigade de la 67e fut mise en route vers le sud, mais par un itinéraire indirect (Belrupt et le Rozellier). Partie à 8 heures le 21, elle marcha avec lenteur, fit trois longues haltes, on se demande pourquoi, et, vers 16 h. 30, son avant-garde, prise en flanc par le Ve corps allemand, dut se rejeter vers le bois de Saint-Rémy, où elle se cramponna. Elle était parvenue à 5 kilomètres des éléments de gauche de la 75e division. Un peu plus de hâte et elle les dégageait. On se croirait le 6 août 1870 au corps de Failly, le soir de Frœschviller.

Quant à la 40e division du 6e corps, alertée à midi à Eix, mise en route à 14 h. 30 le 21, elle arriva le soir à Génicourt et déboucha le 22 seulement, à 5 h. 30 du matin, de Lacroix-sur-Meuse.

Départs tardifs, marches lentes, itinéraires indirects, et surtout absence de commandement expliquent l'isolement où furent laissés les débris de la 75e division.

Aussi s'explique-t-on que le général Vimard, pressé sur son front, débordé sur sa gauche, menacé sur sa droite, informé (ce qui était d'ailleurs faux) que l'ennemi allait le devancer sur la Meuse, n'ait plus eu que deux idées : soustraire sa division à une destruction totale, et garder la trouée de Spada. Aussi donne-t-il, à 16 h. 30 l'ordre de repli sur la vallée et, le soir, tenait tant bien que mal Spada, Lacroix-sur-Meuse et Rouvrois-sur-Meuse. C'en était fait : les Côtes lorraines étaient perdues (3). Toute la journée, le commandant de la 75e, monté sur son grand cheval gris, était resté en plein champ, en pleine bataille, cherchant la mort. Il était réservé à la disgrâce, et sa division à la dissolution.

III

Le lendemain, donc à la première heure, le 22, la 40e division débouche entre Spada et Lamorville, sur ce terrain qu'elle connaît bien. C'est le début de la bataille de Spada, qui dura trois jours. Après des péripéties qu'il est inutile de retracer, les Français, soutenus par une nombreuse artillerie de 75, rejetèrent les Bavarois dans les bois qui s'étendent entre Saint-Mihiel et Lavignéville. Le front se stabilise, coupant en écharpe les côtes de Meuse au nord de Saint-Mihiel. La VIe division bavaroise et un régiment prussien venu à son secours, avaient beaucoup souffert du feu de nos batteries. Mais malgré le retrait le 23 au soir de la XIIe brigade mise à l'arrière pour l'attaque du Camp des Romains, l'offensive française, entamée trop tard, n'avait pu dégager ni le fort ni Saint-Mihiel, et n'avait pas gêné le déploiement de l'artillerie lourde allemande. On avait limité le mal, pas plus, et créé une situation paradoxale qui allait se prolonger et nous coûter bien cher.

On ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait pu en être tout autrement, même après la mise hors de cause de la 75e division, si, décidé enfin à « taper dans le tas », le chef de la 3e armée avait fait le nécessaire pour « taper ensemble » et « taper assez tôt ». Au contraire, nous voyons la 67e division s'engager par fractions successives, ou plutôt être attaquée en route, puis la 40e arriver trop tard pour rétablir la situation, puis enfin, dans la soirée du 22, la 12e (1re division du 6e corps) s'engager à la gauche de la 67e dans les bois de Saint-Rémy. A l'extrême droite, la 7e division de cavalerie reste une fois de plus inactive, sur la Meuse, à Maigny, et passe le 23 sur la rive gauche où elle trouve, le 24, la 65e, dernière division du groupe Durand, appelée en toute hâte pendant la nuit pour défendre le passage de la rivière. On aurait donc pu en disposer plus tôt et l'ajouter aux troupes disponibles énumérées plus haut.

Au cours de l'après-midi du 22, alors que le Camp des Romains n'est pas encore pris sous le feu, cette 7e division fait chercher des munitions au fort, et entre en relations avec sa garnison. On pouvait donc actionner l'artillerie du Camp des Romains. Si, dans le terrain coupé et boisé au Nord-Est de Saint-Mihiel la vue de la bataille leur était dissimulée, les défenseurs du fort entendaient la canonnade. Ils pouvaient tirer avec leurs pièces de 120 sur le bois Chanot, à 6 kilomètres environ, que se disputaient les Bavarois et nos 25e et 29e bataillons de chasseurs.

(*A suivre.*)

Général CLEMENT-GRANDCOURT.

(1) Voir *A. F.* des 15 décembre 1935; 10, 15 et 25 janvier; 9, 15 et 25 février; 10, 15 et 25 mars; 10, 15 et 25 avril, et 10 mai 1936.

(2) Le 21, à 13 heures, le général Marabail se borne à dire au commandant de la 7e division de cavalerie : « Il y a quelque chose à faire pour aider le général Vimard. *Ce malheureux va être tourné par le Sud-Est.* Il faudrait envoyer vos escadrons de ce côté. » Cet appel ne fut pas entendu. Ni les escadrons, ni les batteries, ni le groupe cycliste de la 7e division n'intervinrent.

(3) Le général de Gebsattel relate qu'au Sud, sa Xe brigade avait progressé dans la région boisée sans rencontrer de résistance. « Les Français avaient omis, remarque-t-il, d'utiliser par une vigoureuse résistance la vaste ceinture de forêts qui entoure Saint-Mihiel. Ils auraient pu cependant profiter du temps ainsi gagné pour organiser la défense de la rive gauche et celle du fort du Camp des Romains. » Evidemment. Mais il aurait fallu un chef.

L'EVOLUTION DE LA QUESTION AERIENNE ET LA RÉNOVATION DE NOTRE ARMÉE DE L'AIR (1)

V. La défense et l'attaque de vitesse

Dans tout domaine guerrier, la forme des opérations est déterminée par deux facteurs essentiels : les possibilités de l'armement et celles du mouvement, la FORCE *et la* VITESSE.

Un événement aussi capital que celui qui vient de se produire avec la mise au point du canon aérien et la subordination du combat à des lois purement cinématiques ne peut manquer de bouleverser la guerre aérienne, ou du moins l'idée qu'on s'en était faite. Nous aurons là un exemple de ce « renversement » (Capovolgimento) *dû au fait technique, que Douhet avait mis à la base de ses théories. En 1921, par opposition aux facteurs qui vouaient les opérations de surface à la stagnation, c'était la* PUISSANCE OFFENSIVE DÉCISIVE *de l'arme aérienne qui s'imposait, grâce à la diminution du pouvoir de la chasse, armée de mitrailleuses, et à la formule du croiseur aérien. Aujourd'hui, la chasse retrouve une efficacité décuplée : l'économie de la défense et celle de l'attaque en sont nécessairement affectées; et aussi le poids de cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes : le* DANGER AÉRIEN. *Rien n'est plus urgent que de mesurer les conséquences du renversement, si l'on désire en tirer parti avec toute la diligence que réclame l'œuvre de sécurité.*

⁂

Deux faits sont désormais indéniables, qu'il convient de définir exactement et de prendre pour argument de toute discussion :

1° *Tout avion rencontré par un chasseur* PLUS RAPIDE QUE LUI, *dans des conditions permettant la poursuite* A VUE, *a désormais les plus grandes chances d'être abattu.*

2° *Dans le domaine tactique, — nous l'avons établi — la masse, le nombre perdent leur efficacité et le vol groupé qui en est la matérialisation doit être proscrit comme une imprudence inadmissible.*

Il semble en résulter tout simplement la faillite de la masse dans le domaine stratégique aérien.

L'utilisation stratégique de la masse était, au fond, l'alpha et l'oméga de la doctrine douhétienne. On ne saurait trop rappeler, et avec trop de précision, comment et pourquoi.

Concentrer dans le temps, c'est-à-dire produire dans un temps très court une somme de destructions épouvantables, telles que la dernière guerre a mis des années à les accumuler; et les concentrer sur les organes vitaux de la nation adverse ou sur les organes vitaux de sa défense, tel est le principe fondamental qui justifie l'action décisive, dans le champ aérien.

Mais, pour obtenir ces destructions brutales et décisives, il est nécessaire que le bombardement soit administré au plus haut degré de rendement. Douhet trouve « l'œuf de Christophe Colomb »; le bombardement aérien étant par nature, imprécis, il élargit l'objectif : l'action aérienne se portera principalement sur les centres urbains et elle sera menée par des pelotons de bombardiers assez nombreux et assez groupés pour que leur faisceau de bombes ne puisse manquer la « surface de destruction » visée. Cette action aura lieu DE JOUR.

Seulement, encore faut-il être sûr d'atteindre les objectifs en ciel adverse. Les groupes de bombardiers seront articulés entre eux de façon à faire masse dans une région déterminée. L'ennemi ne peut prévoir à l'avance dans quelle région va se porter cette masse, laquelle est capable de se défendre, grâce au croiseur aérien et au vol groupé, contre les chasseurs-mitrailleuses. On était obligé de conclure que l'adversaire qui prétendrait défendre son ciel avec de tels chasseurs, handicapés de surcroît par leur faible rayon d'action, devrait se résoudre à maintenir, dans chaque région menacée, une force aérienne de chasse au moins égale en valeur combative aux forces que l'assaillant peut à tout moment y diriger. La défense aérienne aboutissait à cette absurdité d'exiger des moyens un grand nombre de fois supérieurs à ceux dont on pouvait redouter l'attaque.

Il est clair que toute cette théorie s'effondre d'un coup. La menace d'un chasseur-canon d'autant plus redoutable qu'on lui présentera des groupes plus compacts et susceptible de s'attaquer avec succès à un nombre d'adversaires quasi-indéterminé suffit à ruiner et le principe de la supériorité offensive et le principe d'efficacité du bombardement sur objectif élargi. Une seule chose peut demeurer intacte de la théorie douhétienne, c'est la plus générale, la moins soumise aux facteurs techniques : la concentration des destructions dans le TEMPS, *par voie aérienne.*

ET CELLE-LA RELÈVE ENCORE DU PRINCIPE DE VITESSE.

Le tout est de savoir par quels procédés tactiques nouveaux cet effet de masse pourra être reconstitué.

⁂

Car l'agression ne saurait s'en passer, sans perdre les neuf dixièmes de sa virulence. C'est un principe bien connu des artilleurs, qu'un nombre donné de coups de canon tirés sur tel objectif obtiennent un résultat d'autant plus puissant, d'autant plus définitif, que ce tir est exécuté dans un laps de temps plus court. Au contraire, si le débit est très lent, il faut en général tirer beaucoup plus de coups pour le même résultat. Et si l'objectif est un personnel doué l'activité, de mouvement, le tir le plus prolongé à cadence trop lente peut n'obtenir qu'un résultat absolument nul.

Dans le cas du bombardement aérien, la même loi s'applique a fortiori : *des bombes trop espacées n'obtiendront que des effets sporadiques; les incendies pourront être combattus un par un, les secours organisés; les densités toxiques ne seront pas réalisées; les points de chute seront désinfectés. Hormis les dégâts matériels, le défenseur en sera quitte pour la peine et la peur. Et encore ces dégâts matériels seront-ils distribués au hasard si les bombardiers n'ont pas compensé par d'autres méthodes le groupement des coups obtenu jusqu'ici par le vol en groupe serré, lequel est absolument nécessaire pour pallier l'imprécision naturelle du bombardement horizontal.*

L'agression ne saurait donc en aucune manière se contenter d'une juxtaposition dans le temps, de l'action de N bombardiers, lançant isolément un total de T tonnes de substance nocive sur un ensemble d'objectifs. Il faut, pour que l'effort soit utile, que la concentration ait lieu dans le TEMPS *et dans l'*ESPACE, *pour le traitement de* CHAQUE OBJECTIF.

Puisque le vol en groupe devient dangereux devant la chasse, on est donc amené à se demander si l'effet de masse pourrait être encore obtenu de manière convenable par l'action de bombardiers attaquant SIMULTANÉMENT *le même objectif, mais sans se grouper, se répartissant au contraire à longs intervalles, distances ou étayements, dans les trois dimensions de l'espace.*

⁂

La réponse à cette question pose d'abord un problème de technique pure du bombardement. Ce problème, nous le supposons pour le moment résolu. C'est-à-dire que nous supposerons des méthodes de bombardement qui assurent à un nombre donné de bombardiers, faisant chacun une visée individuelle, le même résultat que s'ils larguaient en vol de groupe serré, au signal du chef de peloton.

Pour être moins dangereuse que le vol de groupe, cette manœuvre n'en est pas moins extrêmement scabreuse si elle a lieu dans des conditions de visibilité qui permettent l'action de la chasse-canon. En effet, un seul chasseur-canon, plus rapide que les bombardiers, pourra se proposer de les abattre un par un, ou tout au moins d'en abattre quelques-uns sans qu'ils puissent se prêter contre lui un appui réciproque quelconque. Une seule chose est certaine, le risque couru; une autre est incertaine, c'est la limite de ce risque. Nous en appelons ici à tous les aviateurs qui ont fait la guerre réelle : peut-on parler d'avions comme on parle des hommes d'un bataillon d'infanterie, peut-on dire : nous acceptons 40 % ou 50 % de pertes, ou moins ou plus, mais le reste passera? Non. Cela, c'est la théorie. C'est se mettre hors des réalités, des leçons MORALES *de l'expérience. Celles-ci restent toujours valables. Et elles nous prouvent que le risque ne sera pas accepté. Ni par les états-majors, qui compteront avec parcimonie leurs avions et leurs équipages. Ni par les exécutants, si d'aventure l'état-major ordonnait. Il y a, même chez les troupes les plus guerrières, les plus courageuses, une insurmontable réaction contre le risque sans mesure ou injustifié. La menace de la chasse-canon empêchera à coup sûr les bombardements, comme la chasse de 1918 les a empêchés en profondeur, si ce risque n'est pas éliminé pour le bombardier... Comment?*

(A suivre.)

X. X. X.

L'AVENIR DE NOS CADRES

En attendant Daladier

La victoire électorale du Front populaire permet de prévoir l'arrivée prochaine au ministère de la Guerre de certaines équipes que nos lecteurs connaissent bien.

Nous avons de fortes chances, si l'on peut dire, de revoir rue Saint-Dominique Daladier et ses intéressants collaborateurs. Francs-maçons, délateurs, truqueurs de toute espèce, la route s'ouvre large devant eux, et nous sommes certains qu'ils vont s'y engager allègrement. C'est le moment de vérifier avec soin les listes d'ancienneté, les promotions, les mutations. Nous n'y manquerons pas.

Le drapeau rouge, l'Internationale, l'antimilitarisme, l'objection de conscience, et, comme on a pu le constater récemment, la simple mutinerie devenant, de plein droit, des institutions d'Etat, l'opportunisme souriant de certains de nos grands chefs va être, avant peu, mis à une sérieuse épreuve.

Peut-être enregistrerons-nous quelques sursauts de dignité et d'énergie, mais il est plus prudent de nous attendre au spectacle d'intéressantes acrobaties et d'adroits rétablissements. Le passé garantit l'avenir.

On nous assure que le Frère ∴ général Matter, ancien directeur de l'infanterie, se montre actuellement beaucoup, rue Saint-Dominique. Il avait été fort long à passer les consignes à son successeur. Celui-ci, étant honnête homme, avait paru trouver quelque difficulté à recueillir un héritage embrouillé. Le Frère Matter jugea utile de l'aider assidument dans ses débuts.

Après une courte éclipse, le Frère reparaît. L'avancement réserve, qui se fait actuellement, et qui, comme chacun sait, échappe à toute intrigue, réclame-t-il ses soins vigilants ? ou bien tient-il à s'assurer que son ami et complice Daladier retrouvera, à son prochain retour, les choses telles qu'ils les avaient laissées ?

Sur ce dernier point, Daladier peut être tranquille. Il est parti, le 7 février 1934, laissant en chantier une œuvre, fort avancée, de destruction de l'armée française. Ses successeurs, bon gré mal gré, l'ont laissée intacte, en ce qui concerne l'essentiel. Daladier peut revenir, et continuer.

Si désagréable que cette constatation puisse être pour certains, les faits et les textes nous donnent raison.

L'œuvre de destruction de nos cadres a trouvé son expression la plus complète et son moyen d'action le plus puissant dans l'article 90 de la loi du 28 février 1933, supprimant 5.000 officiers d'active, avant le 1er janvier 1938.

Or cet article, qui n'a jamais été abrogé, est toujours valable. Il peut être remis en vigueur demain.

Nous ne nous sommes pas fait faute de le dire et de le répéter depuis deux ans. Nous avons rencontré, dans tous les milieux, un scepticisme souriant.

Daladier à peine disparu, dans la boue et le sang, en 1934, les augures s'accordèrent pour affirmer que cet article criminel ne serait plus appliqué. On devait, seulement, l'utiliser pour éliminer de l'armée un certain nombre d'indésirables. On connaît trop l'histoire du décret-loi sur les mises à la retraite d'office, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui.

Puis il fut de bon ton d'affecter d'ignorer l'article 90, pour se consacrer avec zèle, au recomplètement des cadres. Mais, soit par décret-loi, soit par loi de finances, personne, à l'administration de la Guerre n'a osé toucher à l'œuvre de Daladier. On savait que lui, ou ses complices, reviendraient tôt ou tard, et il ne s'est pas trouvé, ni à l'état-major de l'armée, ni dans l'entourage des ministres successifs, ni au conseil supérieur de la guerre, un homme pour oser dire qu'il était absurde de laisser subsister un texte diminuant les cadres de l'armée française, concurremment avec des mesures tendant à les renforcer.

L'expérience nous montre que ces prudents avaient raison.

⁂

C'est ici qu'il convient de remarquer que si l'on a depuis deux ans tenté de recompléter les cadres, ce n'est pas avec des officiers de l'armée active.

On avait, par tous les moyens, de gré ou de force, provoqué le départ en retraite de nombreux capitaines et commandants.

Parmi ces officiers, abstraction faite des 300 parias, retraités d'office, un grand nombre ont reçu, dans la réserve, le grade supérieur. Leur valeur professionnelle n'était donc pas en cause.

Les circonstances extérieures exigeant le renforcement de notre armée, il était logique de supposer que l'on aurait recours à eux et qu'ils reviendraient prendre dans les cadres la place dont on les avait inconsidérément dépossédés.

On sait qu'il n'en fut rien, et que, systématiquement, ces officiers furent écartés de toute réintégration. On eut exclusivement recours aux officiers de réserve.

Or, si l'on examine de près la manière dont on a admis les officiers de réserve dans l'armée active, l'on constate que, pour la grande majorité d'entre eux, cette admission est temporaire. Elle a lieu sous forme de stage, sous le régime de l'article 42 de la loi du 8 janvier 1925, mais non sous forme d'admission définitive, conformément aux diverses dispositions de la loi du 4 janvier 1929.

On ne peut donc même pas dire que l'on a modifié le recrutement de l'armée active. On a laissé, tout simplement, subsister dans ses rangs les vides créés par Daladier, en les masquant, provisoirement, par une admission temporaire d'officiers de réserve.

Tout s'est passé comme si, sous les ministères du maréchal Pétain, de MM. Fabry et Maurin, un pouvoir occulte, plus fort que le ministre, plus redouté que lui du commandement, avait veillé jalousement à ce que l'œuvre de Daladier ne fût, si peu que ce soit, déviée de son but.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement, quand on constate que les ministres issus du 6 février avaient laissé, aux postes les plus importants de l'administration centrale (directions de l'infanterie, de l'artillerie, du contentieux et de la justice militaire, secrétariat général...), exactement le même personnel que leurs prédécesseurs; quand on voit un directeur, à la retraite depuis plus d'un an, comme le Frère ∴ Matter, conserver un droit de contrôle et de regard sur sa direction!

Comme tout cela explique bien certaines paroles désabusées du maréchal Pétain, ainsi que la parfaite inertie de ses successeurs, en ce qui touche les points les plus essentiels du statut des officiers et de l'organisation des cadres.

Ils ne pouvaient faire un pas sur ce terrain prohibé !

Comme, aussi, cela illustre bien le principe fondamental de toute administration démocratique : un ministre traître et criminel a toujours la possibilité de détruire, un honnête homme ne peut ni reconstruire ni réformer.

⁂

Aussi un rapprochement s'impose entre certains passages du récent discours de Blum et la situation actuelle des cadres de l'armée active.

Blum a déclaré qu'il allait procéder à l'épuration des administrations et corps de l'Etat. On sait qu'à cet égard l'armée pourra compter sur toute sa sollicitude.

D'un autre côté, ses amis et lui se sont déclarés partisans convaincus du désarmement.

Les cadres de l'armée vont donc, à nouveau, se trouver pris entre les mâchoires d'une tenaille : réduction d'un côté, épuration de l'autre.

Pour réaliser cette double opération, les moyens d'action sont à pied d'œuvre.

Tout d'abord, l'article 90 de la loi de finances du 28 février 1933. Deux mille officiers d'active seulement ayant été éliminés, sur cinq mille, il en reste légalement trois mille à chasser jusqu'au 1er janvier 1938.

On nous dit que le colonel Barthe, qui fut un des protagonistes de la loi, sera rappelé à l'activité pour reprendre et poursuivre sans faiblesse son exécution.

(Lire la suite en 6e page)

Conséquences navales de la victoire italienne

LONDRES, 12 MAI. — Sir Samuel Hoare rappelait dernièrement que l'Angleterre n'est pas européenne, mais mondiale, vivant de la mer, ayant pour politique première *safe communications*, c'est-à-dire la sécurité des grandes voies maritimes, ses artères vitales. Méditerranée, mer Rouge, océan Indien, avec leurs étapes fortifiées, Gibraltar, Malte, Port-Saïd, Alexandrie, Perim-Aden, Singapour, c'est la route principale, jalousement gardée diplomatiquement, militairement, navalement. L'expansion navale italienne avait été systématiquement (jusqu'à l'année dernière) favorisée par le gouvernement de Londres pour neutraliser la flotte française. Deux choses pouvaient troubler la quiétude britannique quant à la route méditerranéenne, à savoir, une expansion trop énergique de la flotte italienne se libérant de la tutelle de Londres, ou une alliance ou entente navale italo-française. Or, ces deux événements redoutés se sont produits ou du moins esquissés : obstacles potentiels à la maîtrise britannique de la Méditerranée, surtout accompagnés de la création d'un grand empire de peuplement italien, à la sortie de la mer Rouge, aux flancs de l'Egypte et aux sources du Nil.

Là est la raison de la mobilisation de la S. D. N. et de toute la flotte britannique contre l'Italie.

Or, aucun des buts visés n'a été atteint, du moins complètement : l'Abyssinie, maniant les armes anglaises, a été battue, nettement conquise, annexée; la menace navale anglaise ignorée, méprisée, inopérante : la scission franco-italienne, si ardemment voulue, n'a été qu'ébauchée, et le rôle de bouclier sanglant de la S. D. N. refusé (jusqu'ici) par la marine française elle-même faisant figure de rivale de plus en plus redoutable.

Bref, échec, et sur toute la ligne : humiliation cuisante, profondément ressentie, grave diminution du prestige britannique, ébranlement de la confiance traditionnelle en la suprématie d'Albion sur les mers. A ces blessures d'amour-propre, s'ajoute une situation stratégique profondément modifiée au détriment de la marine anglaise.

Nouvelles obligations stratégiques

Si les Italiens maintiennent, développent leurs positions en Ethiopie, si aucun frein n'est mis à la libre expansion de la flotte italienne, si le vieil antagonisme n'est pas réveillé, effectivement, entre Italiens et Français, alors, c'est un désastre diplomatique, financier, naval, c'est la *défaite*, ou du moins la mise en péril des intérêts anglais en Méditerranée et dans l'océan Indien; c'est l'obligation pour l'Amirauté de réviser son organisation stratégique, de modifier sa politique des bases navales et sa politique extérieure. Aussi jette-t-on feu et flammes dans les milieux maritimes. L'amiral Keyes, le héros de Zeebrugge et d'Ostende, éprouve le besoin de déclarer que la flotte britannique est « toujours invincible », ne redoute rien, personne. L'amiral Campbell, dans le *Daily Telegraph*, demande qu'on sanctionne, qu'on frappe et accuse Mussolini de vouloir toute la Méditerranée à lui.

L'Amirauté agit. Aden (officiellement *Norfolk III*) va recevoir de nouvelles fortifications, avec une garnison militaire et navale importante; et on s'occupe du roc de Périm. Dans le golfe d'Akaba, non loin du Sinaï, on jette les bases d'un grand point d'appui aéro-naval pour surveiller le canal de Suez. Et on organise Haïffa en base navale.

Captain John FROG.

(Lire la suite en 6e page)

Pensées du temps de paix et du temps de guerre

En 1914, nos alliés d'alors, les Anglais, étaient largement pourvus d'ambulances automobiles. Ceux d'entre nous qui avaient vu les effroyables évacuations du Maroc par cacolets ou arabas, en réclamaient vainement depuis 1910. On ne saura jamais, mais il eût été bien instructif de savoir ce que nous a coûté cette lacune pendant la bataille des frontières. Sûrement l'effectif de quelques bonnes brigades actives et quelques fameux chefs dont l'absence s'est fait sentir durant tout le reste de la guerre et que quelques centaines d'automobiles auraient sauvés de la mort, de la mutilation ou de la captivité. On aurait pu les trouver aisément à Paris même si on en juge par les colonnes de voitures de tourisme qui sortirent, pendant la première semaine de septembre, de la capitale menacée, mais pour prendre toutes autres directions que celle du front (1).

(1) Il n'y avait alors chez nous qu'une section sanitaire auto par corps d'armée (22 voitures lourdes); rien à la division, rien aux groupes de divisions de réserve.

Abonnement spécial d'un an à la page militaire

France et colonies	10 fr.
Etranger *(tarif réduit)*	15 fr.
Etranger *(tarif plein)*	20 fr.

Le français tel qu'on l'écrit

Le numéro 18 du *B. O.*, page 18, publie une circulaire datée du 21 avril 1936 et parue sous le timbre de l'Etat-Major de l'armée, 3e bureau, sous le titre : « Circulaire relative à l'instruction du français aux soldats alsaciens-lorrains. » Que penser de l'instruction *du* français? et de l'instruction *aux* soldats? Jusqu'ici, il ne s'agissait que de l'enseignement du français ou de l'instruction des soldats... Nous connaissions aussi les Alsaciens *et* les Lorrains. Des *Alsaciens-Lorrains*, il n'était question qu'au temps de l'annexion allemande.

Le contexte ne dépare d'ailleurs pas le titre : « Ce cours aura pour but essentiel de forcer ses participants à l'usage du français parlé »; de plus, « l'enseignement sera donné par les gradés du corps enseignant (?) effectuant leur service actif ».

A quel primate laïque, gratuit et obligatoire, à quel ci-devant conseiller du Négus, l'Etat-Major a-t-il bien pu confier la rédaction de cet invraisemblable sabir dont on fait des gorges chaudes à Strasbourg?

Espérons que ce lettré sera invité à suivre lui-même ces cours, ce qui ne pourra que le « forcer à l'usage du français parlé » et même écrit. — CENSOR.

Le Contrôle sous la Troisième République

Mais, pour échapper à toute critique, encore faudrait-il que ce contrôle remplisse complètement sa tâche. L'expérience est là pour montrer qu'il n'en est malheureusement pas toujours ainsi. Si le contrôle hiérarchique a ses défaillances, le contrôle des contrôleurs a aussi les siennes, et trop nombreux sont les scandales éclatant juste après leur passage, les détournements des comptables vieux de plusieurs années déjà qu'ils n'ont pas découverts, les irrégularités, les faiblesses ou les complaisances des administrateurs dont ils ne se sont pas aperçus.

Les contrôleurs ont, il est vrai, bien des excuses. Leur métier est un métier ingrat qui exige pour être bien exercé des qualités qui ne sont pas courantes, qualités de conscience, de patience, de méthode et de travail poussées à un très haut degré, qui peuvent laisser à celui qui les exerce la satisfaction du devoir accompli, mais qui ne le mettent généralement pas en valeur. Le contrôleur sait bien que 98 fois sur 100, il n'aura à relever rien de bien répréhensible dans le service dont il entame l'inspection, et que, par suite, personne dans la grande majorité des cas ne connaîtra jamais les efforts qu'il a pu déployer pour s'acquitter de sa tâche. De là à faire les choses à moitié et à compter un peu sur le hasard pour ne pas passer à côté du 99e ou du 100e cas qui pourraient attirer l'attention sur lui, il n'y a qu'un pas facile à franchir. Et la tentation est plus forte encore quand, comme on le verra plus loin à propos du contrôle de la Guerre, le contrôleur est libre de s'échapper du contrôle proprement dit, du contrôle de l'exécution des règlements en vigueur, pour passer à la critique, à la fois plus facile, plus intéressante et plus profitable, de ces règlements eux-mêmes.

Le Contrôle artificiel

Envisagé sous cette première forme, le contrôle n'a d'autres rapports obligés avec les directions du ministère dont il dépend que de leur signaler, pour suite à donner par leurs soins, les erreurs ou les fautes constatées. Pour cette simple communication de rapports, il n'est pas besoin d'une bien grande place à ce ministère : un simple pied-à-terre suffit, qu'on l'appelle service central du contrôle ou de l'inspection, ou qu'on lui donne tel ou tel autre nom.

Mais l'idée peut venir à un corps de contrôle de voir plus grand, de s'installer plus solidement au ministère, et d'y avoir à lui une véritable direction. C'est là l'origine de la deuxième forme, sous laquelle se présente le contrôle, et qui, au contraire de la première, peut difficilement passer pour une création spontanée de l'esprit.

Pour pouvoir s'agrandir, il faut augmenter ses attributions, et, à défaut d'attributions logiques et utiles, on en créera d'artificielles et d'inutiles. Au contrôle sur place des services d'exécution régionaux, on ajoutera un contrôle d'un genre tout différent, celui de la nouvelle direction créée sur toutes les autres directions du ministère.

L'extension, comme on le voit, est de taille et n'a pu être réalisée qu'en jouant sur les mots. A l'origine, il ne s'agissait que de s'assurer que les ordres du ministre étaient observés, autrement dit le ministre contrôlait ses services, ce qui, évidemment, ne choquait pas le bon sens. Mais, maintenant, il s'agit de bien autre chose : ce sont les ordres mêmes du ministre que l'on contrôle, ou plutôt c'est le ministre qui se contrôle lui-même, ce qui serait proprement absurde s'il y avait vraiment des ministres, c'est-à-dire de véritables chefs de nos administrations publi-

ques. Mais tout se passe ici comme si l'on avait supposé — probablement avec raison d'ailleurs — qu'il ne pouvait pas y en avoir en régime parlementaire.

Il est superflu d'ajouter que cette extension du contrôle, partout où elle s'est réalisée, n'a pu l'être que grâce aux dispositions bienveillantes du Parlement. Le Parlement, qui a besoin de guides, a tout intérêt à les avoir sous la main et bien en place dans les ministères, les administrations centrales, organes de commandement, étant évidemment les premières à surveiller.

Le contrôle rue Saint-Dominique

Le contrôle sous sa seconde forme ne saurait être mieux étudié qu'en le plaçant dans un cas concret, et celui du ministère de la Guerre paraît le mieux choisi parce que c'est là qu'on le voit poussé jusqu'à ses dernières limites, sans aucune de ces barrières que le sens commun a pu dresser ailleurs contre ses empiétements.

Au ministère de la Guerre la direction du contrôle fait l'effet d'une masse assez disparate. Elle a absorbé la comptabilité, elle empiète sur le contentieux, elle envoie ses contrôleurs en mission, et elle contrôle enfin toutes les autres directions du ministère. Comme on le voit, il y a loin d'une pareille installation au simple pied-à-terre dont il a été question ci-dessus. C'est uniquement comme organe de contrôle, c'est-à-dire sous ses deux derniers aspects, qu'elle va être étudiée ci-dessous.

Le contrôle administratif exercé au ministère par la direction du contrôle est un contrôle préventif qui porte à peu près sur tout, en ce sens que n'y échappent que quelques broutilles, abandonnées, sans formalité de visa préalable, à la décision des directeurs. En quantité cela peut représenter quelque chose, en qualtié cela ne représente rien, et les directeurs eux-mêmes sont si bien dressés que leur premier geste avant d'apposer leur signature au bas d'une pièce paraissant présenter quelque intérêt est presque toujours de s'assurer que figure au dossier le bordereau jaune paille « sans observations » de la direction du contrôle qui rassurera leur conscience et leur évitera la fatigue de poursuivre leur lecture jusqu'au bout.

Ce contrôle porte, soit sur des décisions d'ordre courant, c'est-à-dire sur des décisions qui résultent de l'application des règlements généraux, et reviennent périodiquement de trimestre en trimestre ou d'année en année à peu près toujours les mêmes, soit sur les modifications ou transformations à apporter à ces règlements généraux eux-mêmes.

Il est bien évident que, le droit de regard de la Direction du contrôle une fois admis, on ne saurait lui demander d'établir elle-même les projets de la première catégorie. Mais peut-être pourrait-on la prier, puisqu'on la suppose douée de toutes les compétences, de passer en matière de réglementation du rang de critique à celui d'auteur. On éviterait ainsi, avec bien des pertes de temps et bien des controverses inutiles, beaucoup d'encre et beaucoup de papier. Mais c'est là une extension d'attributions que la Direction du contrôle, qui sait pourtant réclamer, s'est bien gardée jamais de revendiquer.

On aurait tort de voir là un excès de modestie. Pour les raisons que l'on trouvera exposées plus loin, la Direction du contrôle est et se sait cantonnée dans un rôle toujours le même. Ce rôle reste de critique pure, mais de critique de forme plutôt que de fond, qui obscurcit plutôt qu'elle n'éclaire, qui, incapable de saisir l'essentiel, se venge sur les détails, qui tend à tout compliquer, même les choses les plus simples, à multiplier partout les cas particuliers et les exceptions, et aboutit enfin très proprement à transformer en grisaille à sens multiples des textes primitivement écrits à peu près en français.

C'est aussi une critique à retardement, car si le facteur « temps » est rarement à l'honneur dans l'administration française en général et dans celle de la guerre en particulier, il paraît pour la Direction du contrôle n'avoir aucun sens précis ni droit à la moindre considération, et l'on n'en est plus à compter les cas où, malgré toutes mentions d'urgence ou d'extrême urgence dont ont pu s'orner leurs bordereaux d'envoi, les Directions ne voient revenir leurs projets visés que bien après le temps où les mesures envisagées devaient entrer en vigueur.

Le contrôle qui ne contrôle plus

Mais il y a plus. Le contrôle ne se contente pas de jouer le rôle de poids mort à l'administration centrale, retardant, déformant et compliquant toutes les décisions, mais il en arrive à ce jeu à oublier sa tâche essentielle vis-à-vis des services d'exécution régionaux. En d'autres termes, pour avoir voulu ajouter à ses fonctions normales d'autres fonctions qui ne l'étaient pas, le contrôle ne s'acquitte même plus des premières, et les contrôleurs ne contrôlent plus.

On a dit plus haut que le métier de contrôleur était un métier ingrat, exigeant beaucoup d'effort sans donner en échange beaucoup de satisfactions extérieures, et fait ressortir la tendance bien naturelle que pouvaient avoir ceux qui l'exercent à réduire un peu des efforts aussi peu en vue. Mais encore faudrait-il qu'ils fussent plutôt maintenus sur la grande route qu'encouragés à prendre la traverse. Or c'est le contraire qui se passe, et on leur indique rue Saint-Dominique le chemin tout tracé par où s'évader.

Du fait même du contrôle exercé par la direction dont ils dépendent sur les divers services de l'administration centrale, les contrôleurs en mission dans les régions s'estiment qualifiés pour rechercher sur place tous les éléments d'appréciation dont elle peut avoir besoin pour l'exercice de sa tâche. Non seulement ils prennent ce droit, sûrs de ne pas être désavoués, mais ils reçoivent très souvent au départ consigne formelle de diriger leurs investigations dans ce sens. Comme on vient de le dire, la direction du contrôle se borne et entend se borner à la critique. Mais la critique n'exclut pas le conseil, surtout formulé en termes généraux, et même purement négative, a besoin de raisons où s'appuyer. Bref, la direction du contrôle a des idées, idées négatives le plus souvent ou, dans le cas contraire, cantonnées dans les généralités, mais idées tout de même, qui lui sont venues naturellement ou qui lui ont été soufflées d'en haut, et se trouve amenée par une pente bien naturelle à charger ses contrôleurs en mission de rechercher sur place des arguments pour les étayer.

D'habitude, l'enquêteur ne trouve rien ou à peu près, ce qui est assez naturel, les autorités locales ayant tendance à se renfermer dans un laconisme prudent, et n'ayant d'ailleurs pas, le plus souvent, les moyens de satisfaire sa curiosité. Mais cela ne l'empêche pas, après s'être fait fournir beaucoup de papiers inutiles, de bâtir sur ce rien un rapport très copieux qui finira par parvenir « pour avis » quelque six mois plus tard à la direction intéressée. Comme pendant ce temps-là, tout contrôle proprement dit s'arrête, il aurait peut-être été plus simple de la part de la direction du contrôle d'épargner au budget les frais de route de ses contrôleurs et aux services régionaux l'ennui d'une enquête pour rien, et de s'adresser directement et immédiatement à cette direction.

Encore n'a-t-on envisagé ici que le cas d'un seul contrôleur ou d'une seule mission opérant dans une seule région et, par suite, d'un seul rapport à produire ne nécessitant qu'une seule réponse. C'est là le processus pour les questions d'ordre particulier. Mais dès que la question est d'ordre général — et c'est le cas le plus fréquent — les contrôleurs partent de tous côtés, et c'est trois, quatre rapports sur le même sujet, et même plus, que recevra à intervalles espacés la malheureuse direction condamnée au supplice de répondre point par point aux mêmes questions posées seulement dans un ordre ou sous une forme différente, suivant le contrôleur qui a opéré (il faut avoir subi ce supplice pour savoir à quel degré d'exaspération il peut amener ses victimes). Et ce n'est que quand toutes ces réponses auront été faites qu'elle recevra enfin, parfois des années plus tard, la note ou la direction du contrôle consentira à dévoiler sa pensée et à formuler son avis définitif. On peut attribuer à ce mode de procéder toutes les qualités qu'on voudra, sauf celles de simplicité, de clarté et de rapidité.

Le contrôle et les contrôleurs

Je supplie qu'on ne voie dans ce qui précède aucune attaque d'ordre personnel. Les contrôleurs de l'armée sont dans l'ensemble gens fort sympathiques et d'un commerce très agréable. Sans attacher une importance exagérée à l'épreuve qu'ils ont subie, épreuve portant sur des matières qui ne relèvent pas toujours du raisonnement, il reste que cette épreuve très dure a exigé d'eux qu'ils fissent preuve de qualités d'assimilation et de méthode réelles, et surtout de qualités de travail poussées à un très haut degré. Bien entendu, et contrairement à ce que le profane pourrait se figurer, ils ne connaissent pas au moment de leur entrée dans le corps la réglementation de la guerre dans tous ses détails. On ne leur demande, heureusement pour leurs examinateurs et pour eux, rien de semblable, et il faudrait enfermer l'audacieux qui se vanterait d'une pareille performance, soit qu'il ait tort, soit, et surtout, qu'il ait raison. Peut-être est-ce cependant le moment où ils en savent le plus. Ces règlements sont en effet si nombreux et si compliqués et parlent si peu à l'esprit qu'ils fuiront de leur mémoire à mesure qu'ils avanceront en âge et qu'ils prendront bien vite l'habitude de ne plus traiter les questions que les textes sous les yeux. Du moins en connaissent-ils l'essentiel, et ont-ils en main l'outil pour travailler. Restés dans leur arme ou dans leur service d'origine, ils s'y seraient, pour la plupart, distingués. Comment se fait-il que tant de qualités sérieuses vont se traduire à l'exercice par d'aussi maigres résultats ?

La faute en est à la déformation professionnelle. A vivre isolés, en reclus ou en philosophes, loin de la vie administrative, ils en arrivent à oublier ses exigences et ses possibilités. N'ayant plus d'ordres à donner ou à recevoir, échappant à toute responsabilité, ils perdent le sens des réalités. C'est cette déformation qui les amène à croire que le temps ne compte pas, que les papiers se noircissent sans efforts, et à finir par considérer l'administration active non pas comme un organe vivant répondant à des nécessités réelles, mais comme une vague entité créée uniquement dans le but d'être contrôlée. Et c'est en partant de ce principe qu'ils vont pousser tant qu'ils pourront à la complication, la complication, avec les recoupements qu'elle prodigue, permettant de prendre facilement les gens en faute sans se donner à soi-même trop de mal.

Je dis tout de suite qu'à cette déformation professionnelle échappent heureusement, malgré toutes les raisons qu'ils auraient d'y tomber, bien des contrôleurs de l'armée, ou, d'une façon plus générale, bien des fonctionnaires des divers corps de contrôle ou d'inspection. Mais, si nombreux soient-ils, ils sont sans grande influence, au moins jusqu'ici, sur la tendance générale où l'esprit même de ces corps, qui reste le plus souvent celui qui vient d'être indiqué à propos du contrôle de la guerre. Cet esprit, cette tendance pouvaient paraître jeunes il y a quelque quarante ans, à l'époque où l'on croyait au contrôle : aujourd'hui, avec la disparition de la foi, ils n'apparaissent plus que comme l'expression d'un « conservatisme » étroit et suranné.

Le controle de la rue de Rivoli

Au contrôle intérieur, qui s'exerce ainsi avec des modalités différentes, dans nombre de ministères, s'ajoute pour tous sans exception le contrôle extérieur de l'administration des Finances.

Là encore il y a plusieurs manières de procéder. On indiquera tout d'abord les deux principales.

La première pourrait, en empruntant un mot à la marine, s'appeler le contrôle résidant. C'est le contrôle dit « des dépenses engagées » exercé dans chaque ministère par un fonctionnaire détaché des Finances. Le contrôleur des dépenses engagées est dans chacun de ces ministères l'œil du ministre des Finances, quelque chose comme l'observateur américain des commissions d'après-guerre, mais avec des pouvoirs plus étendus. Il suit l'exécution du budget du ministère auprès duquel il est détaché, vise ou refuse de viser les engagements de dépense que sont tenus de lui présenter les services de ce ministère, étudie enfin au premier degré les projets de décrets qui doivent être soumis pour accord au ministère des Finances.

La seconde consiste dans l'examen par les services de la rue de Rivoli de ces projets de décrets eux-mêmes : rentrent dans cette catégorie toutes les propositions de modifications aux tarifs de traitements, soldes ou indemnités diverses. Les décrets les sanctionnant ne seront soumis à la signature présidentielle qu'après avoir été contresignés par le ministre des Finances.

(*A suivre.*) **ACOMAT.**

Bibliographie

Quatre cents millions d'hommes (histoire des Chinois), par M. A. Nourse, ancien professeur au Gingling College de Nankin. Avant-propos et traduction de Jean Marquès-Rivière, membre de la Société asiatique, avec 7 croquis (Payot, 106, boulevard Saint-Germain, Paris).

Ces quatre cents millions d'hommes, c'est le peuple chinois, sur lequel l'attention du monde est une fois de plus attirée aujourd'hui qu'il semble de nouveau menacé d'asservissement.

On verra dans ce livre, ainsi que le dit la préface, « comment cette race humaine a vécu, a souffert, a cherché sa voie presque malgré elle; comment, à travers les vicissitudes de sa politique et de ses gouvernements, les mêmes lois profondes reparaissent, la même tendance se fait jour; comment, en un mot, ce peuple a su se retrouver toujours lui-même au milieu des barbares, des conquêtes, des asservissements, des cataclysmes, des famines, des inondations et des luttes intérieures. Emouvant et profond exemple de la puissance d'une communauté vivante!

LA MARINE FRANÇAISE ET SES RIVALES

La recherche des innovations : l'utilisation maxima du déplacement

La valeur d'un bâtiment de combat n'est pas absolue. Elle n'est que relative, se mesure par la comparaison avec ce qui se fait de similaire à l'étranger. La guerre sur mer a trois phases : le premier combat se livre entre les ingénieurs chargés de dessiner le navire; le deuxième entre les chantiers de construction ; et le troisième, et ultime, entre marins sur les flots. Mais c'est au fond la même bataille. De robustes bâtiments, présentant le maximum de puissance pour un déplacement donné, voilà la condition du succès. « *Quality matters more than numbers* », disait justement lord Fisher. La force réside dans la qualité, non dans le nombre, — et c'est là que réside l'espoir des marines inférieures. Les Allemands, à Jutland, avaient la supériorité de la qualité (protection, canons, vitesse réelle) : ce qui compensa, ou presque, leur grande infériorité numérique. Cet avantage capital, ils l'ont apparemment conservé, à force de ténacité et d'esprit de méthode dans la *recherche technique* menée avec des moyens financiers pour ainsi dire illimités. Leur type *Deutschland* de 10.000 tonnes (nominalement), dont ils ont trois exemplaires en service, est, stratégiquement, tactiquement, un placement infiniment supérieur à nos croiseurs de 10.000 tonnes classe Washington (6 *Tourville*, 1 *Algérie*) comme aussi aux similaires anglais (13) et italiens (au nombre de 7).

Quelque classe de nouveaux navires allemands qu'on examine, leur supériorité relative éclate. Nos trois *Duguay-Trouin* de 8.000 tonnes ne valent pas les cinq *Karlsruhe-Leipzig* de 6.000 tonnes qui ne paraissent pas non plus inférieurs à nos six *La Galissonnière* de 7.700 tonnes qui n'en sont d'ailleurs qu'une copie agrandie, peut-être améliorée sur certains points. De même, il y a de bonnes raisons de penser que les *Gneisenau* et *Scharnhorst* de 26.000 tonnes, dessinés en connaissance de cause et bénéficiant de progrès scientifiques plus récents, auront quelque supériorité sur nos *Dunkerque* et *Strasbourg*, auxquels ils sont d'ailleurs numériquement opposés, notamment sur la protection et la vitesse. Certes, nos *Dunkerque* ne seront pas déclassés ou même en état d'infériorité pour cela. Ce sont de robustes cuirassés, *marqués du caractère offensif*, avec leurs deux tourelles quadruples bien battantes, leur protection extrêmement robuste et soignée, leur armement antiaérien et antitorpilleur bien fourni et bien disposé. Ils feront honneur à la construction française, seront des armes sûres et redoutables entre les mains de chefs hardis, alliant la prudence à l'audace, tels qu'en forme d'Ecole supérieure de guerre: ils pourront affronter tout venant. Il en sera de même, naturellement, des *France* et *Verdun* de 35.000 tonnes, copies agrandies, renforcées, du *Dunkerque*. Mais, tout de même, il nous faut noter que la conception de ce genre de cuirassé nous vient d'Angleterre, du type *Nelson-Rodney*.

Il faut restaurer l'antique prédominance de la construction navale française

Pour qui étudie notre actuelle flotte de combat du point de vue comparatif, il est réconfortant de considérer la liste substantielle des éléments de supériorité ou d'excellence qu'elle possède de l'avis unanime des experts étrangers. Navires bien dessinés, bien construits d'une façon générale — bien qu'on note une différence de valeur, quelquefois considérable, entre unités de même classe, due à ce que l'Amirauté de Paris n'observe pas les règles de la *spécialisation*, sans laquelle on ne fait rien de vraiment bien. Contre-torpilleurs et sous-marins ne craignent aucune comparaison. Mais, par contre, la construction française n'occupe plus la place prépondérante qui fut sienne si longtemps sous la Monarchie (quand les prises françaises étaient minutieusement copiées dans les arsenaux anglais), qu'elle occupait encore sous l'Empire quand Dupuy de Lôme créait successivement le premier vapeur de guerre et la première frégate cuirassée, la *Gloire*, et même à la fin du siècle dernier quand de Bussy créait le croiseur-cuirassé avec le *Dupuy-de-Lôme* de 6.300 tonnes, continué avec les petits mais excellents (pour l'époque) croiseurs cuirassés de la classe *Bruix, Latouche, Tréville*, qui jouèrent encore un rôle en 1914-1916, alors que des croiseurs plus neufs, plus grands et moins armés se trouvaient moins utilisables.

De quelques innovations étrangères

Certes, il serait stupide d'innover par le seul souci de briller par l'originalité, et de même d'accumuler cuirasse et canons dans de petits déplacements au détriment, par exemple, des précieuses qualités nautiques ou de l'habitabilité. Le mérite — et c'est essentiellement la difficulté — consiste, sans sacrifier aucun élément d'efficience à réaliser la plus grande valeur militaire le plus économiquement possible et non, à se contenter de suivre le sillon tracé par d'autres, apportant çà et là quelque amélioration de détail. Trop de mépris pour la cuirasse qui devrait trouver place même sur les contre-torpilleurs dont la vitesse reste à la merci même de mitrailleuses. Combattre c'est pouvoir résister, « encaisser ». Se faire petit, très petit pour offrir une cible peu vulnérable, ou être à l'épreuve des coups, jusqu'à un certain point : voilà le dilemme. Et c'est ce qui fait que les Anglais demandent : « Qu'est-ce que les *Frenchmen* veulent faire avec leurs superdestroyers? » et que les Anglais recouvrent d'une carapace mince l'appareil moteur de leurs nouveaux destroyers de 1.850 tonnes. J'ai eu l'occasion de visiter le *Gotland*, petit croiseur-cuirassé suédois de 4.000 tonnes, portant 100 mines, 8 avions, 6 canons de 152 à plus de 27 nœuds. Ce remarquable compromis a inspiré à l'Amirauté anglaise (plans Thornycroft) un petit croiseur porte-avions cuirassé (pont) de 3.500 tonnes : 28 nœuds, 7 avions. Innovons!

« Queen Mary » et « Normandie » ?

L'issue de ce duel passionnant, — de grande importance au point de vue construction navale, tourisme et prestige — restera en suspens jusqu'à la première traversée du *Queen-Mary* à la fin du mois. Tout est obscur, confus : les pronostics sont impossibles. Le géant anglais a fait, refait ses essais de vitesse : 32 nœuds 84 de vitesse maxima, pas de vibrations à 30 nœuds (!). Notons que les partisans du *Queen-Mary* sont moins péremptoires, qu'il n'est plus question des 32 nœuds 5 de vitesse moyenne et des 96 heures de traversée que le *Daily Telegraph* revendiquait dans son numéro du 13 novembre 1934. (*Lunch in Cherbourg on Saturday : tea in New-York on Wednestay afternoon.*) — On déjeune à Cherbourg le samedi, et le mercredi suivant on est à New-York pour le thé ! — 3.100 milles marins en 96 heures.) Telle était l'ambition officielle, *the schedule*, de la Cunard-White Star Line. On continue la discussion sur la question des dimensions. La jauge brute officielle du *Normandie* est de 82.700 tonnes; celle du *Queen-Mary* est inférieure de deux mille tonnes. Par contre, on fait remarquer ici que si le français est plus long : 1.029 pieds contre 1.018 hors tout, l'anglais est plus long dans l'eau de 35 pieds et que son déplacement est supérieur et de beaucoup. Le « Journal of Commerce » de Liverpool ne craint pas de donner, dans son dernier numéro, les chiffres suivants, évidemment erronés : 120.000 tonnes pour le *Queen-Mary*; 68.500 pour *Normandie* ! ! Ce qui démontre combien il est difficile de discuter. Disons que beaucoup d'experts de ce côté-ci de la Manche sont pleins d'admiration pour la conception originale du chantier de Penhoet et pour la façon dont elle a été exécutée d'abord, et ensuite judicieusement améliorée sur les données de l'expérience réelle, seule arbitre en matière aussi délicate et incertaine — car les résultats des bassins d'essai des carènes ne sont encore qu'approximatifs.

Résumons brièvement la position relative du paquebot français dans la joute qui commence. Même si *Normandie* était battu, la défaite ne serait que partielle (et elle ne serait même que provisoire en raison d'améliorations pratiques donnant un supplément de puissance de 35.000 chevaux). *Queen-Mary*, mis sur cale le 1er décembre 1930, a vu sa construction arrêtée le 12 décembre 1931, soi-disant pour des causes financières, en réalité pour révision des plans, augmentation de la puissance, victoire sur le *Frenchman*. Ce qui fait que la construction n'a repris que le 3 mai 1934, après que les ingénieurs britanniques eurent pleine connaissance des détails du *Normandie*. Le champion français premier prêt en 1935 est le premier dans l'arène en 1936, après d'heureuses modifications qui ont corrigé des points faibles (notés ici-même). Ses performances sont superbes, considérant son infériorité nominale.

Captain **JOHN FROG.**

L'AVENIR DE NOS CADRES

En attendant Daladier

(*Suite de la 5e page*)

Ensuite, l'article 149 de la loi du 31 mai 1933 (avancement pour le grade de commandant) peut très bien, malgré les inconvénients graves que nous avons ici même signalés, rester en vigueur aussi longtemps qu'on voudra. Il suffira d'un article subreptice dans une loi de finances. L'avancement pour le grade de commandant continuera donc à se faire exclusivement au choix, dans les conditions les plus déplorables d'incertitude et d'iniquité.

Comme depuis sa mise en vigueur, et ainsi que nous l'avons déploré, l'état-major de l'armée n'a rien pu ou rien voulu faire pour instaurer, sur ce point, un régime raisonnable, il aura mauvaise grâce à se plaindre.

Il n'y songera, d'ailleurs, même pas.

Nous avons donc là, entre les mains des Loges et du Front populaire, un excellent moyen d'épuration des cadres supérieurs de l'armée, et d'élimination efficace de tous les éléments jugés suspects.

Les modérés et les nationaux, ou prétendus tels, auraient bien tort de s'en plaindre, puisqu'ils l'ont reçu avec enthousiasme et appliqué avec zèle pendant trois ans.

Enfin, si ces moyens paraissent insuffisants, il reste celui de la mise à la retraite d'office, exécrable précédent, et redoutable machine de guerre, qui ne se justifiait ni dans son principe inique, ni dans ses résultats lamentables. Conséquence de la réduction des 5.000 officiers, reniée par tous ceux qui l'appliquèrent, mais pieusement défendue, par lâcheté ou par calcul. Quel instrument magnifique pour les épurateurs de demain!

Tout cela, hélas! nous amène à ces deux conclusions :

L'*Action française* avait raison, contre l'aveuglement des uns et l'inertie des autres, en réclamant sans relâche l'abolition de mesures criminelles contre les cadres, et en prédisant les dangers de leur maintien.

La République, quelle que soit sa couleur ou son étiquette, est l'ennemie mortelle de l'armée et du pays.

G.

Renseignements militaires

Médaille des évadés

La loi du 20 août 1926 a créé la médaille des évadés. Il parait utile de noter qu'une loi du 20 avril dernier a complété certaines dispositions de l'ancienne loi pour permettre l'attribution de cette médaille aux femmes ou jeunes filles françaises ayat accompli des actes d'évasion avec un motif de citation n'entraînant pas la concession de la croix de guerre, sans qu'elles aient à apporter la preuve qu'elles se sont mises à la disposition de l'autorité militaire française.

De même, cette loi complémentaire prévoit que la médaille peut être décernée à des étrangers dans les mêmes conditions qu'à des Français s'ils se sont évadés en compagnie de Français ou si, évadés eux-mêmes, il est notoire qu'ils ont favorisé l'évasion de Français.

Morts pour la France

La mention « Mort pour la France » peut parfaitement être portée sur un acte de décès d'un ancien militaire réformé et décédé dans ses foyers, des suites de blessures ou de maladies contractées pendant la guerre.

Il faut, pour cela, obtenir un avis favorable de l'autorité militaire, avis qui est demandé au ministre des Pensions, que ce soit par le maire de la commune ou par la famille du militaire décédé.

Emplois réservés

Je reviens sur la question de ces emplois en indiquant que le fait d'être classé au « Journal officiel » du 1er mars, ne constitue pas un droit à une nomination dans les six mois, comme cela avait lieu antérieurement mais, seulement pour ceux qui sont classés dans la limite des places vacantes, figurant sur la dernière liste.

Il est à souhaiter que la nouvelle réglementation soit modifiée afin que les droits des mutilés de guerre puissent être défendus et, pour cela, que les administrations soient astreintes à signaler les vacances de leurs personnels.

Prélèvement de 10 %

Le ministre des Finances vient de préciser dans une circulaire les modalités d'application du prélèvement de 10 % en ce qui concerne les dépenses de l'Office national des mutilés combattants.

L'exemption du prélèvement de 10 % s'applique aux dépenses ayant trait à l'entretien, l'instruction, l'éducation des pupilles de la nation, lorsque les sommes sont versées directement aux familles avec justification ou sans justification.

De même les allocations et secours divers accordés aux pensionnés et aux anciens combattants, les prêts d'honneur, consentis aux pensionnés et aux anciens combattants, pour leur établissement, leurs besoins professionnels, la construction d'une habitation à bon marché, sont exempts de la retenue de 10 %.

LES LIVRES

LANGHORNE GIBSON et vice-amiral HARPER : *L'Enigme de Jutland*

Du 4 août 1914, date de l'entrée en guerre du Royaume-Uni, au 31 mai 1916, il n'y eut pas d'événement primordial à enregistrer à la mer. Le passage des Détroits par le *Gœben* et le *Breslau*, la destruction systématique des croiseurs allemands d'outre-mer, l'engagement du Dogger-Bank lui-même, qui avait eu cependant la mer du Nord pour théâtre, ne pouvaient passer que pour des opérations de détail sans conséquences maritimes définitives. Le seul fait un peu saillant résidait dans l'ouverture de la guerre sous-marine. Mais près de vingt-deux mois s'étaient écoulés sans que les flottes de haute mer allemande et britannique, ces puissantes escadres construites et entretenues à grands frais, eussent seulement fait mine de vouloir s'affronter. Il semblait que chacun restât sur l'expectative, dans la crainte d'un désastre possible. Cette situation devait paraître aux profanes aussi paradoxale que si les armées de terre française et allemande s'étaient, depuis la mobilisation, soigneusement gardées l'une et l'autre de prendre l'offensive, et s'étaient bornées à envoyer quelques patrouilles, de temps en temps, de l'autre côté de la frontière.

La bataille du Jutland fut la première grande bataille navale de la guerre. Elle devait être également la dernière. Quel avait été le résultat de ce combat sans précédent? La question fut tout de suite vivement débattue. Les escadres avaient à peine rejoint leurs ports d'attache pour y panser leurs multiples blessures, que de véhémentes controverses s'engageaient. Publié dès le lendemain de la bataille, le communiqué allemand, bien que le mot de « victoire » n'y figurât point, déclarait que les engagements avaient tourné à « l'avantage » de la flotte impériale de haute mer et révélait de lourdes pertes dans les grandes unités britanniques. La rédaction maladroite du communiqué anglais, paru seulement le 3 juin, sembla confirmer les prétentions allemandes. En même temps, la presse anglaise s'attaquait véhémentement à l'amiral Jellicoe, qu'elle rendait responsable de l'échec. L'amiral Beatty, commandant l'escadre des croiseurs de bataille qui avait souffert les pertes les plus lourdes, se trouvait au contraire l'objet d'une admiration générale de la part des rédacteurs en mal de copie. Il faut dire que cette prédisposition à charger le commandant en chef pour disculper Beatty avait pris son origine dans l'aversion de Jellicoe pour les journalistes, qu'il avait toujours, par principe, refusé d'admettre à bord du navire-amiral. Cette fois, tous ces bouillants stratèges, qui n'avaient sans doute jamais tenu d'autre arme que leur porte-plume, tenaient leur vengeance. Ils ne se privèrent point de l'exercer au détriment de la vérité, qu'il leur était d'ailleurs, vraisemblablement, fort indifférent de connaître. La légende s'incrusta si bien dans le public, qu'il aurait fallu des années pour rétablir les faits dans leur exactitude. Depuis la publication du courageux ouvrage de l'amiral Bacon, le *Scandale du Jutland* (1), livre qui fit sensation, car l'auteur y prenait la défense de lord Jellicoe et rendait formellement lord Beatty responsable de la défaite des croiseurs de bataille, l'idée a fait du chemin, le mystère s'est éclairci.

Aujourd'hui, après vingt longues années où s'inscrivirent de si furieuses polémiques, deux écrivains anglais, MM. Langhorne Gibson et le vice-amiral Harper, peuvent enfin nous offrir un récit de la grande bataille navale, suffisamment détaillé pour dissiper les brumes qui ont trop longtemps dissimulé le vrai visage de ce combat titanesque. Certes, nous ne devons jamais oublier que ce sont des Anglais qui tiennent la plume, et cela incitera normalement le lecteur à n'adopter leurs conclusions qu'avec certaines réserves. Il est bien difficile d'être à la fois juge et partie dans toutes les conditions d'impartialité souhaitables, et nous ne devons pas oublier que dans la bataille du Jutland ne se pose pas seulement le cas Beatty-Jellicoe, mais aussi le cas Allemagne-Angleterre. Quoi qu'il en soit, *L'Enigme du Jutland* (2) m'apparaît, sans contestation possible, comme l'étude la plus complète, la plus riche en documents, la plus passionnante qui ait paru sur le sujet. L'abondance des faits, relatés dans un style dépouillé, suffit à faire naître l'émotion. Les auteurs ont réussi à nous faire vivre intensément la grande bataille. Il est fort rare qu'un livre d'histoire atteigne à une pareille puissance d'évocation, et ce mérite exceptionnel devrait déjà valoir un vif succès de librairie à *L'Enigme du Jutland*, qui, du point de vue technique, offre en outre une base d'études très sérieuse à tous ceux qu'intéressent les problèmes de la guerre navale.

⁂

On n'analyse pas un livre aussi compact, aussi chargé en substance. Il faut le lire de bout en bout et suivre le récit en s'aidant des multiples cartes et croquis qui l'illustrent. Aussi voudrais-je seulement tenter de dégager ici des faits exposés par MM. Langhorne Gibson et le vice-amiral Harper quelques enseignements.

Première constatation, et qui me paraît d'une très grande importance, les Anglais ont montré au Jutland qu'ils étaient d'assez médiocres artilleurs. Le fait était sans doute cruel à reconnaître pour des sujets de Sa Gracieuse Majesté. Aussi les auteurs de l'*Enigme du Jutland* se sont-ils appliqués à discuter les chiffres publiés après la guerre par l'Amirauté allemande et d'après lesquels les canonniers allemands auraient mis 3,33 % de coups au but alors que les Britanniques n'auraient atteint qu'un pourcentage de 2,17. Nous admettons bien qu'en pareille matière il ne faut pas croire un ancien adversaire sur parole. Mais, après rectification, les deux écrivains anglais doivent encore accorder un pourcentage de 2,44 aux Allemands contre 2,17 à leurs compatriotes. Et la différence subsistant en faveur des artilleurs allemands est d'autant plus sensible que, dès le début de l'action et pratiquement jusqu'à la fin, les Anglais purent mettre en ligne des forces numériquement supérieures à celles de l'adversaire. Ayant la possibilité de tirer, dans le même temps, un plus grand nombre d'obus, les artilleurs britanniques auraient donc dû logiquement s'assurer progressivement le meilleur pourcentage de coups au but, pour cette simple raison que l'artillerie d'un navire qui a déjà subi de nombreuses avaries voit diminuer l'efficacité du feu des pièces restées en état de tirer. Or, les événements tournèrent à l'encontre de cette prévision, et la première phase de la bataille, la rencontre des escadres de croiseurs Hipper et Beatty, est, à cet égard, particulièrement édifiante.

Les auteurs de l'*Enigme du Jutland* reprochent, avec juste raison, à lord Beatty d'avoir imprudemment laissé « à la traîne » les quatre cuirassés rapides dont il disposait et qui lui eussent assuré dès l'entrée une écrasante supériorité sur Hipper. Trop ardent, Beatty se rua, en effet, au combat avec ses seuls croiseurs de bataille. Néanmoins, il faut reconnaître que, malgré cette faute, l'amiral anglais, avec six grandes unités contre cinq, disposait encore d'une bordée plus lourde que celle de l'adversaire. La lutte aurait donc dû tourner à l'avantage des Britanniques. Or, tout au contraire, lorsque prend fin l'engagement des croiseurs, les résultats du tir sont les suivants :

Du côté britannique : l'*Indefatigable* et le *Queen-Mary* ont coulé ; le *Lion*, le *Princesse-Royal* et le *Tiger* ont reçu de nombreux coups au but ; seul, le *New-Zealand* n'a pas trop souffert, n'ayant reçu qu'un projectile.

Du côté allemand : le *Seydlitz*, le *Moltke* et le *Von der Tann* ont reçu chacun trois projectiles; le *Lutzow* en a reçu un; le *Derflinger* est intact.

Encore faut-il noter que lorsque Beatty rompt le combat, il est soutenu depuis un bon moment par les quatre cuirassés rapides accourus à la bataille et que plusieurs coups encaissés par les croiseurs de Hipper sont imputables à l'artillerie de ces derniers bâtiments.

On nous dit bien que la visibilité favorisait les Allemands. Mais, à ce duel d'artillerie, il y avait un précédent, celui du Dogger-Bank où Beatty avait déjà rencontré Hipper, et les résultats s'étaient trouvés les mêmes. Au Dogger-Bank, en effet, chaque adversaire avait tiré environ un millier d'obus lourds. L'artillerie britannique n'avait réussi que trois coups au but quand l'artillerie allemande en avait totalisé quatorze. Les Allemands avaient mis complètement hors d'action le grand croiseur *Lion*, atteint douze fois par de gros projectiles. Les Anglais n'avaient sérieusement atteint que le *Blucher*, bâtiment de classe inférieure, insuffisamment cuirassé et qui avait finalement coulé. Ces chiffres et ces états de pertes sont assez éloquents pour se passer de commentaires.

Ils nous confirment, d'ailleurs, dans l'opinion qu'il n'y a dans le monde que trois grands pays d'artilleurs : la France, l'Allemagne et le Japon. Peut-être faudrait-il ajouter encore l'Italie à cette courte liste. Mais, à moins qu'ils n'aient, depuis la guerre, réalisé de grands progrès — ce qui paraît douteux — les canonniers anglais doivent être normalement relégués au second plan, avec les Américains. Dès lors, que veut effectivement la puissance navale britannique moderne? Jadis, sur mer, la manœuvre était reine et le tir n'avait qu'une importance secondaire. Il n'était guère difficile de mettre des coups au but dans des batailles comme celles d'Aboukir ou de Trafalgar, où l'on se bombardait presque à bout portant. Mais, de nos jours, d'habileté des mouvements doit nécessairement se combiner avec une extrême justesse des feux déclenchés à des distances considérables. La manœuvre de Jellicoe au Jutland fut particulièrement heureuse. Elle sauva la situation compromise. Mais si ce grand marin, qui n'eut que quelques minutes pour décider, d'après de faibles renseignements, du déploiement de ses forces, n'avait pas réussi à « barrer le T » aux escadres de bataille allemandes, que se fut-il passé? La supériorité du tonnage aurait-elle suffi à compenser la déficience du tir britannique? Rien n'est moins certain. *Et nunc reges, intelligite*... Nous ne sont pas adversaires de l'alliance franco-anglaise. Mais pas au prix de toutes les concessions. Et les gens qui croient la puissance navale britannique capable de suppléer à l'appui que l'Italie pourrait nous apporter demain sur terre, sur mer et dans les airs, devraient bien méditer cette expérience d'un passé aussi proche.

⁂

Autre constatation : la Grande-Bretagne, qui sait mieux que toute autre puissance navale la vulnérabilité d'une flotte de guerre moderne, s'est gardée au Jutland et se gardera vraisemblablement toujours d'exposer la sienne aux risques d'un combat trop prolongé. « Montrer la force — plus apparente que réelle, comme on l'a vu plus haut — mais ne pas s'en servir », telle semble être la devise actuelle du Royaume-Uni. Au Jutland, quoi qu'on en dise, la poursuite de la flotte allemande fut molle et visiblement inspirée du désir de voir l'adversaire rallier ses ports sans autre forme de procès. Mais cette crainte de la bataille a trouvé une illustration nouvelle et plus décisive. Nous concevons bien qu'il était inutile d'insister si le but stratégique, le maintien du blocus, était atteint. Il est évident que, dans l'esprit du gouvernement de Londres, la concentration des vaisseaux britanniques en Méditerranée devait suffire, l'an dernier, à retenir M. Mussolini dans ses projets d'expansion coloniale. Malheureusement, le chef d'Etat italien n'ayant pas cédé à l'intimidation, et le pays réel français, alerté par Maurras, ayant renaclé à se battre pour les beaux yeux de l'Angleterre, celle-ci s'est finalement bien gardée de passer de la menace aux actes. Les gros navires coûtent trop cher, il est trop long de les remplacer, et la perte de quelques unités importantes aurait suffi à faire perdre à la Grande-Bretagne la place éminente qu'elle tient encore dans le monde. Conclusion : sans l'appui d'une grande puissance continentale, le Royaume-Uni est incapable de faire triompher sa politique. L'Angleterre, dont le prestige se trouve, d'ailleurs, rudement atteint par l'affaire d'Ethiopie, a davantage besoin de la France que nous n'avons besoin d'elle. Il serait donc normal de ne plus nous traîner servilement dans son sillage, quand nous pourrions lui imposer nos vues.

Dernière remarque, d'un ordre plus général : le secret des opérations navales, qu'il était jadis relativement facile de garder, est de nos jours constamment menacé par l'usage de la T. S. F. L'activité inusitée d'un grand nombre de navires allemands, révélée par l'observation radiogoniométrique, suffit à révéler à l'Amirauté anglaise qu'une importante opération se préparait chez l'adversaire. Au matin du 30 mai 1916, il devint évident que la flotte de haute mer s'assemblait dans les estuaires des fleuves allemands. Le même jour, les postes d'écoute interceptaient enfin un signal indéchiffrable, mais qui était transmis à toutes les unités de la flotte allemande, ce qui en décelait l'importance. La capture de ce radiogramme suffit à déterminer la sortie de la grande flotte que l'amiral Sheer trouva ainsi sur son chemin quand il la croyait à Scapa-Flow.

On n'a pas encore, à ma connaissance, trouvé un remède à l'indiscrétion des ondes radioélectriques qui permettent aux observateurs ennemis de déterminer avec une précision assez grande l'emplacement de chaque poste émetteur. Dès lors, même si l'adversaire ne saisit pas la teneur exacte des messages, il peut suivre constamment les mouvements des unités navales. Faudra-t-il donc complètement supprimer la radio maritime en temps de guerre et s'en tenir aux simples procédés de signalisation optique, de portée fatalement restreinte? C'est un très grave problème qui devrait être, d'ores et déjà, résolu par les autorités compétentes.

Hubert de **LAGARDE.**

(1) Un vol. Chez Payot.
(2) Un vol. Editions de la Nouvelle Revue Critique.

LES SPECTACLES

L'Ecran de la Semaine

« Impétueuse jeunesse » (Ah Wilderness)

N'êtes-vous qu'un honnête régisseur de spectacles comme il y en a quelque trois mille répartis entre Paris, Hollywood, Londres, Rome et Berlin, n'avez-vous sous vos ordres que des acteurs simplement consciencieux? Si vous voulez faire carrière à l'écran, il vous faudra choisir le tuteur d'une intrigue solidement nouée et charpentée, ayant des vertus dramatiques bien distinctes de l'illustration plus ou moins heureuse que vous lui ajouterez.

Etes-vous un homme de cinéma? Possédez-vous jusqu'au fond ce métier singulier, presque encyclopédique, très mal défini encore, que l'on nomme sans raison la « mise en scène » et qui va du talent photographique à la composition quasi musicale d'un montage? Vous pourrez très aisément vous passer de cette intrigue constituée, de l'histoire comprimée, refondue, articulée selon les règles du vaudeville, du drame ou du roman.

Nous avons rarement trouvé un meilleur exemple à l'appui de cet axiome à peu près irréfutable que le délicieux film *Jeunesse impétueuse*, le meilleur qu'ait projeté le cinéma Edouard VII depuis la *Patrouille perdue*. Rarement le fil conducteur d'un spectacle a été plus ténu.

Quoi? Pas de sujet? Bien au contraire, un sujet copieux, vaste, multiforme, mais qui, justement, est irréductible à une anecdote plus ou moins ingénieuse et plausible. Un sujet de cinéma par excellence. A l'origine, on en a fait une pièce de théâtre. Je ne la connais pas, elle n'a jamais été jouée en Europe. Je ne doute pas qu'elle ne soit très inférieure à un film signé d'un artiste qui possède une maîtrise absolue de l'image, Clarence Brown.

⁂

Impétueuse Jeunesse (il aurait mieux valu dire *Ah! Jeunesse*, mais le titre appartient à Courteline) est un portrait de famille. Une bonne et bourgeoise famille de la province américaine, dans un temps paisible où chacun peut encore vivre à sa guise, vers 1906. Le père, M. Miller, dirige un journal de tout repos. Il héberge son frère, Spid, un brave pochard qui noie dans le wiskhy ses meilleures intentions. L'univers de la mère se réduit à ses trois garçons et à sa petite fille, et cela est déjà très absorbant.

Le fils aîné, depuis qu'il est à l'Université, n'a plus de goût que pour les sports. Le cadet, Richard, est en pleine crise intellectuelle de croissance. Il va sortir du lycée avec tous les prix. Il s'apprête à réformer l'univers. Il est fanatiquement féru de Swinburne. La confidente de ses discours exaltés est sa petite voisine Muriel, qui l'admire et l'aime éperduement. Mais le père de Muriel goûte peu la poésie, encore moins les projets de refonte social. Voilà Muriel contrainte d'écrire une lettre de « rupture » à Richard. Celui-ci entend jouer les hommes forts. Le soir du 4 juillet, fête nationale que les gamins célèbrent par une pétarade monstre, il va prendre une sévère cuite, et il évite de peu, dans un cabaret borgne, les entreprises d'une professionnelle. Le père Miller lui fait amicalement la morale, lui tient le traditionnel discours sur les dames qu'il est préférable d'éviter, en particulier dans l'âge tendre. Le cœur de Mariel sera facilement reconquis. Ce chenapan de Spid lui-même va trouver le bonheur et peut être la sobriété auprès de sa belle-sœur, la douce tante Anna.

Rien de plus. Mais cela suffit à recréer sous nos yeux avec leur chaleur, leurs faiblesses et leurs vertus une dizaine d'existences avec le même art patient, précis, ami de la vie que celui des romanciers anglo-saxons. C'est une suite charmante de tableaux d'un trait plus franc, plus vigoureux que chez Dickens, et combien plus juste : la distribution des prix avec les jeunes orateurs dont la voix mue, l'écolière qui se produit dans un solo de clarinette; la nuit du 4 juillet, où l'on attend Richard, la mère incapable de dissimuler son angoisse grandissant avec l'heure, le père qui ne veut avoir l'air de rien; le retour du pique-nique, où Spid une fois de plus, s'est outrageusement cuité. Le vieux Miller n'est pas moins coupable, mais il a plus d'aplomb. Il ne perdra la face qu'en administrant une claque involontaire et magistrale aux avantages de son épouse effarée. Ce seul trait, trop gros sur le papier, est sur l'écran d'une dignité burlesque qui pourrait illustrer une définition de l'humour anglo-saxon, revu par les Yankees.

Rompant avec toutes les traditions d'Hollywood, Clarence Brown est allé tourner ses extérieurs dans une vieille ville du Massachusetts. Une des scènes que l'on redoutait (clair de lune empaillé, bosquets en fil de fer), le duo de Richard et de Muriel y gagne, entre autres, une exquise vérité. Dix-sept ans, une jeune fille que l'on cherche avec désespoir dans une nuit chaude d'été, la pénombre d'un jardin public où va fondre dans un baiser timide cette première brouille d'amoureux dont on se faisait une effrayante tragédie... On compterait sur les cinq doigts les films où l'on a pu, comme l'autre soir, revivre ces souvenirs dans toute leur pureté.

⁂

La personnalité de Clarence Brown n'a jamais été très accusée. Il a tourné indifféremment des films pour Rudolph Valentino, pour Greta Garbo, des films sur les chercheurs d'or ou sur la vie de collège. Mais il pratique le cinéma depuis vingt ans. C'est mieux qu'un bel artisan : un virtuose, et qui n'étale jamais sa virtuosité.

Il faut dire qu'il est servi cette fois par une troupe incomparable. Des vétérans comme Lionel Barrymore qui n'a sans doute jamais été meilleur, oubliant en veston le cabotinage de ses rôles historiques. Wallace Beery, peut-être un peu trop truculent pour appartenir à cette famille, mais dont le seul aspect physique vous épanouit. Aline Mac-Mahon, Spring Byingrom, si vraies dans leurs rôles de vieille fille encore aimable ou de bonne mère poule. De charmants débutants, comme Eric Linden, si juste dans sa gaucherie un peu brutale et ses ardeurs de potache, Cecilia Parker, qui ajoute un exquis visage de vraie jeune fille à la troupe des adolescents d'Hollywood. Enfin, dans le rôle de la benjamine intraitable, une minuscule vedette, Bonita Granville, dont les mines rouées, les farces et les mots féroces sont une des joies du spectacle.

« Ils étaient trois »

On retrouve l'étonnante petite Bonita Granville dans *Ils étaient trois...* le film américain tiré lui aussi d'une pièce de théâtre et qui vient de remplacer le *Fantôme à vendre* de René Clair à l'écran du cinéma Byron. Ce film est tiré d'une pièce de théâtre. M. Lucien Dubech lui consacre justement son feuilleton d'aujourd'hui. La rencontre est assez rare. Elle va permettre de juger sur le vif que lorsque le cinéma s'empare d'un thème dramatique déjà exploité à la scène, c'est toujours pour en accentuer les faiblesses et pousser presque jusqu'à l'absurde ce que ce thème comportait de moins plausible.

Bonita Granville incarne cette fois une enfant non plus rétive mais abominable, avec une dangereuse précocité dans la calomnie. C'est la pire mauvaise tête d'un pensionnat de province tenu par deux jeunes étudiantes pauvres et d'une dévouement infini. La petite peste, pour se venger des punitions qu'on lui inflige, invente une rivalité amoureuse entre ses deux maîtresses. Elle raconte à sa grand'mère que l'une d'elles attire la nuit dans sa chambre le fiancé de l'autre et glisse encore bien d'autres détails.

Elle arrive bien entendu à ses fins, car sa grand'mère la retire aussitôt de l'école, et se hâte d'avertir les autres parents qui l'imitent. Les deux étudiantes sont ruinées, elles perdent le procès en diffamation qu'elles ont intenté. Pis encore : elles finiront par se soupçonner, par se séparer. On se demande même si l'aînée ne se tuera pas. Tout cela est joué avec autant de tact que de simplicité par le trio de la sensible Myriam Hopkins, de la fine et jolie Merle Oberon, de Joel Mc Clea, un peu plus effacé. Mais cette constance du malheur sur ces trois jeunes têtes tient par trop visiblement à la volonté du scénariste, et cette volonté utilise un postulat inadmissible : le crédit que l'on accorde jusque devant le tribunal à un affreux petit démon femelle, dont les méchancetés sont malgré tout encore très enfantines, qui se contredit, qui est sans cesse à deux doigts de se démasquer.

En bonne logique, en saine pédagogie, l'odieuse gamine devait recevoir immédiatement une solide fessée qui eût tout remis en place. On attend de scène en scène cette correction exemplaire avec une nervosité grandissante, qui finit par vous faire attacher un certain intérêt à l'action, mais que l'on ne saurait cependant tenir pour un ressort dramatique. Dans la dernière partie du spectacle, notre irritation se tourne contre les personnages qui se torturent avec une persévérance de masochistes, tournent le dos aux innombrables portes de secours ouvertes devant eux.

J'aime à croire que ce film est avant tout une œuvre de propagande destinée à la restauration des châtiments corporels dans l'enseignement! C'est une méthode autrement plus humaine que les lamentables cas de conscience où s'empêtrent les héros. Leur dialogue ne laisse pas d'être emberlificoté lui aussi d'ambitions moralisatrices qui ne sonnent jamais très juste dans aucune langue, mais singulièrement dans celle du cinéma américain, surtout lorsqu'il prétend se hausser à une certaine littérature.

Pour ne parler que de la facture, le prologue est traînant, on tarde beaucoup à entrer dans le vif du sujet. La mise en images est d'une honnête banalité, la coupe des scènes reste théâtrale.

La petite Bonita Granville, avec son front buté, ses grands yeux trop perspicaces, est certainement une extraordinaire actrice-enfant, d'une intelligence inquiétante, presque monstrueuse. C'est un soulagement que de voir auprès d'elle une vraie petite fille, la charmante écolière blonde épouvantée par ses manèges, et qui joue presque aussi naturellement.

« Cent blagues »

Eddie Cantor, comme Harold Lloyd, a peu de moyens personnels. Ce petit Juif à type irlandais, venu de la radio, nous amusa dans son premier film par sa voix glapissante de tenorino, par ses gros yeux saillants qu'il peut faire tourner comme des toupies, enfin par ses entrechats qu'il exécute volontiers sous un maquillage de nègre.

A son quatrième film, il roulait toujours les yeux et se barbouillait encore de cirage. C'est à peu près tout ce qu'il sait faire seul. Il ne vaut que par la rapidité et l'abondance des « gags » qu'on lui fournit. Ceux de son dernier film sont inégaux. Il y a un excellent début, une parodie de la méthode Coué. Eddie Cantor, humble commerçant, bafoué par sa clientèle, vient d'acheter une « méthode pour réussir ». Son ingénuité même va le servir. Il applique au pied de la lettre les formules du bouquin et il étonne tout le monde. Surgit un apprenti gangster, adepte, lui aussi, de la méthode, et qui essaye d'intimider Eddie. Mais il n'a pas encore dépassé la cinquantième page du bouquin. Eddie, qui le connaît jusqu'au bout, obtiendra facilement l'avantage.

Le voilà devenu directeur d'un parc à attractions, endroit cher au cinéma depuis toujours. On n'en tire pas immédiatement tout le parti que l'on attendait. Le milieu du film est très mou, coupé de numéros de variétés assez médiocres. Mais on termine sur une poursuite superbe, qui commence dans le tunnel d'amour, rebondit sur les montagnes russes et s'achève en montgolfière, avec quelques truquages ébouriffants. Pour ces seuls truquages, le film d'Eddie Cantor mérite l'indulgence. Il renoue avec un irréel burlesque que le cinéma avait depuis trop longtemps oublié.

François VINNEUIL.

LES CONCERTS

M. Gregor Piatigorsky est un peu le Rudolph Valentino du violoncelle. Il est athlétique, jeune, mâle, toutes qualités dont un musicien peut sans doute se passer, mais qui décuplent son prestige. Pour achever d'ensorceler les cœurs, il ajoute à ces avantages physiques un jeu volontiers sentimental.

Il est à peu près impossible de lui résister. Mais dès qu'il a relevé son archet, on se prend à regretter qu'un tel virtuose s'abandonne assez souvent aux séductions un peu trop faciles dont son magnifique instrument est prodigue. Ne prêtait-il pas, par exemple, à la très belle suite anonyme du XVIIIe siècle qui ouvrait son dernier concert un romantisme plus ou moins hors de saison?

Pablo Casals excepté, personne, sans conteste, ne possède aujourd'hui une telle maîtrise du violoncelle, et sa sonorité est certainement plus opulente et d'un pouvoir sensuel beaucoup plus rapide que celle du grave Espagnol. Mais pour juger à sa mesure exacte l'intelligence et la sensibilité du musicien, on aimerait l'entendre tenir un jour sa partie dans un quatuor de Beethoven ou de Mozart.

⁂

J'assistais avant-hier, au Conservatoire, à une séance du Cercle de la Sonate, que j'ignorais jusqu'ici, et qui réunit, autant que j'en ai pu juger, un public d'un esthétisme et d'un cosmopolitisme assez curieusement suranné. Torsades de cheveux à la préraphaélite, franges, Italiens en lavallières à pois, Allemandes et Anglaises en robes médiévales : on se serait cru au temps de Marie Bashkirtseff.

Le programme était un de ceux que l'on aimerait voir plus souvent adoptés par les associations régulières : entièrement consacré à Schubert et à ses œuvres les moins connues.

M. Heinz Jolles, animateur de la « Sonate », est par excellence un pianiste schubertien, sachant mêler la poésie et la bonhomie, possédant un toucher léger et clair, très évocateur, dans les impromptus, du ciel et des prairies d'Autriche que l'art tendre et frais de Schubert reflète à chaque instant. Il n'a pu empêcher toutefois que la grande sonate en si bémol majeur, malgré sa débordante richesse thématique, ne parût un peu longue. Quand l'exemple de Beethoven fascine Schubert, il lui arrive de confondre par endroits le remplissage et le développement.

J'ai été heureux de retrouver dans quelques lieder à moitié oubliés Mme Linu Falk, que je n'avais pas entendue depuis plusieurs saisons. Ses moyens, sans doute, n'ont plus la même ampleur, mais conservent toute leur noblesse, tandis que le style s'est peut-être encore dépouillé, pour atteindre dans la grâce ou l'émotion à une pureté incomparable.

Trois chœurs pour voix de femmes, deux psaumes et une sérénade, à peu près inédits en France formaient l'attraction essentielle de la soirée. L'inspiration religieuse de Schubert est encore toute proche de celle du Mozart des messes et des motets, dans sa douceur souriante, traversée de quelques éclairs majestueux. Dans la sérénade, où la soliste et les chœurs se répondent, voici un Schubert franchement populaire, d'une charmante facilité, et qui pourrait résumer à lui seul, avec combien plus de poésie que les Strauss, toute la musique légère de Vienne.

Ces ravissants fragments exigeraient une interprétation plus ouatée que celle un peu criarde de la chorale Raugel. Tous nos chœurs parisiens pèchent par un excès d'acidité qui tient aux parties de soprani et que seules les voix d'hommes corrigent dans les grands ensembles.

⁂

Mlle Marguerite de Siebenthal a débuté dans la vie musicale, voici trois ans je crois (elle devait en avoir seize) par un exploit peu commun en emportant au Conservatoire à la fois le prix de violon et celui de piano. Elle a donc pu se produire la semaine dernière dans un double récital. On n'a pas besoin d'ajouter que cette jeune fille était évidemment destinée de naissance à la musique. Opera-t-elle pour l'un ou l'autre instrument? Elle paraît aussi maîtresse, pour l'instant, de son archet que du clavier, et il y a là un succès de « technicité » assez surprenant. Peut-être est-ce sur le violon qu'elle s'exprime le mieux. A vrai dire, on ne peut encore présager très sûrement de son avenir. Le jeu de cette prodigieuse petite ouvrière est encore marqué d'une froideur pédagogique. Il importe que la vie éveille davantage et mûrisse sa sensibilité.

Lucien REBATET.

LE COURRIER DU CINEMA

FILMS RECOMMANDES

MARIGNAN
Maurice Chevalier dans
Le Vagabond bien aimé

IMPERIAL
Le cinéma en relief, d'après
Louis Lumière

MAX-LINDER
Le Golem, avec Harry Baur

MOULIN ROUGE
Jeunesse d'abord; Pluie d'or

— Le cinéma en relief a vu le jour, on le sait, à l'Impérial Pathé, grâce aux magnifiques travaux du grand savant Louis Lumière. Le « relief » a remporté un vif succès. Au cours de la projection de deux bandes intéressantes: *L'Ami de Monsieur*, avec Pierre Stephen, et un documentaire sur Nice, intitulé *Rivtera*, le spectateur vit au milieu des personnages qui se meuvent à l'écran.

La sensation du relief est particulièrement remarquable lorsque, parmi tant de belles images, on est tenté de saisir les fleurs que jette une charmante Niçoise, ou encore d'arrêter au passage une envolée de pigeons qui semblent prendre leur essort du milieu de la salle.

— Lucien Baroux s'étant blessé à la cheville au cours d'une des prises de vues de: *Le Mioche*, la réalisation de ce film s'est trouvée suspendue durant quarante-huit heures.

— Cette fois, *Le Grand Refrain*, d'Yves Mirande, est terminé. Les dernières scènes ont été tournées aux Ambassadeurs, dont la machinerie moderne et le vaste plateau permettaient à un personnel nombreux d'évoluer parmi des décors extrêmement importants.

— L'Agora, 64, boulevard de Clichy, qui est permanent de 14 heures à 2 h. 30 du matin, reprend cette semaine: *Un Soir de rafle*.

— Au Marbeuf, *Désiré*, en version originale, poursuit sa carrière avec grand succès. — LE MONSIEUR DU STRAPONTIN.

Chronique musicale

Une étoile française

Les soucis de la préparation du grand prix Candide nous ont privé d'un plaisir auquel nous nous étions pourtant promis de tout sacrifier : celui d'applaudir dans *Gisèle*, vendredi dernier, Mlle Marie-Louise Didion, future étoile du ballet de l'Opéra, qui dansait ce grand rôle pour la première fois.

Des rapports si précis nous ont été faits par divers témoins oculaires sur cette représentation où Lifar a été splendide et Didion en pleine possession de son style d'étoile, que nous eussions pu, à la rigueur, feindre d'avoir passé notre soirée à l'Opéra, et non point dans le laboratoire fameux où, à la même heure, M. Louis Lumière, abandonnant provisoirement les travaux qui lui confèrent une seconde célébrité, se penchait, en compagnie de M. Gustave Charpentier et du signataire de ces lignes, sur les éditions phonographiques soumises à l'examen du jury.

Mlle Didion ne perdra rien pour attendre. Puisqu'elle a si aisément triomphé des difficultés transcendantes du célèbre *concerto* chorégraphique, et triomphé aussi des dangereux souvenirs que nous ont laissés les ballerines russes qui ont dansé *Gisèle*, nous pouvons espérer que l'expérience ne sera pas sans lendemain. Nous parlerons alors de la nouvelle étoile, de son élégance racée, de sa technique très pure et de sa jeunesse radieuse qui a si favorablement impressionné l'autre soir le public de l'Opéra.

Mais n'attendons pas à demain pour féliciter M. Jacques Rouché de cette décision de principe que nous réclamons depuis longtemps. Le ballet de l'Opéra est une administration beaucoup trop perfectionnée. Une danseuse de génie, si par hasard il s'en trouvait dans les petites classes, n'aurait aucune chance de se frayer rapidement un passage à travers l'inextricable réseau des règlements, des situations acquises, des jalousies égalitaires qui étouffe les personnalités ou les condamne à un fastidieux piétinement. En mettant les choses au mieux, une danseuse décidée à lutter jusqu'au bout voit arriver ensemble la limite d'âge et les grands emplois.

On souhaite qu'un air nouveau pénètre la vieille institution. On souhaite que la troupe de danse cesse d'être considérée comme une simple réserve de houris pour les sultans de l'abonnement. Le ballet représente une partie essentielle de l'actif sur lequel l'Opéra va vivre au cours des années qui viennent. Encore faut-il en découvrir et en exploiter les ressources.

La direction de l'Opéra aura droit à la reconnaissance des amis de la danse si elle se décide à offrir aux talents en fleurs l'occasion de se montrer et les moyens de s'épanouir. Et c'est pourquoi les débuts de Mlle Didion dans *Gisèle* sont à inscrire parmi les bonnes actions de M. Rouché.

Argentina

Les années passent, les modes changent, et le récital de danse espagnole que Mme Argentina nous offre chaque printemps non seulement reste un des principaux événements de la vie artistique parisienne, mais encore par son éclat et son retentissement, il oblige la critique — si volontiers disposée à se désintéresser des parties gagnées — à reconnaître qu'elle n'est pas quitte vis-à-vis de cette artiste incomparable dont le répertoire ne cesse de s'enrichir et la technique de se perfectionner.

Dimanche après-midi, devant une salle comble dont l'enthousiasme devenait sans cesse plus exigeant (la plupart des danses ont été bissées), seule sur l'immense plateau de l'Opéra, qu'elle suffit à remplir, Mme Argentina nous a présenté une vingtaine de ses meilleures compositions, dont trois nouveautés d'un charme exquis ou d'un accent savoureux : *Polo Gitano*, danse andalouse de caractère dramatique, *La Firmeza*, frais lavis où s'expriment l'innocence et la coquetterie de la jeune fille argentine, *La Fregona*, pochade comique dont l'héroïne est la bécassine espagnole, la petite servante d'auberge qui, le torchon à la main, déploie un zèle maladroit et irrévérencieux autour de clients invisibles.

Les Sakharoff, eux aussi, pratiquent le genre dangereux de l'anecdote, traitent leurs numéros de danse en tableautins évocateurs ou pittoresques. Seulement, tout leur manque de ce qui fait le prix des danses d'Argentina : légèreté physique et légèreté d'âme, don de l'observation, malice, sincérité. Ils sont de sucre. Argentina est de feu.

On commettrait une injustice en ne signalant pas le talent hors de pair de son accompagnateur M. Luis Galve. Dans les pièces de Falla, d'Infante, d'Albeniz qu'il a jouées en soliste, dans la *Danse du Feu*, qu'il a traduite avec une puissance surprenante, sa magistrale autorité, l'éclat fulgurant de son jeu lui ont valu un succès personnel que bien des virtuoses célèbres pourraient lui envier, sans peut-être le mériter aussi complètement.

Dominique SORDET

Le Prix « Candide » 1936

Décerné par un jury de onze membres que préside le maître Gustave Charpentier, de l'Institut, et qui réunit M. Louis Lumière, de l'Institut, Mme Colette, M. Maurice Emmanuel, professeur au Conservatoire, MM. Jacques Copeau, Reynaldo Hahn, Jean Périer, Maurice Ravel, Dominique Sordet, Emile Vuillermoz et Maurice Yvain, le Grand Prix « Candide », chaque année, désigne à l'attention du public un certain nombre d'éditions remarquables ou très intéressantes réalisées au cours des douze mois précédents dans les studios français.

On trouvera ci-après la liste des prix dont l'ensemble constitue le Grand Prix « Candide » 1936.

Hors concours

Faust-Symphonie (Liszt), sous la direction de M. Selmar Meyrowitz (*Pathé*).
Deux Etudes (Liszt), par Jean Doyen (*Ultraphone*).
Monodie, de Monteverde, par Max Meli (*Anthologie sonore*).

Grands Prix

I. THEATRE MUSICAL

Louise, de Gustave Charpentier, version phonographique de l'auteur : Mme Ninon Vallin, M. Thill, M. Pernet. Orchestre dirigé par M. Bigot (*Columbia*).

II. INSTRUMENTS

a) **La Poule** (Rameau) : Mme Wanda Landowska (*Gramophone*).
b) **Suite anglaise en sol mineur** (Bach) : M. Borovsky (*Polydor*).

III. ENSEMBLE INSTRUMENTAL

Le Bal de Béatrice d'Este (R. Hahn), piano, harpes, vents, batterie (*Gramophone*).

IV. MUSIQUE ANCIENNE

Romance gaillarde et courante (Marin), (*Boîte à Musique*).

V. ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE

Les Instruments de l'orchestre (*Ultraphone*).

VI. ENSEMBLES VOCAUX

a) Duo des **Pêcheurs de perles** (Bizet) : MM. Luccioni et Deldi (*Columbia*).
b) **El Desdichado** (Saint-Saëns) : M. Pierre Bernac, Mlle L. Ben Sedira (*Ultraphone*).

VII. OPERETTE

Romance de Malvina (R. Hahn) : M. Roger Bourdin (*Odéon*).

VIII. CHANSONS

a) **Tout va très bien** : Ray Ventura (*Pathé*).
b) **Un tout p'tit feu** : Maurice Chevalier (*Gramophone*).
c) **Piroulirouli** : Elyane Celis (*Gramophone*).
d) **Le Noël des petits santons** : Albert (*Pathé*).
e) **L'Etranger** : Annette Lajon (*Pathé*).

LES PROGRAMMES

Opéra, 8 h., Tannhauser.
Opéra-Comique, Relâche.
Comédie-Française, 8 h. 30, Hedda Gabler; Les Rivaux d'eux-mêmes.
Odéon, 8 h. 45, La Petite Chocolatière.

Alcazar, 9 h., Harlem Black Birds 1936.
Antoine, 9 h., Faites ça pour moi.
Atelier, 8 h. 45, Le Faiseur.
Athénée, 8 h. 45, L'Ecole des Femmes; La Scintillante.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 45, Flossie.
Capucines, 8 h. 45, L'Homme qu'on attendait.
Casino de Paris, 9 h., Plaisirs de Paris.
Châtelet, 8 h. 30, Au Soleil du Mexique.
Cirque d'Hiver, Clôture annuelle.
Comédie des Ch.-Elysées, Relâche.
Cirque Médrano, Clôture annuelle.
Coucou, 9 h., Glanons.
Déjazet, 8 h. 30, J'aurai Lulu.
Deux-Masques, 9 h., Lady Warner a disparu.
Dix-Heures, Martini « Sans vous presser ».
Empire, 8 h. 30, Attractions.
Folies-Bergère, 9 h., Folie d'amour.
Grand-Guignol, 9 h., L'Enigme de deux nuits.
Gymnase, 9 h., Le Cœur.
Lune-Rousse, 9 h., Ligue... Donc!
Madeleine, 9 h., Mon père avait raison.
Mathurins, 8 h. 45, Tu ne m'échapperas jamais.
Mayol, 8 h. 45, Nuits perverses.
Michel, 9 h., Trois... Six... Neuf...
Michodière, 9 h., Bichon.
Montparnasse-Baty, 8 h. 45, Cris des cœurs.
Noctambules, Relâche.
Nouveautés, 8 h. 45, Tout va très bien.
Nouvelle-Comédie, 8 h. 30, Torquemada.
Œuvre, 9 h., Les Vaches maigres.
Palais-Royal, 9 h., Elle attendait ça.
Perchoir, 9 h., Votons.
Pigalle, 9 h., La Vie est si courte.
Porte-Saint-Martin, 9 h., La Traviata (Mme Lotte Schoene).
Renaissance-Cora, 8 h. 45, Le Mur d'argent.
Saint-Georges, 9 h., La Femme en fleur.
Sarah-Bernhardt, Relâche.
Théâtre des Arts, 9 h., Les Innocentes.
Théâtre de l'Etoile, 9 h., Dame Nature.
Théâtre de l'Humour, 9 h., L'Heure H...
Théâtre de Paris, 9 h., Ballets russes.
Vieux-Colombier, 8 h. 45, Elizabeth, la Femme sans homme.

LA CHRONIQUE DES THÉATRES

« LES INNOCENTES »

Au théâtre des Mathurins, Mme Enia fait représenter une pièce où un aviateur est épris de sa demi-sœur ; à part l'aviateur, ce n'est pas très neuf. Le théâtre de l'Œuvre nous parle des *Vaches maigres* : il prend bien son temps. Le théâtre de la Renaissance nous parle du *Mur d'Argent*. Soit deux tentatives pour s'intéresser un peu aux joies de notre époque. Il n'est pas très sûr que nos contemporains aiment qu'on les leur rappelle. Il semble que les deux succès de l'arrière-saison soient pour deux pièces qui viennent d'assez loin à travers l'espace ou le temps. L'une vient d'Amérique et l'autre est de Molière.

La pièce américaine paraît au théâtre des Arts. C'est un théâtre où l'on fait rarement fortune, et c'est peut-être pour cette raison qu'il y paraît souvent des ouvrages dignes d'intérêt. C'est là qu'à la veille de la guerre M. Rouché fit ses débuts par une saison célèbre. M. Copeau n'était pas encore en activité, et le théâtre des Arts était l'unique entreprise qui relevât à ce moment l'art dramatique que M. Copeau appelait alors le plus décrié de tous les arts. Je crois qu'il ne serait plus possible de porter un jugement aussi sévère. M. Copeau avait raison pour le temps où il parlait, et la présence d'auteurs comme Alfred Capus ou M. Donnay n'infirmait pas un jugement qui portait sur les mœurs et qui atteignait les exploitants des entreprises théâtrales. Il n'aurait plus raison aujourd'hui. Il y a eu M. Copeau lui-même. Il y a eu et il y a encore M. Jouvet, M. Dullin, M. Baty, M. Pitoëff. Un seul juste eût suffi pour sauver Sodome. Nous avons, Dieu merci! assez de justes pour que l'art dramatique ne soit plus condamné, et il faut noter ce très curieux renversement. Cet été, quand on sera de loisir, on y reviendra et l'on tâchera d'en débrouiller les causes.

Après M. Rouché, le théâtre des Arts fut géré par M. Darzens. Celui-ci accueillit les ouvrages de M. de Curel. Il accueillit M. Pitoëff qui débutait à Paris avec les ouvrages de M. Lenormand. Il accueillit une tentative bizarre qui s'appelait la Société coopérative des auteurs. Cette société entreprenait de rénover l'art dramatique. Elle monta deux spectacles et mourut. Elle laissa pour héritage un rideau neuf au théâtre des Arts. C'est celui qui existe encore. Il porte, dans un écusson soutenu par des guirlandes de roses, les initiales S. C. A. enlacées. Personne ne les comprend plus. C'est à peine si on les déchiffre. Ceux qui présidèrent à cette espérance ne se souviennent peut-être plus.

Un homme, par le temps qui court, s'est trouvé pour épouser les destinées du théâtre des Arts. Il s'appelle M. de Turenne, et c'est peut-être ce nom qui prédispose au courage. Il a monté d'abord un ouvrage qui n'était point bon. Puis il en a monté un qui est meilleur, et qui réussit. C'est celui qui nous occupe, les *Innocentes*.

L'auteur est une Américaine. Le premier tableau se passe dans un pensionnat que gèrent deux codirectrices. Une des élèves, Mary Tilford, est une fille étrange, qui simule les évanouissements et qui ment sans raison, par plaisir pervers. Son caractère est introduit au cours d'un bon acte d'exposition, assez aminé et soutenu de touches justes.

Au second acte, Mary vient en congé chez sa grand'mère, Mme Tilford, qui est la principale commanditaire de la pension. La vieille dame demande des nouvelles. L'enfant répond par un mensonge. Elle porte contre ses directrices une accusation grave et vague. Sa grand'mère insiste, la calomnie est si grave que nous ne l'entendons pas, et que l'enfant la chuchotte tout bas à l'oreille. Alors, Mme Tilford se lève et va vers le téléphone. Tour à tour elle alerte trois mères d'élèves, qui annoncent au bout du fil qu'elles vont retirer leurs enfants de la pension. Cette scène-là fait de l'effet, mais elle n'est pourtant pas bonne. Que quatre femmes d'âge et d'expérience acceptent sans ombre de contrôle le propos d'une enfant, qu'elles prennent sans réfléchir une détermination dont les conséquences vont être aussi sérieuses, c'est peut-être un procédé de théâtre, c'est un acte qui ne peut pas toucher parce qu'il est d'une légèreté qui le rend à peu près invraisemblable.

Du moins, ce raccourci par trop vif a le mérite de conduire rapidement au tableau qui a déterminé le succès de l'ouvrage. Les deux directrices ont été atteintes par la calomnie, elles sont ruinées, leur situation est perdue. L'une d'elles était fiancée à un homme qui n'accepte pas les yeux fermés l'accusation portée par Mary. On fait comparaître l'enfant, et la scène, qui est menée avec une entente remarquable des effets dramatiques, est faite d'un mélange de quelques traits encore contestables et de touches très pénétrantes. Une fois de plus, l'enfant ment. On la convainc de mensonge. Alors elle retourne ses batteries avec une versatilité et une invention qui saisissent. Quand on lui dit : « Sur quoi vous fondez-vous pour accuser vos directrices? », elle répond : « Je les ai vues. » Où? par le trou de la serrure. Mais la porte n'a point de serrure. Flagrant délit. Court silence. Puis elle dit : « Oui, j'ai menti. Je n'ai pas vu. C'est ma camarade Flossie qui a vu et qui me l'a dit. » On fait donc comparaître Flossie. Celle-ci se trouble, nie, s'évanouit. La petite diablesse dit : « C'est une menteuse, et une voleuse. Fouillez dans ses affaires, vous y trouverez un bijou qu'elle m'a volé. » Et on l'y trouve en effet.

Soit. Mais est-ce une raison pour justifier la calomnie? Le médecin de la pension, qui assiste à l'interrogatoire, sait pourtant que Mary est une simulatrice. Il l'a constaté et dit au premier acte. Il n'a plus l'air de se le rappeler.

Le dernier acte est le moins bon. A vrai dire, l'intérêt dramatique est soutenu par des péripéties qui agissent sur le public. Mais ces péripéties sont forcées et vont au mélodrame. Mary Tilford avait suggéré que les deux directrices éprouvaient l'une pour l'autre un sentiment coupable. L'une dit à l'autre : « C'était vrai, et je l'ignorais moi-même » ; et la pensée de ce crime imaginaire lui est si douloureuse qu'elle se tue. Ainsi le mensonge a pris corps, l'imagination est devenue vérité. Sans doute ce thème est-il cher aux femmes écrivains, puisque Mme Fabre le traitait l'année dernière dans *Prosper*. Ici, il a un petit air freudien qui ne dit rien qui vaille.

Le principal mérite de ce spectacle est dans les interprètes. Ils sont éclatants, ou plutôt elles sont éclatantes, car la plupart des rôles sont féminins. Mme Géniat prête au personnage de la vieille Mme Tilford son autorité pathétique. Les deux directrices sont représentées par Mme Laffond et Mme Balachova, et ce sont de bien séduisantes directrices. L'étonnement a été de voir Mlle Holt. Elle n'avait encore paru qu'une fois sur une scène. Elle a mis dans son rôle des jeux de visage, des cris retenus, un art et une flamme qui ont saisi.

On parlera la semaine prochaine du triomphe que vient de remporter M. Jouvet avec l'*Ecole des Femmes*.

Lucien DUBECH.

RETRO NEWS

Anniversaire

Il y a 1 an votre garagiste vous présentait

Castrol BREVETÉE S.G.D.G.

dont l'éclatant succès s'affirme chaque jour davantage

Société Anonyme des HUILES CASTROL - 20, rue du Moulin-des-Bruyères - COURBEVOIE

LES COURSES

Longchamp

PRIX DE BILLANCOURT
(A vendre, 8.000 francs, 900 mètres)

1. *Frauten* (F. Hervé) .... G. 15 50
à M. François Bertrin .... P. 7 50
2. Take a Chance (G. Bridgland) ..... P. 9 50
3. Sagena, 4. Copyright. — 7 partants. — 1 long. 1/2, 3/4 long., 2 long.

PRIX DE LA PORTE DAUPHINE
(15.000 francs, 1.000 mètres)

1. *Arian* (C. Elliott) .... G. 10 50
à M. Marcel Boussac .... P. 6 50
2. Nour Djahan (W. Johnstone) ..... P. 6 50
3. Marlène, 4. Girouette II. — 4 partants. — 3 long., 1 long., 2 long.

PRIX DES LILAS
(20.000 francs, 2.000 mètres)

1. *Kiglia* (J. Thompson) .... G. 10
à M. S. Guthmann
2. Gnoc Da, 3. Témérité. — 3 partants. — Encol., 1 long.

PRIX DES CARS
(25.000 francs, 2.100 mètres)

1. *Patachon* (A. Dupuit) .... G. 39
à M. Henri Coulon .... P. 13 50
2. Tempest (C. Elliott) .... P. 16 50
3. Gaboulass (W. Johnstone) .... P. 26
4. Duguay Trouin. — 9 partants. — 1 long. 1/2, 2 long. 1/2, 3 long.

PRIX LA FORCE
(40.000 francs, 2.150 mètres)

1. *Quai d'Orsay* (G. Duforez) .... G. 117 50
à M. Robert Kahn .... P. 27
2. Don Milo (G. Bridgland) .... P. 10
3. Blue Bell III, 4. Sucrier. — 5 partants. — 1 long., 3 long., 4 long.

PRIX DE SURESNES
(15.000 francs, 3.000 mètres)

1. *Port de Reine* (C. Bouillon) .... G. 11
au baron E. de Rothschild .... P. 7
2. Porte Veine III (A. Dupuit) .... P. 9 50
3. Rollon, 4. Marasme. — 6 partants. — 4 long., 2 long., 1 long.

PRIX DE LONGCHAMP
(Hand., 40.000 francs, 2.400 mètres)

1. *Philométor* (C. Elliott) .... G. 37
à M. R. Cartwright .... P. 11
2. Ataman (W. Mather) .... P. 9
3. Patatras (G. Duforez) .... P. 14 50
4. Gold Ring. — 9 partants. — 2 long., encol., 1 long. 1/2.

Saint-Cloud

Aujourd'hui, vendredi, à 14 heures, courses à Saint-Cloud.

Nos préférences :

PRIX DE VERRIERES (à vend., 6.000 francs, 900 mètres). — Amshaba, Mountain.
PRIX LE CAPUCIN (12.000 francs, 2.400 mètres). — Bécasseau, Blue Kidge.
PRIX DU CHESNAY (à vend., 6.000 francs, 1.300 mètres). — Coupole, Chant du Cygne.
PRIX GARDEFEU (hand., 20.000 francs, 2.100 mètres). — Old England, Après Nous.
PRIX EUGENE DE SAVOIE (10.000 francs, 1.300 mètres). — Giovinezza, Ninth Duke.
PRIX DE COULONGES (hand., 10.000 francs, 2.000 mètres). — Rose of Persia, La Reboursière.
PRIX SAINT-DAMIEN (10.000 francs, 2.100 mètres). — Alcindor III, Tracias.

Demain, samedi, courses à Enghien (Grand Steeple).

LES SPORTS

AERONAUTIQUE

L'emploi de gardien d'aérodrome est accessible aux retraités de l'aéronautique

La Fédération aéronautique de France a pris l'initiative de demander au ministère de l'Air que des emplois de gardien d'aérodromes soient réservés de préférence aux militaires retraités de l'aéronautique ou aux mutilés de l'aviation.

Le ministère de l'Air vient d'accueillir favorablement cette requête en donnant des instructions aux directeurs des établissements de l'aéronautique civile pour qu'une priorité soit réservée aux candidats munis d'un brevet aéronautique (pilote, observateur, navigateur aérien, radiotélégraphiste navigant, mécanicien navigant).

La Fédération aéronautique de France s'est vue confier la mission de chercher des candidats à ces emplois de gardien d'aérodromes.

Les candidats devront être physiquement capables d'exercer leur emploi et en particulier les mutilés graves, manchots ou unijambistes ne seront pas admis.

Les candidats sont invités à s'inscrire à la Fédération aéronautique de France, 12, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e).

BALLE AU PANIER.

Un beau tournoi de balle au panier est compris au programme de la grande fête de la Jeunesse sportive

On sait que le Syndicat de la presse sportive organise, les 13 et 14 juin, après-midi, au Palais des Expositions de la porte de Versailles, la grande fête de la jeunesse sportive.

Au cours de cette manifestation se déroulera un tournoi de basket-ball. Ce sport qui a conquis, petit à petit, droit de cité, et qui a son public fidèle, chaque jour de plus en plus nombreux, aura l'occasion de démontrer, devant le public des autres sports et les profanes, toutes ses qualités éducatives et sa valeur de sport de compétition. Pendant trop longtemps on a considéré le basket-ball comme un jeu pour petites filles. On pourra voir, au cours de ce tournoi, qui groupera 8 clubs de la F.G.S.P.F. et de la F.F.B.B., que sa pratique réclame de grandes qualités athlétiques.

Les matches éliminatoires du tournoi se joueront le samedi en deux mi-temps de 15 minutes. Ils seront suivis des demi-finales.

Le dimanche 14 juin, un match de juniors précédera la finale qui sera suivie d'une exhibition du « Club de France ».

C'est un beau programme qui ne manquera pas d'attirer les amateurs de basket, et souhaitons-le, ceux qui le connaissent mal ou l'ignorent.

EDUCATION PHYSIQUE

La fête de printemps de l'Ecole Andrée Joly

La fête annuelle de printemps — fête de plein air — celle-là de l'Ecole Andrée Joly, se déroulera le dimanche 7 juin, à partir de 14 h. 30, sur les pelouses de l'Institut d'éducation physique de Paris, rue Lacretelle.

Cette fête réunira tous les élèves et anciens élèves de l'Ecole Andrée Joly, leurs parents et de nombreuses personnalités.

POLICE PRIVEE — L. GUILLAUME — Ex-Insp. Sûr. - Surv. Rech.
Enquêtes. Sépar. Constats. Prot. Province. Etranger
37e ANNEE - 58 bis, Ch. d'Antin, PARIS (Trinité 14-02)



L'ITALIE

est le pays le plus attrayant, le plus hospitalier et le MOINS COUTEUX pour les touristes car :

- les CHEMINS DE FER de l'Etat accordent des réductions de 50 à 70 % à tous les étrangers ;
- les BONS D'HOTELS permettent d'obtenir dans tous les hôtels des prix très favorables ;
- les BONS D'ESSENCE permettent d'acheter l'essence à un prix très fortement réduit.

Des Chèques touristiques et des Lettres de crédit touristiques sont émis par les Banques et les grands Bureaux de Voyage à un change très avantageux pour le touriste, savoir :

Francs français 91,80 pour 100 lires

Ce change est également applicable à la vente des bons d'hôtel et d'essence et des bons pour voyages à forfait.
Le montant des Chèques et des Lettres de crédit touristiques est fixé à un maximum de 250 lires par personne et par jour ; ce montant est réduit à 150 lires dans le cas où le titulaire est porteur de bons d'hôtel, d'essence ou de bons pour voyages à forfait.

RENSEIGNEMENTS

ENIT — DELEGATION POUR LA FRANCE — 49, Avenue de l'Opéra — PARIS
ENIT à LYON : 34, Rue Dubois
ENIT à NICE : 14, Avenue de Verdun
et auprès de toutes les Agences de Voyages.

Maladies de la Femme



Toutes les maladies dont souffre la Femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant pas congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison, ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes LA JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les personnes qui souffrent de Maladies intérieures, suites de Couches, Pertes Blanches, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, trouveront la guérison en employant la JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY.

Celles qui craignent les accidents du Retour d'Age doivent faire, avec la JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY, une cure pour aider le sang à se bien placer et pour éviter les maladies les plus dangereuses.

La JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY, préparée aux Laboratoires Mag. DUMONTIER, à Rouen, se trouve dans toutes les pharmacies.

Le flacon { Liquide / Pilules } 10 fr. 60

Bien exiger le véritable JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY qui doit porter le portrait de l'Abbé Soury et en rouge la signature Mag. Dumontier M. 4

AUCUN AUTRE PRODUIT NE PEUT LA REMPLACER

CORS Exiger Emplâtre FEUILLE DE SAULE 4.25 Tes Phies Protège, Calme la douleur, Détruit le germe.

Vacances au soleil..

PLM Prenez une assurance sur le beau temps.

Choisissez pour vos vacances les climats de joie, de lumière et de santé que vous offrent :

ALPES
JURA
PROVENCE
CÔTE D'AZUR

Pour la Mer ou la Montagne
PARTEZ PLM

Billets de 40 jours
— de famille
— de Week-End
— collectifs avec réduction de 50 %
Cartes d'excursions
Billets avec transport gratuit de l'automobile

Renseignements : au PLM, 88, rue St-Lazare 20, Bd Diderot. A la Maison du Tourisme 127, Champs-Elysées.

BOURSE DU 14 MAI 1936

VALEURS	COURS précédent	COURS du jour
MARCHE OFFICIEL (à terme)		
3 % Perpétuel	67 60	67 70
3 % Amortissable	65 80	-
4 % 1917	68 60	68 70
4 % 1918	67 95	68 05
4 % 1925	73 50	74 .
5 % 1920 amort.	92 15	92 75
4 1/2 % 1932	72 15	72 70
Plan Young 5 1/2 %	355 .	351 .
Banque de France	6500 .	6400 .
B. Paris-Pays-Bas	767 .	775 .
B. Un. Parisienne	350 .	345 .
Créd. Com. France	478 .	475 .
Crédit Foncier	2300 .	2265 .
Crédit Lyonnais	1385 .	1388 .
Société Générale	954 .	902 .
Suez capital	19285 .	19005
— parts fond	17800	17500
— Société civile	3950	3995 .
Act. Est capital	725 .	747 .
— Lyon capital	717 .	730 .
— Midi capital	600 .	590 .
— Nord capital	1000 .	1010 .
— Orléans capital	694 .	700 .
— Métropolitain	966 .	961 .
Parisienne Distrib.	757 .	765 .
Générale Electricité	1141 .	1164 .
Thomson-Houston	144 50	143 .
Tréfileries du Havre	564 .	574 .
Mines de Courrières	192 50	192 .
Mines de Lens	284 .	286 .
Vicoigne et Nœux	429 .	431 .
Penarroya	157 .	164 .
Franç. des Pétroles	525 .	542 .
Kuhlmann	543 .	546 .
Péchiney	1191 .	1188 .
Air liquide	826 .	836 .
Citroën	395 .	410 .
Peugeot	479 .	483 .
Say	561 .	553 .
Rio Tinto	1060 .	1092 .
Pétrofina	327 .	323 50
Royal Dutch (10e)	2667 .	2642 .
Azote	733 .	733 .
Canadian Pacific	190 .	192 .
Central Mining	1897 .	1899 .
Montecatini	174 .	173 .
Union d'Electricité	420 .	416 .
Saint-Gobain	1285 .	1262 .

VALEURS	COURS précédent	COURS du jour
Creusot	1108 .	1105 .
Rhône Poulenc	889 .	885 .
MARCHE OFFICIEL (comptant)		
3 1/2 % amortiss.	88 95	. .
Crédit nat. 1919	486 .	483 .
1920	413 .	465 .
1921	495 .	495 .
1922 juillet	480 .	477 .
1923 janvier	468 .	480 .
1923 juin	476 .	475 .
1924	447 .	472 .
Ville de Paris 1871 3 %	350 .	348 .
1875 4 %	404 .	414 .
1876 4 %	400 .	408 .
1892 2 1/2 %	220 .	223 .
1894-96 2 1/2 %	218 .	220 .
1899 2 %	246 .	250 .
1904 2 1/2 %	260 .	258 .
1910 3 %	217 .	210 .
1912 3 %	238 .	244 .
1928 5 %	730 .	731 .
1929 4 1/2 %	721 .	734 .
1930 4 %	672 .	668 .
1930 4 % lots	672 .	680 .
Communales 1879 2,60 %	519 .	519 .
1880 3 %	503 .	515 .
1891 3 %	254 .	252 .
1892 2,60 %	271 .	294 .
1899 2,60 %	262 .	283 .
1906 3 %	286 .	285 .
1912 3 %	148 .	151 .
1927 7 %	486 .	480 .
1930 4 %	662 .	663 .
1931 4 %	675 .	684 .
Foncières 1879 3 %	555 .	555 .
1883 3 %	264 .	268 .
1885 2,60 %	278 .	274 .
1895 2,60 %	293 .	303 .
1903 3 %	298 .	299 .
1909 3 %	155 .	155 .
1913 3 1/2 %	303 .	305 .
1913 4 %	4.6 .	414 .
1926 7 %	538 .	545 .
1930 4 1/2 %	684 .	685 .
Rosar. Puerto-Belgr.	99 .	96 .
Energie Industrielle	111 .	112 .
Force Motr. Vienne	214 .	204 .

VALEURS	COURS précédent	COURS du jour
Senelle-Maubeuge	435 .	427 .
Mines de Béthune	4355 .	4360 .
Charbon. du Tonkin	1972 .	1994 .
Carmaux	679 .	652 .
Est 3 % anc.	322 .	326 .
Fusion 3 % anc.	304 .	305 .
Midi 3 %	304 .	307 .
Nord 3 %	343 .	342 .
Orléans 3 %	332 .	335 .
MARCHE EN BANQUE (à terme)		
B. Nat. d'Egypte	3190 .	3180 .
Brakpan	211 .	206 50
Bruay (10e)	141 .	140 50
Caout. (Sté Fin.)	101 .	102 50
Chartered	113 .	113 .
De Beers ord.	631 .	653 .
De Beers préf.	1308 .	1346 .
East Rand	253 .	252 50
Franco-Wyoming	228 .	228 .
Goldfields	326 .	335 50
Hotchkiss	1068 .	1055 .
Huanchaca	48 75	49 50
Hydro-Cère	39 50	39 25
Jagersfontein	115 .	116 50
Liévin	138 .	133 .
Société Lorraine	33 50	35 .
Mexican Eagle est.	80 .	80 .
Mozambique	32 50	33 .
Phosph. Constantine	241 .	240 .
Phosph. tunisiens	52 75	53 75
Rand Mines	704 .	726 .
Shell Transport	381 .	380 .
Tanganyika	57 25	57 50
Terres rouges	77 50	75 .
Tharsis	207 50	210 .
Transvaal Land	195 50	195 .
Tubize privilégiée	69 25	67 .
U.M.H.-Katanga priv	1605 .	1558 .
MARCHE EN BANQUE (comptant)		
Héraclée part.	4575 .	4575 .
Astra Romana	78 .	76 .
Djebel Djerissa act.	1230 .	1210 .
Franco-Javan. act.	72 50	74 .
Franco-Néerl. act.	386 .	373 .
Monaco action	648 .	667 .
Bastos	741 .	744 .

METAUX PRECIEUX

Argent pur, le gr. 0,210
Or fin, le gr. 16,650
Platine, le gr. 13,500

communiqué par les experts joailliers

SIROP ET PAULIET, 222, rue Saint-Martin et 86, avenue Malakoff, Paris.

COURS DES CHANGES

	Précéd.	Du jour		Précéd.	Du jour
Londres	75 46	75 26	Berlin	610 .	.. .
New-York	1516 75	1515 .	Genève	490 87	491 .
Amsterd.	1025 25	1025 75	Madrid	207 25	207 25

BULLETIN FINANCIER

Encore une séance calme au cours de laquelle la Bourse a conservé sa tenue relativement satisfaisante, si l'on tient compte de tous les motifs d'appréhension qui persistent malheureusement.

Comme on s'en doute, on a commenté longuement le bilan hebdomadaire de la Banque de France, faisant ressortir une nouvelle sortie d'or de 2.738 millions et un important gonflement des effets escomptés. Ce mouvement était d'ailleurs prévu et n'a, par conséquent, pas eu la répercussion que l'on aurait pu craindre pour notre place, laquelle a accueilli la nouvelle avec sang-froid.

A part les rentes, qui ont poursuivi leur reprise, l'ensemble du marché est resté irrégulier puisque dans les divers groupes, tant français qu'étrangers, les hausses ont alterné avec les baisses. Ces dernières étant finalement prédominantes.

Comme la veille, en coulisse, ce sont les deux Eagle qui ont accaparé l'attention du marché. Mouvement de pure spéculation sans base sérieuse, susceptible de provoquer des déboires à ceux qui s'y seront attardés.

Au marché des changes, les devises anglo-saxonnes se sont repliées. Les mesures de défense du franc commençant à porter leurs fruits.

Nouvelle diminution de l'encaisse-or

Le bilan de la Banque de France, pour la semaine du 1er au 8 mai 1936, fait ressortir une encaisse or de 58.029.973.065 fr. 52, en diminution de 2.738.455.239 fr. 80 sur la semaine précédente.

Les engagements à vue, sur lesquels les billets en circulation figurent pour 83.988.284.680 francs, en diminution de 150.118.665 francs sur la semaine précédente, représentent 93.096 millions 015.023 fr. 95.

La proportion de l'encaisse or, aux engagements à vue, est de 62,33 pour cent contre 64,85 pour cent la semaine précédente.

Bourse de Commerce

SUCRES. — Courant 166.50 et 167; juin 168 et 168.50; juillet 169; août 170 à 170.50; septembre 169; 3 d'octobre 172.50.
Cote officielle: 166.50 à 167.

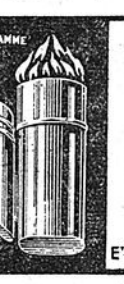
Asthmatiques, Bronchiteux, Gazés Emphysémateux, Tuberculeux

Mr F... rue Limogeanne, Périgueux, écrit le 10 Septembre 1934 aux **Laboratoires du Docteur Dupeyroux :**

" Je viens par la présente vous complimenter pour les bienfaits produits par votre Elixir antibacillaire. Ayant eu les fièvres et les gaz voici deux ans, au mois de juillet dernier la radio ayant découvert la sclérose du poumon et ayant entendu parler de l'Elixir Dupeyroux, je me suis empressé d'en acheter un flacon ainsi que des Pastilles comprimées. Dès la première prise d'Elixir j'ai ressenti un bien-être surprenant : la poitrine décongestionnée, une respiration profonde; en un mot je ne croyais pas à un pareil résultat. J'ai persévéré et dès le 5e flacon, je n'ai plus rien ressenti. Aussi je vous présente mes compliments et je me charge de recommander votre excellent produit à tous mes amis ".

Sous l'influence de **l'Elixir Dupeyroux**, *l'appétit se réveille, la toux et la température diminuent, le poids augmente, les lésions locales régressent, l'état général se restaure; il prévient les crachements de sang et est toléré par les estomacs les plus délicats.*

Le grand flacon 18 fr. 50 dans toutes les bonnes Pharmacies et aux **Laboratoires du Docteur Dupeyroux**, *5, rue Lancereaux et 5, Square de Messine, Paris. Echantillon et méthode gratis sur demande.*



SELF-ALLUMEUR
BRIQUET DE POCHE GARANTI
fonctionne indéfiniment SANS PIERRE, MOLETTE, RESSORT, MECANISME, PILE, NI ELECTRICITE.
Prix du briquet 25 fr.
Envoi recom. 2 fr. 65 en plus
Notice sur demande
Ets CANELLO 8, r. de l'Isly Paris

BLES. — Cote officielle: 94 (rendu Paris); courant 90.50 et 90; juin 93.75 et 94.25; juillet 96.75 et 97.25; août 99; 3 d'août 101.50 et 101.75; 3 de septembre 103.75 et 104.

AVOINES. — Courant 81.25 et 81.75; juin 81 et 80.50; juillet 77.25 et 77; août 70.50; 3 d'août 69 et 68; 3 de septembre 67.50.

Marché de la Villette

	Amenés	1re qté	2e qté	3e qté
BŒUFS	1.089	6.70	5.80	4.70
VACHES	726	6.50	5.40	4.40
TAUREAUX	310	5.30	4.80	4.30
VEAUX	1.495	10	8.60	7.80
MOUTONS	5.189	13.40	9.50	7.40
PORCS	1.073	8.42	8	6.70

PETITES ANNONCES

Lundi, Mercredi et Vendredi

Offres et demandes d'emploi : **3 francs** la ligne
Toutes les autres rubriques : **5 francs** la ligne

La ligne comprend 36 lettres ou signes
Les petites annonces non accompagnées de leur montant ne seront pas insérées

DEMANDES D'EMPLOI

Jeune Italien cultivé, d'excellente famille, professeur de lettres, docteur en sciences politiques de l'Université de Pavie, ancien élève de l'Université catholique de Milan, cherche élèves pour leçons d'italien. Ecrire: A.F. n° 2.091.

A.F. 30 a. marié, empl. Comm. ch. sit. Orient, Ext.-Or. Afr. Nord. Conn. Lang. étr. Réf. Ecr.A.F.2.063.

Mr ami d'A.F. instr. de toute confiance, désirerait trouver collaboration rémunérée pour recherches et documentations artistiques dans bibliothèques et musées. Ecrire: A.F. n° 2.099.

Delle sér. dév. cherche emploi bur. vente, commerce ou autre, 1/2 journée de préférence. Ecrire: A.F. n° 2.107.

Etudiant Pharmacie quatre inscriptions, cherche remplacement province pour période vacances. Ecrire: A.F. n° 2.102.

Franç. âge moy. disting. instr. parle 4 langues, cherche place chez Monsieur seul com. compagnon-valet. M. Jean SOUL, 71, av. du Maine, Paris.

AGRICULTURE

Jardinier paysagiste, 4 branches, ami A.F., dem. travaux jardins, SEVRAN-LIVRY. Voir tous les jours 23, av. Ernest-Pivot, SEVRAN, de 8 h. à 11 h. 30 matin. Fourniture de toutes plantes.

GENS DE MAISON

Bonne cuisinière-pâtissière, sérieuse, demande place, Paris-camp. Bon. réf. Jeanne, 85, av. H.-Martin.

REPRESENTANTS

Représent. Prob. Bâtim. et sanit. EST, s'adjoindrait art. int. bâtim. et Comm. gros. Ecr.A.F.2.103.

OFFRES D'EMPLOI

Les ouvriers Imprimeurs amis de l'A.F. qui cherchent du travail peuvent s'adresser à Pierre LECŒUR, 1, rue du Boccador, PARIS (8e).

ON DEMANDE très bonne vendeuse fourrure (place à l'année) pouvant quitter Paris pour 4 mois de saison dans ville d'eaux. Références de tout premier ordre exigées. Voir chez CROS, 49, avenue des Ternes, PARIS.

GENS DE MAISON

Dem. bonne à tt f., jne et forte, pr jne f. sle convalesc. 300 fr. Marbeck, 6, r. Paul-Bert, St-Mandé.

Recherche personne retraitée ou ayant ressources pour occuper gratuitement propriété bourgeoise campagne Nord. Ecrire: REMOISSENET, 15, rue Lorraine, MAISONS-LAFFITTE.

REPRESENTANTS

Fabr. ayant stock soieries lingerie à épuiser ch. dames pour représentation occasionnelle. Ecrire: A.F., 26, place Bellecour, LYON.

IMPORTANT ANNUAIRE demande pour Paris et banlieue représentants, bonne situation stable et d'avenir. Ecrire ou se présenter : ANNUAIRE GRARE, 26, rue Clavel, PARIS (XIXe).

AGENCE DE PLACEMENT

Ag. Ste-SOLANGE, 1er ord. gens de mais. et personnel stylé. 6,r.R.-Estienne (r.Marbeuf) Elys.73-84.

ALIMENTATION

Le miel savoureux des Alpilles 3 k. 27 fr. franco. ALPHANDERY, à AVIGNON (Vaucluse)

VINS ET LIQUEURS

VINS DU MINERVOIS, Joseph FERRAN, à AZILLE (Aude). Représentants demandés.

BANYULS, GRENACHE, MUSCAT. Vins de messe et de table. Représentants demandés. Louis CANTIER, vigneron, à SALSES (Pyr.-Or.).

ANJOU
LE CHATEAU DE LA LORIE, à SEGRE (M.-et-L.). Les meilleurs vins d'Anjou mousseux et nat. (A.F.).

GRANDS VINS DE BORDEAUX
T. de VIAL et Fils
35-37, avenue de Boutaut, à Bordeaux.
Echantillons et prix sur demande.

AUTOMOBILES

Vous trouverez la voiture d'occasion que vous cherchez (toujours au moins 40 autos de ttes marques) au garage Poré, 110, r. des Rosiers, St-Ouen. (Marcadet 38-37), à 200 mètres porte Clignancourt.

Pour votre automobile utilisez l'huile REGIN'OIL qui ne craint *aucune comparaison*, une qualité pour chaque moteur (envoi franco port et emball., prix spéciaux A.F.). G. RUGAR, La Madeleine (Nord).

LEÇONS D'AUTO

Vous apprendrez à CONDUIRE vite et bien par l'ACADEMIE D'AUTO DES CHAMPS-ELYSEES sur voiture 1936. Cours 140 fr. 78, av. des Ch.-Elysées (au fond des Arcades) et 74, av. Mozart. Tél. Elys. 33-22. Réd. Ab. *A.F.*

DIVERS

ACHAT et ECHANGE de timbres postes de ts pays. Faire off.: J. Soller, 22 Batorego, Lwow (Pologne).

GAINES LASTEX et SOIE NATURELLE ss charge vente directe fabrique soixante francs la gaine sur mesure. Ecrire à FONTVIEILLE et Cie, 4, rue Michel-Rondet, SAINT-ETIENNE (Loire).

ENSEIGNEMENT

Math. pr Bacc. Brev. SALLIN, 5, r. des Sablons (16e).

ANGLAIS METHODE DIR. LEÇ. Part. 10 f. Coll. 5 f. OWEN, 9, Bld Italiens, 5e ét. Asc. Rich-Drouot.

MAISONS DE REPOS

Ds jol. propr. Normandie, jardin, parc, 2 heures Paris, cure air, repos, régime, convalescent, soins. Ecrire : CHALET, 89, rue de La Boétie, PARIS.

OCCASIONS

Canardiers, carabines p. colonies, fusils automatiques. B. occas. JEANNOT, 19, r. Chaptal, Levallois.

AU DISQUE DE QUAT'SOUS, 39 *bis*, r. Châteaudun. Ach. vente d'occ. Disques, Phonos, T.S.F. Bas px.

Or, Argenterie, Dentier or, monnaie, or, argent. Achat tr. cher. DANIEL, 55, r. Rivoli (Mo Châtelet).

AMEUBLEMENT

USINE MEUBLES GENEE sacrifie à prix dérisoires nomb. chamb., s. à m., studios, simpl. ou riches. 17, rue des Cinq-Diamants (près place Italie).

A VENDRE superbe bureau breton avec sa bibliothèque et ses fauteuils. Reproduction du bureau de Clemenceau. Egalement plusieurs tapis d'Orient. Mme CHARLES, 34, rue de Miromesnil, PARIS.

URGENT départ, vends S. à M., buffet 2 mètres, 2 chambres, cabinet trav., salon, Mobil. splendide vraiment presque neuf. 79, rue de Rome, Paris.

T. S. F.

A SAISIR merveilleux POSTES T.S.F. neufs 1937, ttes ondes, captent 100 stations, cadran multic. val. 2.300 f. à vend. 700 f. ainsi que de nombr. postes neufs et d'occ. et des aspirateurs des princ. marques sacrif. à tte offre acceptable. 50, r. Rochechouard (Mo Barbès). Ouv. même l. soirs et l. dim.

VILLÉGIATURES

BRIGNOGNAN (Finistère). A louer 2 b. pet. villas pr saison été (1er Juin-15 Septembre) à 3 minutes plage. Belle vue. Prix très modéré. Ecr. A.F. 2.098.

Château de POINSON-les-GRANCEY (Marne) Pens. de fam. ds gd parc, 500 m. d'alt. prox. forêt, tennis, cuis. soign., laitage de la montagne. Px à p. 20 f. p. j. S'adr. Mme de Tricornot (adr. ci-des.).

L'imprimeur-gérant : J. DELEST.

Imp. de l'*Action française*, 15, r. Montmartre, Paris.

LES BONNES ADRESSES

MAISONS RECOMMANDÉES

	52 insertions	104 insertions	156 insertions
La ligne	250 fr.	450 fr.	650 fr.

— Cette rubrique est réservée aux Maisons abonnées au journal, mais le prix de l'abonnement n'est pas compris dans le présent tarif.

Alimentation

HUILES

HUILES D'OLIVES, Baptiste ROMAN, propriétaire, Vieille Route d'Istres, à Salon (Bouches-du-Rhône).

HUILE D'OLIVE. Fél. Salomon, propriétaire, Martigues (Bouches-du-Rhône).

HUILE D'OLIVE. Auguste Muratory, propriétaire, Châteaurenard-de-Provence.

HUILES, SAVONS, CAFES, prix de faveur aux abonnés d'A.F.; dem. représentants. M. Savoye fils, Moulin de la Levade, à Salon-de-Provence.

La Maison DOMAINE DU LYS à SALON-de-PROVENCE se rec. p. la sup. de ses produits qu'elle liv. aux ab. A.F. aux m. cond. HUILES, SAVONS, CAFES, CONFITURES.

BANYULS

Th. RIPOULL, 9, rue Foy, Perpignan, vous propose les vins de liqueurs naturels du Domaine de Ht-BANYULS. Repr. dem. France et Col.

CHAMPAGNE

LE ROY Fils et Cie, Tours-s.-Marne. Ses Gds Vins. Agents demandés. Dem. prix courants. Condit. A.F.

VINS DE DESSERT

MUSCAT, GRENACHE exclusifs de mes crus. Dem. pr. cour. à Joseph Sisqueille, Rivesaltes (Pyr.-Or.).

Ambulances-Garde-malades

LITTRE 52-67 et 52-68
Envoi de garde-malades à domicile.
Désinfection appart. et linge. — 7, rue de Sèvres.

Ameublement

LES ATELIERS D'ART RUSTIQUE ET MODERNE 10, rue de la Pépinière (près gare Saint-Lazare) MEUBLES - STUDIOS - DECORATION - LUSTRES Ancien et copie d'ancien.

« L'ATELIER 75 » crée pour chacun de ses clients des meubles modernes, de bon goût et de prix toujours abordables. 20 bis, r. La Boétie, Paris (ts proj. et dev. s. dem.)

MAISON DE GROS
s'adressant uniquement aux commerçants-détaillants

Chocolatier

René MOREAU, chocolatier
14, impasse Cœur-de-Vey (XIVe). Tél. : Suffr. 02-84.

Armurier

J. PETAVY, 167, 169, Bd Saint-Germain, Paris. Armes de chasse et de tir. Malles. Maroquinerie.

Articles de voyage, chasse, pêche

A SAINT-HUBERT, 11, r. de Rome, Paris. Tél. Cent. 15-94.

Automobiles



DELAHAYE — CITROEN
CHENARD et WALCKER
« Garage des Rosiers »
Poré frères, 110, r. d. Rosiers à Saint-Ouen
à 200 m. de la Porte Clignancourt (Marcadet 38-37)
VENTE, ACHAT, ECHANGE
ATELIER de REPARATIONS
Grand Garage de 400 places. Prix modérés.

STATION - SERVICE MODERNE
Peinture - Electricité - Mécanique
Spécialiste pour voitures accidentées
GARAGE de la PORTE MOLITOR (Vente, Ach., Ech.)
Pl. Denfert-Rochereau, Boulogne-s.-Seine (Mol. 03-01)

Achat de bijoux

ELIE, 23, Bld des Italiens, achète OR 17 fr. le gr. Bijx, Brill. Arg. Montr. Paie de suite très CHER.

Vendez Bijoux, Diamants, Argenterie, Bibelots à KATZ, à ANGERS; vous en aurez le maximum.

Bijouterie.

AU NEGRE, 19, Bld St-Denis (2e). Conditions A.F.

Chiens toutes races

CHIENS de CHASSE, luxe, utilité, garde. Exp. pays. CHENIL FRANÇAIS, 11, r. G.-de-Mauroy (Cau. 22-90).

Chirurgiens-Dentistes

Edmond CHICANNE, D.F.M.P., 76, r. Blanche (9e). Tél.: Trinité 77-39. (Conditions lecteurs de l'*A.F.*).

Couture

Moreau, Rob. Mant., 34, bd V.-Hugo, Limoges. T.4-64.

Couverture-Plomberie, App. sanit.

LAIREZ Frères, 96, Fg Poissonnière (Trud. 34-26).

Destruction des rats et des souris.

TURABOVIT, 12, r. de Bellefond (9e). Trud. 27-87.

Fleurs naturelles.

GERBES — CORBEILLES — COURONNES
JEAN, 16 Bld Gouvion-St-Cyr (17e). Gal. 83-25.

Horlogerie

ETCHEVERRY, 29, Bd St-Martin. Remise Amis A.F.

Hôtel-Pension

LA BAULE « FLEPEN-HOTEL », 107, av. de Paris. Est ouvert tte l'année, confort moderne. Tél. 425.

Imprimerie.

H. BAGUENIER DESORMEAUX et Cie
10, r. Dupetit-Thouars, Paris (3e). Arc. 36-12.

Literie

P. ALEXANDRE, 22, r. François-Ier (8e). Ely. 04-59. Lits, Sommiers, Divans, Matelas. Répar. Locat. literie. Même maison et atelier, 22, r. Davy. Marc. 59-96.

Livres et autographes

Achat comptant tous livres et autographes intéressants. ROSSIGNOL, 18, rue Bonaparte, Paris. Téléphone : Danton 74-31.

Maroquinerie-Voyage

LA SELLERIE St-GERMAIN, 256, Bd St-Germain, 7e.

Matériel industriel

Vente d'occasion toutes machines, outils, matériel d'usine, moteurs. Achat par unité ou usines entières. H. DRON, 16, rue de la Fidélité, PARIS.

Musique.

T.S.F. PIANOS & ORGUES. PHONOS. DISQUES. LOCAT. dep. 40 fr. p. mois. LOCAT.-VENTE 90 fr. Echanges, OCCASIONS. Réparat. Dem. Tarif A.F. HAMM, Agent officiel de: DUCRETET pour la location THOMSON 137-139, r. de Rennes, Paris. Tél. Littré 60-30 (2 lig.).

Papiers peints.

PAPIERS PEINTS de distinction « NOBILIS » tous décorateurs, entrepreneurs et HALARD, 29, rue Bonaparte, PARIS.

Peinture-décoration

M. PETITCOLIN, 147, av. Malakoff, PARIS (16e). Travaux extér. et int. Devis sur dem. (Pas. 58-66).

Polycopie

LA PIERRE HUMIDE AU CYGNE
Ni gélatine, ni mécanisme, ni encrage.
10, boulevard Magenta, Botzaris 47-86.
Usine à SAINT-MARS-la-BRIERE (Sarthe).

Savons.

MONSAVON
Lavande et lanoline
Savon 100 % français.

Serrurerie-Ferronnerie.

J. SCHNELL, 37, r. Mairie, Boulogne-s.-S. (Mol. 07-69).

Tailleurs hommes-dames

MORETEAU frères, 8, pl. Victor-Hugo, GRENOBLE.
MORETEAU frères, 6, av. Marseillaise, STRASBOURG.
MORETEAU frères, 52, r. de la République, LYON.

SENEAULT, 1er prix Ecole coupe de Londres. Villes et cérémonies, 52 et 54, r. de Douai. Trinité 89-38.

Tapisserie

E. BARTHEL, tapissier, genre ancien et moderne, 82, rue de Turenne, Paris (3e). Arch. 95-40.